

Paul Zumthor

Anthologie des grands rhétoriciens



10
18

bibliothèque médiévale

ANTHOLOGIE DES GRANDS RHÉTORIQUEURS

PAR

PAUL ZUMTHOR

Nouvelle édition révisée

1018

*« Bibliothèque médiévale »
dirigée par Paul Zumthor*

**Si vous désirez être régulièrement tenu au courant
de nos publications, écrivez-nous :**

**Éditions 10/18
12, avenue d'Italie
75627 Paris Cedex 13**

INTRODUCTION

L'expression qui désigne les « Grands Rhétoriciens » provient d'une erreur de lecture de D'Héricault qui, en 1861, la tira d'un texte du xv^e siècle où elle qualifie en réalité... les gens de justice ! Les poètes ainsi nommés semblent avoir été marqués de cette malchance : enfants vraiment mal aimés de la marâtre que fut pour eux l'histoire littéraire. Lorsque, vers le milieu du xix^e siècle, cette discipline se constitua dans son statut universitaire, l'idée se répandit, chez des savants encore tributaires de la mythologie romantique mais peu sensibles aux prestiges propres du langage, qu'entre le *Testament* de Villon, vers 1460, et les débuts de Clément Marot, en 1515, régna dans les lettres françaises, sinon européennes, un vide poétique à peu près total. Envers ces « formalistes » que furent les rhétoriciens, on ne rencontre alors qu'incompréhension et rejet : l'école critique des Guy, des Lanson, tient pour valeurs suprêmes sincérité, authenticité, émotion sensible. C'est de tout autre chose qu'il s'agit : on commença de s'en

rendre compte, çà et là, vers 1930, plus généralement (dans des cercles étroits de spécialistes) à partir de 1960. C'est une haute époque poétique qu'aujourd'hui l'on est porté à situer entre 1470 environ et 1520. Il est grand temps de permettre à un public plus vaste d'accéder à des textes, en eux-mêmes certes souvent difficiles, mais, de plus, trop souvent jusqu'ici publiés de façon confidentielle. D'où le projet de cette Anthologie, qui, seize ans après sa première édition, n'a rien perdu de son actualité.

Je ne doute pas qu'au point où nous en sommes, en 1994 comme en 1978, plus ou moins désespérés, de notre réflexion sur le dynamisme du langage, la redécouverte des rhétoriciens ne puisse en quelque manière la stimuler. Reste à signaler le chemin par où aborder, dans le midi de notre expérience, cette « forêt sauvage ».

Impossible de faire fi du thématisme : l'abondance même de ce discours, tour à tour panégyrique, moralisant ou érotique, importe fondamentalement à notre lecture, à condition d'être re-située dans une lumière qui la rende compréhensible pour nous.

Posons que le rhétoricien est poète de cour — plutôt, le Poète de la Cour. Or, en cette fin du « Moyen Age », où ne se maintiennent qu'en surface les mythes et le langage hérités de l'ancienne chevalerie féodale, la Cour est un lieu théâtral. Au milieu de la Cité, lieu du Prince, qu'il soit roi ou duc apanagé, voire moindre magnat, la Cour est centre et emblème de l'univers même dans sa pérennité : minutieusement régie par une étiquette

qui constitue une incessante re-présentation, subsumant avec égalité le protocole du geste quotidien, les règles des arts, musique, peinture, poésie, non moins que celles dont commencent à se libérer ce que nous appelons les sciences. Tout y culmine dans l'éloquence (de la voix, de la main), identifiée avec l'histoire. L'être se confond avec le paraître ; l'avoir, avec le don. Mais toute manifestation (paraître, donner) est dramatique : action codée, en vertu de structures prédéterminées, indiscutables. L'existence se réalise dans les formules qui la prononcent, reproduisant quelque récit archétypique où se révèle l'ordre du monde.

Dans ce cadre, la situation du rhétoricien se définit (quelle que soit la diversité des statuts individuels) par un rapport de subordination. Tous les poètes présentés dans ce recueil furent, à un titre quelconque, fonctionnaires de cour, ou tout au moins dépendirent, durant leurs années d'activité, de l'un ou l'autre des Grands entre lesquels se partageait alors la puissance politique dans les territoires de langue française. D'où l'incertitude des carrières, dans cet état de servitude économique où la perte d'un protecteur peut suffire à vous réduire à la famine, où nul lien contractuel ne transforme en salariat les fruits d'une libéralité que chaque heure peut remettre en question.

Il est à peine exagéré (sinon métaphorique) de parler à ce propos d'aliénation. Or, le rôle pour lequel est payé le poète consiste à tenir sur la scène curiale, par délégation, celui que le Prince même ne saurait tenir, car le Prince ne parle pas, il agit, par-delà toute parole (Charles d'Orléans ou le

roi René sont en cela exceptionnels ; mais ni l'un ni l'autre n'employa de rhétoriciens). Tant que dure cette délégation, elle revêt le poète d'un costume d'apparat par-dessous lequel personne ne s'informe de son corps : costume de langage, taillé dans le tissu protocolaire. L'art verbal dont le rhétoricien fait métier met en perspective le Grand Jeu de la Cour ; il en intègre chaque moment dans le temps immobile de la narration primordiale, où l'on conte l'itinéraire du Prince, de la Justice à la Gloire, par les chemins de la Vertu et de la Paix, en un perpétuel combat contre le Vice, la Guerre injuste et notre Misère qu'il guérit...

Sans doute, le rhétoricien exaltera parfois la Vierge ou les Saints, flattera les amours de Monseigneur ou de Madame, ou plaisantera, parfois jusqu'à la plus robuste gaillardise, pour l'amusement de leur entourage. Pourtant, même ainsi refoulé en apparence par d'autres discours, le « discours de la Gloire » les embrasse et les supporte tous. C'est lui qui définit, en s'y circonscrivant, l'« horizon d'attente » du public que constituent la Cour et la Cité représentée par celle-là.

Cependant, la société européenne correspond mal, vers 1500, dans sa réalité vécue, déchirée (par les guerres et les troubles civils, et plus encore par l'effritement des anciennes certitudes morales), à ce qu'en dit un langage ainsi ritualisé. D'où les chocs, les premiers ébranlements en profondeur... dont les rhétoriciens ont pour fonction de tenter la neutralisation ou le camouflage. Dans leurs vers se perçoit, certes, l'impact d'une conjoncture ;

mais le brouillage rhétorique étouffe, autant qu'il est possible, son effet. Par là même, le texte se clôt en fiction : loin de refléter de façon spéculaire le hors-texte, il le contraint dans son propre système ; il ne le « reproduit » pas, il le re-produit, activement, soumet à sa syntaxe ce contenu préalable, ainsi dénaturé. Un désir, dans la trame du discours poétique, émerge et peuple de ses fantasmes le signifiant. Ce que le rhétoricien donne à « entendre » et à lire, c'est la Loi. Ce qui, par sa main, l'écrit est une violence.

D'où la primauté accordée à la louange, à l'hyperbole et, d'une manière générale, à l'ornement. Mais celui-ci ne peut aucunement se distinguer de la substance qu'il formalise : c'est par et dans lui qu'elle se fait communicable. Or, le rhétoricien (c'est cela même qui justifie sa fonction) est par profession maître de l'ornement : maître, sinon tout à fait de son choix, du moins de sa manipulation. Une zone, étroite mais aux cavernes profondes, s'ouvre à lui dans sa tâche, et dont il éprouve qu'elle lui appartient. C'est là le lieu d'une ré-appropriation de son discours. En ce sens, le rôle joué par le rhétoricien à la Cour est à la fois officiel et clos d'une part, ouvert et caché de l'autre. Clos dans la relation qui unit au Prince le poète ; ouvert, dans le texte engendré par cette relation. A partir d'un événement initial, simultanément transmis et trahi, s'instaure une surface rhétorique que travaillent de l'intérieur des mouvements nocturnes suggérant, à qui les perçoit, que le discours se déploie dans toutes les directions d'un espace illimité, jusqu'à l'impossible rupture

et à l'éclatement. C'est dans cette perspective, on le comprend, qu'il faut replacer les observations, trop souvent collectionnées à l'aveuglette par les commentateurs, sur les jeux formels (rimes, équivoques, etc.) si caractéristiques de la poétique des rhétoriciens.

D'où, pour nous qui n'appartenons plus à cette histoire, une certaine difficulté de lecture. D'où, pour d'autres moins alertés que nous aux duplicités de toute structure sociale, le malentendu qui fit, par les auteurs de nos manuels de littérature, rejeter dans les ténèbres extérieures à leur esthétique ce qu'ils qualifiaient d'insane galimatias et d'enflure amphigourique. En fait, pour les rhétoriciens eux-mêmes, les subtilités techniques de leur art apparaissaient comme une conquête : un savoir nouveau, inouï, était à leurs yeux impliqué dans la formalisation poétique qu'ils pratiquaient à l'aide du matériau langagier. Ils parlent de « science nouvelle », de « forme moderne » comme de ce qui les distingue au sein d'une tradition contre laquelle, par ailleurs, ils ne s'insurgent pas. Sous le couvert d'un conformisme affiché, ils opèrent une rupture de fait avec les raisons de ce conformisme. Aux alentours de 1500, c'était eux ainsi qui portaient les couleurs de la « modernité », trahissant, sous les formules d'humilité à quoi les invitait le protocole, la contradiction qu'ils ressentaient entre la haute idée qu'ils se faisaient de leur fonction de manœuvriers du verbe, et l'étroitesse du clavier imposé par la Cour.

La véritable question qu'au lecteur d'aujourd'hui posent ces textes s'articule donc au niveau de leur production. De ce point de vue, les rhétoriciens apparaissent, collectivement, comme obsédés par la recherche d'un mode d'écrire qui permette de désaliéner et de repersonnaliser le rapport de l'écrivain à son écriture. Au sein d'un monde princier qui faisait profession d'immuabilité et où toute existence spontanément tournait en spectacle, les rhétoriciens tentèrent de faire, du langage même, dans la matérialité de ses structures propres (sonores, lexicales, rythmiques), le seul spectacle vrai et le seul acteur. Certes, ils s'empêtraient encore dans le réseau des coutumes archaïques, et l'on ne saurait leur attribuer, de l'effort qu'ils faisaient, une claire conscience. Ils restaient naïfs, et peut-être dupes d'un système, mais un dynamisme les possédait, dont témoigne à l'évidence, de page en page, leur œuvre. Ce qu'ils essayaient, c'était (par le moyen de l'équivoque ; par l'instauration, dans le poème, d'un niveau imprévu de langage : celui du son pur et de relations apparemment asémantiques) d'introduire un trouble dans les régions sous-jacentes où la langue se conjoint avec le sens qu'elle génère. Usant jusqu'aux limites du possible des trucs de métier expérimentés par certains de leurs devanciers, les systématisant parfois ou les cumulant jusqu'au vertige verbal, c'est à rien de moins qu'à la déconstruction du discours poétique traditionnel (aussi contraignant que les rites de la Cour) qu'humblement ils travaillaient.

L'« artefact » médiéval (comme les jeux

complexes de rimes) n'est plus pour eux un simple objet façonné : au-delà de prétextes mondains, il suggère une anti-nature, ensemble de relations incongrues dissociant, dans le langage, les procès de référentialité. Ils connotent d'incertitude l'opération grammaticale (dont ils respectent l'ordonnance apparente), traçant à l'encre sympathique le point d'interrogation qu'ils lisent entre les phrases qu'on leur fait prononcer.

Mais, en cela, aucun pathétique. Plutôt une vaste joie, que plusieurs rhétoriciens invoquent expressément. Un rire. Le texte se fait sa fête. Il carnavalise. Expulsion de signes convenus, pulsion d'une énergie fondamentale, turgescence sous le vêtement rituel et qui çà et là le déchire, le teinte d'ironie, ou même, exceptionnellement, le retourne comme qui, dans les festivités burlesques du temps, se coiffait d'une culotte, la braguette par-derrière...

En même temps que cette Anthologie, j'avais publié aux Éditions du Seuil un essai, intitulé *le Masque et la lumière*, sur la poétique des rhétoriciens. J'y fais quelques renvois, sous le sigle *ML* suivi d'un chiffre indiquant la page. Par ailleurs, je ne reprends pas ici l'abondante bibliographie qui y est jointe.

Les poètes dont je fournis des extraits sont ceux-là mêmes sur l'examen desquels se fonde cet essai : ce choix se justifie pleinement, me semble-t-il, à titre d'échantillonnage. Il réunit en effet des textes distribués :

— chronologiquement, de 1460 à 1520 environ ;

— géographiquement, dans la France royale, les duchés de Bourgogne, Bretagne, Bourbonnais, en Normandie, dans le Poitou ;

— socialement, au sein des cours surtout, mais aussi secondairement dans les « puys » et le milieu urbain dont ceux-ci peuvent être considérés comme l'une des émanations.

Les textes ne sont pas classés en vertu de critères thématiques, mais par auteurs ; et ceux-ci, approximativement, selon un ordre chronologique fondé, non sur la date (souvent incertaine) de leur naissance, mais celle du début de leur activité poétique. De la sorte, le choix donne quelque image du développement historique de cette poésie.

La puissance d'impact, plus ou moins grande sur une sensibilité et une imagination modernes, qu'il me semble devoir distinguer entre ces morceaux, m'a conduit à attribuer un nombre de pages différent à trois groupes d'extraits :

1) un groupe central, puisé dans les ouvrages de Jean Meschinot (actif de 1450 à 1490 environ), Jean Molinet (de 1460 à 1505), Jean Lemaire, de Belges (de 1495 à 1515), Guillaume Cretin (de 1495 à 1525) et Jean Marot (de 1505 à 1525) : à mes yeux, les plus grands, et de beaucoup, des rhétoriciens ;

2) un groupe secondaire, puisé chez Jean Robertet (de 1460 à 1500), Octavien de Saint-Gelays (de 1495 à 1505), Jean Bouchet (de 1500 à 1550), Destrées (1500-1515) et Jean Parmentier (de 1515 à 1530) ;

3) un groupe marginal, emprunté à Henri Baude (de 1460 à 1495), Pierre Gringore (de 1500 à 1535) ; à quatre ouvrages anonymes, dont un dramatique : *l'Abuzé en court* (entre 1450 et 1470), *le Lyon couronné* (1467), *l'Entrée du roi Charles VIII à Rouen* (1485), et *le Mistère de saint Quentin* (1480) parfois attribué à Molinet ; enfin, en appendice, quelques exemples fournis par les « Arts de seconde rhétorique » (arts poétiques) fixant certaines des règles de cette poésie, arts dont les dates jalonnent la période en question.

La plupart des éditions de rhétoriciens sont anciennes ou depuis assez longtemps épuisées. Quelques-unes ont été réimprimées sans modifications. Seul un petit nombre de textes ont été l'objet d'éditions récentes, scientifiquement établies. Voici la liste de celles dont, sauf exception expressément signalée, je me suis servi, et les sigles au moyen desquels j'y renvoie :

<i>Sigles</i>	<i>Éditions</i>
A	R. Dubuis, <i>l'Abuzé en court</i> , Genève, Droz, 1973 ;
Arts	E. Langlois, <i>Recueil d'Arts de seconde rhétorique</i> , Paris, 1902, réimpression Slatkine, Genève, 1974 ;
B	J. Beard, <i>Jean Bouchet, Epistres morales et familières</i> , Poitiers, 1545, réimpression Mouton, Paris-La Haye, 1969 (avec introduction critique) ;

- D* H. Petersen, *Destrées, frère chartreux et poète du temps de Marguerite d'Autriche*, Helsinki, Centraltryckeri, 1927 ;
- DM* A. Scoumanne, *Henri Baude, Dictz moraulx pour faire tapisserie*, Genève, Droz, 1959 ;
- E* B. Guénée et F. Lehoux, *les Entrées royales françaises de 1328 à 1515*, Paris, CNRS, 1968, p. 241-265 ;
- F* A. Héron, *Pierre Fabri, le Grand et vrai art de pleine rhétorique*, Paris, 1902, réimpression Slatkine, 1969 ;
- FD* N. Dupire, *les Faictz et Dictz de Jean Molinet*, Paris, Picard, 1936 (3 vol.) ;
- GC* K. Chesney, *Œuvres poétiques de Guillaume Cretin*, Paris, 1932, réimpression Slatkine, 1977 ;
- JL* J. Stécher, *Œuvres de Jean Lemaire de Belges*, Louvain, 1882-1885 (4 vol.), réimpression Slatkine, 1969 ;
- LC* K. Urwin, *le Lyon couronné*, Genève, Droz, 1958 ;
- LP* Ch. Martineau-Genieys, *les Lunettes des Princes de Jean Meschinot*, Genève, Droz, 1972 ;
- M* N. Lenglet du Fresnoy, *Poésies de Jean Marot : tome V des Œuvres de Clément Marot*, La Haye, Gosse-Neaulme, 1731 ; voir aussi G. Trisolini, *Jean Marot, le Voyage de Gênes* (1974) et : *le Voyage de Venise* (1977), Genève, Droz ;

- MS** R. Frautschi, *Pierre Gringore, les Fantaisies de Mère Sotte*, Chapel-Hill, University of North-Carolina press, 1962 ;
- OG** H. Molinier, *Essai biographique et littéraire sur Octavien de Saint-Gelays*, Rodez, 1910, réimpression Slatkine, 1972 ;
- P** F. Ferrand, *Jean Parmentier, Œuvres poétiques*, Genève, Droz, 1971 ;
- R** M. Zsuppan, *Jean Robertet, Œuvres*, Genève, Droz, 1970 ;
- SQ** H. Chatelain, *le Mistère de saint Quentin*, Paris, Champion, 1908.

Les titres des morceaux cités, s'ils sont dus à l'auteur lui-même, sont donnés entre guillemets. Les sous-titres entre parenthèses sont de moi, et destinés à faciliter la lecture.

REMARQUES PRATIQUES CONCERNANT LA LECTURE DES TEXTES

En principe, je reproduis les textes dans la forme où les donnent les éditions auxquelles je les ai empruntés. Je me suis borné, selon les cas, à régulariser la distinction entre *i* et *j*, *u* et *v*, la distribution des accents, des apostrophes et de la ponctuation ; çà et là, j'ai corrigé une faute évidente quand cette opération m'a paru vraiment nécessaire pour faciliter la lecture. Les grandes différences qualitatives que l'on observe, en fait, dans la « tradition imprimée » des rhétoriciens se reflètent donc dans cette Anthologie : c'est là un choix dont je prends la responsabilité. Je me suis refusé à moderniser les graphies, dans la conviction que celles-ci, comme telles, remplissent souvent (jusqu'à un certain point, du reste mal définissable) une fonction poétique.

Quelles qu'aient pu être les bévues ou les interventions correctrices de tel ou tel de leurs éditeurs, l'état de langue que nous présentent les textes des rhétoriciens est assez hétérogène. Je n'ai pas à tracer ici un tableau descriptif du français littéraire

des années 1460-1520... assez proche du reste du français classique pour ne pas opposer d'obstacles majeurs à la compréhension : je renvoie aux notices précédant ou aux notes accompagnant les plus modernes des éditions citées. Offrant au lecteur un objet pour lui *visuel*, c'est au niveau des seules graphies que je me situe, dans une intention pragmatique et sans souci d'exhaustivité, pour en signaler les principales particularités. Je le fais par rapport à l'usage actuel, et définis ces particularités comme des différences... ce qui, j'en suis conscient, constitue un simple artifice d'exposition.

Ces « différences », émergeant ainsi dans le graphisme (le terme d'*orthographe* conviendrait mal !), proviennent de facteurs divers : linguistiques (archaïsmes et dialectismes, grammaticaux et lexicaux ; latinismes), techniques (traditions parfois divergentes des ateliers de copistes ou d'imprimeurs), plus rarement poétiques (jeux de sons ou de lettres un peu forcés, rimes « pour l'œil », etc.). Je ne cherche pas à distinguer ces facteurs, souvent, autant qu'il semble, enchevêtrés au point que l'utilité de la distinction serait contestable. C'est d'un point de vue purement pratique que je classe les remarques qui suivent en trois groupes, selon qu'elles concernent la notation des sons en général, celle des morphèmes (terminaisons grammaticales) en particulier, et (sous la forme d'une note lexicale) celle de certains mots très fréquents. J'ajoute quelques observations sur la syntaxe et la versification. De toute manière et dans tous ces ordres de faits, on n'observe guère de règles proprement dites, mais au mieux des

tendances dominantes, dont l'application comporte beaucoup de flottement.

Un bref Lexique, en fin de volume, traduit les mots les plus difficiles.

1. Remarques générales

a) L'usage des *accents* aigu et grave est à peu près inconnu ; certains éditeurs modernes mettent par-ci par-là un accent aigu, de façon peu systématique ; à l'accent circonflexe, inusité, correspond généralement un *s* devant consonne (*teste* pour *tête* ; *croist* pour *croît*).

L'élision de *-e* des pronoms *je*, *me*, etc. et de l'article *le* n'est pas toujours marquée par l'apostrophe (*je ay* compte, sauf exception, pour une seule syllabe).

La *coupure des mots* n'est pas toujours celle que nous pratiquons : ainsi, *long temps* pour *long-temps*, ou au contraire *tresnoble*, etc., pour *très noble*.

b) Graphies tenant à une *tradition locale*, trahissant une (ancienne) forme dialectale, mais correspondant à une prononciation très proche de la nôtre, sinon identique à elle :

graphie *o* : fréquence de *o* pour *ou* dans les syllabes atones, surtout en début de mot (*molin* = *moulin*) ; *o* pour *au* et l'inverse ;

e : alternance, sans règle apparente, de cette graphie avec *ai*, *ei*, parfois, *oi*, pour noter le son *è* : *maine* pour *mène*, *cler* pour *clair*, etc. ;

voyelles nasales : *ain* alterne avec *ein* et *in*

(*estainct* pour *éteint*) ; *an* alterne avec *en* ; *an* et *on* notent parfois un son que nous prononçons *au*, *ou* (*antonne* pour *automne* ; *convent* pour *couvent*) ;

ui note un *i* dans le mot *vuit* (variantes *vuide*, *wit*, *wide*) pour *vide* ;

n et *gn* interfèrent d'une manière qui n'est pas toujours réductible à des variantes de prononciation (*pugny* pour *puni* ; *cyne* pour *cygne*) ; on rencontre parfois *ngn*, alternant avec *gn*, sans que ce groupe soit assurément prononcé à la moderne (*cogneu* et *congneu* pour *connu* ; *charongne* pour *charogne*) ;

ge, *gi* notent parfois un son dur (moderne *gue*, *gui*), ainsi *geule* pour *gueule* ; rarement, le même son se note *gh* (*vigheur*) ; inversement, *goi* doit être lu *joi* dans *bourgois*.

Certaines de ces graphies de tradition locale correspondrent, en revanche, très probablement à une prononciation dialectale respectée par les poètes : ainsi, picarde chez les rhétoriciens du nord de la France, comme Molinet, qui écrivent *ga-* et *ca-*, en syllabe initiale, où le français dit *ja-* et *cha-* (*gardin* pour *jardin*, *castel* pour *château*) ; de même, *que-* pour *che-* (*quetis* pour *chétif*) ;

prononciation parisienne dans *-ar-* pour *-er-* (*parmectre* pour *permettre*) ;

prononciations archaïsantes des graphies *ie* pour *e* après *ch-* (*chief* pour *chef*), *-our* pour *-eur* (*flour* pour *fleur*).

Dans leurs rimes, les poètes usent ou n'usent pas de ces prononciations selon les besoins du vers : la graphie *flour* peut ainsi se réaliser phonétiquement en *flour* ou en *fleur* ; *florir* en *florir*, *flourir* ou même *fleurir*.

c) *Lettres parasites*, non prononcées et dues, soit à des habitudes archaïsantes, soit au désir de rapprocher visuellement le français du latin (graphies dites « étymologiques »), soit enfin à un souci ornementaire.

Archaïsmes graphiques : *s* et *l* devant une consonne : *aultre*, *aulcun* pour *autre*, *aucun* ; *esch-* pour *éch-* (*eschaper* pour *échapper*) ; *eu* pour le son *u* (cf. encore moderne *eu*, participe d'*avoir*) : *fleuste* pour *flûte*, *meur* pour *mûr*, et beaucoup de participes passés, quoique certains poètes conservent, pour assurer la mesure du vers (?), l'ancienne prononciation bissyllabique *eü* (ainsi, chez Meschinot, *sceu* pour *su*, à prononcer en deux syllabes ; de même *veoir* pour *voir* et ses dérivés ; enfin on relève quelques reliques comme *paour* (prononcé *pour*), pour *peur*, *eage* ou *aage* pour *âge*, *meisme* pour *même*, *loing* pour *loin*.

Graphies « étymologiques » : elles sont la cause principale de la complication du graphisme. Ainsi, *soubz* (prononcer *sou(s)*, cf. latin *subtus*), *sçavoir* (pour *savoir*, cf. latin *scire* !), *doibt* pour *doit* (latin *debet*), *plaings* pour *plains* (latin *plangere*), *sainct*, *faict*, *dict*, *lict*, etc. (= *saint*, *fait*, *dit*, *lit* ; cf. latin *sanctus*, *factus*, *dictus*, etc.), *escript* pour *écrit*, *adjouster* pour *ajouter*, *libvre* pour *livre* (latin *liber* !), *soubzmectre* et *submetre* pour *soumettre*, *dextre* pour *destre*. Les exemples sont innombrables ; le français moderne a conservé plusieurs de ces graphies (ainsi, *temps* à cause du latin *tempus*, mais phonétiquement *tan*). Certaines d'entre elles ont fini par entrer dans la prononciation : ainsi, *secte*, *subtil* (vers 1500, phonétiquement *sète* et *sutil*).

Graphies ornementales : *h* inutiles, répandus un peu au hasard dans les mots savants ou nobles : *sathanique, prothocole*, etc. ; *cq* pour *q* ou *c* : *cinq, -écque, troncq* ; ou encore, par extension décorative des graphies étymologiques, la notation *ct* pour *tt* (*necte, mectre* pour *nette, mettre*) ; *tiltre* pour *titre*.

d) *Graphies non fixées*, et donc très variables : le son que nous écrivons *eu, œu* est noté tantôt ainsi, tantôt *ueu* : (*cueur* pour *cœur*), parfois *æ* (*bæf* pour *bœuf*) ;

y alterne, sans aucune règle perceptible, avec *i* : on peut voir dans *y* une graphie ornementale ;

g devant *e* et *i* alterne avec *j*, mais cette lettre moderne est graphiée *i* dans les éditions des *xv^e* et *xvi^e* siècles (*regeter, reieter, rejeter*) ;

h initial est souvent, quelle que soit son origine, omis, ou au contraire arbitrairement introduit : *honni* et *onni*, *heur* et *eur*, *habandon* et *abandon* ;

certaines consonnes sont doublées ou non, de façon arbitraire, contrairement à l'usage moderne qui les régit ;

le *l* mouillé est noté de façon multiple : *ll, ill, illi*, toutes graphies qui survivent dans le français moderne, mais sont distribuées presque au hasard dans l'usage de la fin du *xv^e* siècle (*mouillier* pour *mouiller* ; *Aillier* pour la rivière l'*Allier* ; en combinaison avec le son *eu*, il apparaît sous les formes *ueil, euil, œul*, parfois *uill* (*ceulle* pour *cueille*, *vuillez* pour *veuillez* ; *sœul* pour *seuil*).

Certaines graphies, souvent linguistiquement aberrantes, ont un caractère plus exceptionnel :

voyelles : *ae* pour *ai* (*saeson, aer*), *oe* pour *oi*

(prononcé *ouè* : *foeson*) ; *ee* pour *e* ou *ai*, *ei* (*leesse* pour *laisse*) ; *oo* pour *o* (*oost* pour *ost*, « armée ») ; *ectz* ou même *ethz* pour le son *è* en fin de mot (*gectz* pour *geais*, *rethz* pour *rets*) ;

consonnes : *cz* pour *ç* (*faczon*) ; *sn* pour *n* (*jeusne* pour *jeune*, ainsi confondu avec *jeusne* pour *jeûne*) ; alternance de *ph* et *p* dans les mots empruntés au grec (*sphere* et *hemispere*, rimant ensemble).

e) *Graphies latinisantes* (autres que celles qui produisent les lettres parasites) : fréquentes dans les mots abstraits ou nobles pris au latin ; certaines d'entre elles, anciennes dans l'usage, alternant avec des graphies francisées : *triumphe* pour *triomphe*, *angle* et *ange*, *esperit* et *esprit*.

f) *Notation des finales* :

Le -s du pluriel est souvent noté -z ou -x ; de même, -z ou -s représentent indifféremment notre -ts, parfois -ds (*telz* pour *tels*, *loix* pour *lois*, *petis* pour *petits*, *sours* pour *sourds*, et les terminaisons -ans, -ens ou -anz, -enz, pour -ants, -ents) ; de même, la désinence de la deuxième personne du pluriel des verbes s'écrit soit -ze, soit -es.

Dans les suffixes, alternance de -tion et -cion, -tieux et -cieux (tous, bissyllabiques) ; -aige et -age, -aigne et -agne, -oigne et -ogne ; -eable (archaïsme) et -oyable ; -ien (écrit parfois -iien) est très généralement bissyllabique.

g) Cas particulier : le syntagme lexicalisé *esse* pour *est-ce*, dans les interrogations.

2. Remarques morphologiques

a) Article et pronoms :

on rencontre l'ancien cas-sujet *li*, *ly*, pour *le* ; les poètes du Nord emploient encore *le* pour *la* au féminin du pronom et de l'article ;

les formes contractées de l'article défini conservent généralement leur type ancien : *ou* pour *en le*, *dans le* ; *es* pour *en les*, *dans les* ;

l'article indéfini masculin est presque toujours noté *ung* ;

les pronoms personnels féminins *elle* et *elles* peuvent prendre la forme *el* et *elz*, *ilz* ; le féminin *li* (pour *lui*) subsiste çà et là à côté du masculin *lui* ;

les deux séries anciennes de démonstratifs continuent de coexister : dans la série *cest*, *ceste* (parfois *cestui*), le *s* n'était sans doute plus prononcé ; dans la série *cel* (parfois *cil*), *celle*, le féminin *celi* se maintient à côté du masculin *celui*.

b) Adjectifs :

beaucoup de textes conservent les formes anciennes du féminin (sans *e*) de certains adjectifs : *grant* pour *grande*, *tel* pour *telle* ; le féminin est donc ici phonétiquement identique au masculin ;

les adjectifs en *-el* font souvent le pluriel en *-eu(l)x* : *crueux* ou *crueulx* pour *cruels*.

c) Verbes :

présent de l'indicatif : le *-e* de la première personne n'apparaît pas toujours dans les verbes en *-ier* (*je cry* pour *je crie*) ; le *-s* est généralement absent à la même personne des verbes en *-re* (*je fay* pour *je fais* ; mais parfois *je dyz* pour *je dis*) ;

noter d'autre part *je veuil* pour *je veux* ; — à la première personne du pluriel, on rencontre *-on* pour *-ons* ; — cas spécial : *voys* pour *vais*, *voysent* pour *vont* ;

impératif : même tendance qu'au présent de l'indicatif pour les verbes en *-re* (*fay ! dy !*) ; les verbes en *-er* n'intercalent pas de *s* devant le pronom *y* (*pense y*, bissyllabique, pour *penses-y*, trissyllabique) ; *oez* pour *oyez* (« entendez ! ») ;

subjonctif présent : quelques archaïsmes subsistent, comme *absoile* pour *absolve* ;

futur : de même, comme *arrez* pour *aurez* (de *avoir*) ;

imparfait : la terminaison s'écrit en *oi* (prononcer *è*, comme le *ai* moderne) ; aux 1^{re} et 3^e personnes du singulier et à la 3^e du pluriel, *oi* est normalement suivi de *e* : d'où les graphiques *-oie*, *-oye*, *-oient*, *oyent* ;

passé simple : les verbes en *-re* et en *-oir* n'ont pas toujours le *-s* final de la première personne du singulier (*je eu* pour *j'eus* ; *creu* pour *crus* ; *vy* pour *vis*) ; le verbe *prendre* et ses dérivés offrent souvent les formes analogiques *prins* pour *pris*, *prindrent* pour *prirent* : la rime atteste la prononciation du *n* ;

imparfait du subjonctif : quelques archaïsmes ou dialectismes dans les verbes en *-re* : *mesist* pour *mît*, *fusist* pour *fût* ;

participes : accordés comme des adjectifs, ils sont notés au pluriel en vertu des tendances générales régnant dans la graphie des finales ; *-ans* apparaît parfois au singulier (ancien cas-sujet) ; le participe passé masculin est çà et là noté *-et* (pro-

noncer -é) ; au féminin, chez les poètes du Nord, fréquence de la terminaison -ie pour -iée ou -ée (*chargie* pour *chargiée*, *chargée*) ;

formes à alternance : un certain nombre de verbes conservent l'alternance ancienne (qui subsiste dans le moderne *je meurs-nous mourons*) : ainsi, *trouver*, *souffrir* (*je treuve*, *je seuffre*) ; de même, *essue* pour *essuie*, de *essuyer*. Dans le verbe *aimer*, les deux radicaux coexistent et peuvent se substituer l'un à l'autre : *je aime* et *je ame*, *nous amons* et *nous aimons*, infinitif *amer* ou *aimer*.

d) Les *adverbes* autres que ceux en -ment conservent généralement le -s final propre à l'ancien français : *gaires* pour *guère*, *encores* ; de même, le mot *riens*.

3. *Note lexicale* (mots très fréquents conservant une forme archaïque) :

autrier = autre hier = « avant-hier, récemment » ;

avuec, *aveuc* = avec ;

com = comme ;

derrenier = dernier ;

doncques = « donc, alors » ;

ne = « ni » et « ne » ;

o = « avec » ;

pluseurs, *pluiseurs* = plusieurs ;

pou = peu ;

se = si (conjonction et adverbe).

N.B. *que* peut avoir le sens comparatif de « comme », ou la valeur de *qui*.

4. Quelques *traits syntaxiques*

a) En règle générale, l'article défini ne s'emploie pas devant les noms abstraits ou pris abstraitement ;

lorsque deux noms unis par une conjonction de coordination se suivent dans la même fonction, l'article et le possessif sont normalement omis devant le second d'entre eux ;

l'article pluriel *des* est beaucoup moins fréquent que dans l'usage moderne ;

le pronom sujet est souvent absent devant le verbe ; *a* et *y a* sont réguliers pour *il y a*.

b) Constructions fréquentes, contraires à l'usage moderne :

séquences auxiliaire + complément + participe passé :

qui + complément + verbe ;

on rencontre des séries nom + *de* + nom au lieu de nom + adjectif (... *d'excellence*, pour ... *excellent(s)*) ;

complément de nom sans *de* lorsqu'il est constitué par un nom propre de personne ou un titre (*les rays Phebus* pour *les rayons de Phébus*).

5. Particularités de *versification*

Pour le détail, fort complexe, des pratiques de versification, voir H. Chatelain, *Recherches sur le vers français au xv^e siècle*, Paris, Champion 1907, réimpression 1974 ; et N. Dupire, *Jean Molinet, la vie, les œuvres*, Paris, Droz, 1932, p. 307-350.

a) Traitement de *e* muet :

l'élision n'a pas lieu régulièrement, ni toujours dans les mêmes cas que dans la versification classique : *de honte* peut être scandé comme une syllabe (= *d'honte*), mais *comme orrez* peut l'être en quatre syllabes ; à la rime, dans les monosyllabes en *e* (*ne*, *le*, *ce*), cette voyelle n'est généralement pas comptée (*menasse* (= menace) rime avec *mène à ce*), mais cette tendance ne constitue pas une règle et l'on trouve des exemples où le *e* fait syllabe et rend la rime masculine : ainsi, chez Octavien de Saint-Gelays, *homme ne* rime avec *amene* (= amène), les éléments *me-ne* formant les 9^e et 10^e syllabes des deux vers successifs ;

à l'intérieur du vers, le *e*, suivi ou non de la marque du pluriel, n'est parfois pas compté : *pierrieres antiques* peut être compté comme cinq syllabes ; *d'orfavrerie couvert*, comme six ;

de même à la césure : *selon vos billes vous aurez le billard* constitue un vers formé de deux hémistiches de respectivement 4 et 6 syllabes ; en revanche, ailleurs, le vers peut être césuré après un *e* syllabique : *ceste chose doit estre à chascun seue* = 4 + 6.

b) Rimes : les poètes utilisent toutes les ressources offertes par les prononciations dialectales ou archaïques ; d'où certaines anomalies apparentes : *Charlemaigne / son char le maine* ; *-lois / -lais* ; *-ine / hymne* ; *-(i)ne / (i)gne* ; *voient* (de voir) / *oient* (imparfait).

A titre complémentaire je fournis trois échantillons de translittération en graphie moderne. J'imprime en italiques les mots dont la forme ne peut être modernisée sans détruire le vers.

1. Meschinot, *LP*, p. 26 :

Ah ! si ton cœur tant de maux pour *ire*¹ a,
à ton trépas pense que *pou*² rira
car à faire as une dolente issue :
ton âme ès cieux, où en grant *pour*³ ira,
et ta charogne en terre pourrira.
Plutôt faudra qu'elle ne fût tissue⁴ !
A ce départ, le fort et lent y sue.

1. tristesse. 2. peu. 3. peur. 4. comprendre « engendrée ».

Lave-toi bien, et ton défaut *essue*⁵
car, qui bonté en soi ne nourrira,
*trop*⁶ plus est fol que s'il portait massue :
cette chose doit être à chacun sue,
et que le Juste en gloire *florira*⁷.

5. essuie. 6. bien. 7. prononcer *flourira*.

2. Molinet, *FD*, p. 804 (ci-après, p. 94) :

Jehan Grignon, sachez que j'ai *reçut*¹
une oraison de celle qui conçut
le fils de Dieu afin d'être adoré.
L'ouvrage donc est fort bien fait, doré :
faute n'y vois d'un seul trait ni demi ;
ceux l'ont prisé qui mieux valent *de mi*².
Bénit soit-il qui si bien étoffa
Celle qui sous les anges triomfa³.
Je vous envoie un *ut-ré-mi-fa-sol-*
la : chantez fort, musez-y votre *sol*⁴
Si vous faillez, vin buverez⁵ s'⁶ on l'a.

1. reçu. 2. que moi. 3. Il faut visuellement *fa*, les rimes reproduisant les notes de la gamme. 4. saoul. 5. boirez. 6. si.

3. Lemaire de Belges, *JL*, IV, p. 198 :

Pan, Aurora, des perles couronnés,
d'or *aornés*¹, ont un verger *fertille*² :
les palis sont de paix environnés,
d'heur gironnés, de justice enchaînés,
tous contournés en noblesse gentille ;
maint fleuve *utille*² ayant liqueur *subtille*²
par joyeux *stille*² entend à les mouiller.

1. ornés. 2. Les rimes (finales et intérieures) exigent le maintien de la graphie *-ll-*.

JEAN MESCHINOT

Né vers 1420, fils du petit seigneur breton des Mortiers (à une trentaine de kilomètres au nord de Nantes), Jean Meschinot resta de fortune médiocre et semble avoir vécu dans une semi-pauvreté. Son œuvre ne nous renseigne guère sur sa vie ni sa personnalité. On sait qu'il entra, sans doute de bonne heure, dans la maison militaire des ducs de Bretagne, alors pratiquement indépendants du royaume de France, et il servit, à titre d'écuyer, sous cinq d'entre eux successivement. Ses relations semblent avoir été surtout étroites avec Pierre II et Artus III (entre 1450 et 1460), dont il égaya la Cour de rondeaux et ballades dans le goût galant du jour. Puis, au temps même où, passant aux thèmes politiques et religieux réputés graves, il est en voie de devenir le poète officiel du duché, la faveur de son nouveau maître, François II, lui est retirée durant quelques années. Il traverse une période sombre, dont les *Lunettes des Princes* (écrites entre 1461 et 1464) recueillent peut-être les échos. Mais ce grand poème lui assure d'ores et déjà une gloire qui

déborde les frontières de la Bretagne : Meschinot est en rapport avec le prestigieux Bourguignon Georges Chastelain, dont il développe en vingt-cinq ballades les *Princes*.

Attaché, avec l'autorisation ducale, au duc de Laval et Vitré, à une époque où menace une guerre avec la France, Meschinot, militaire expérimenté, fait nommer son fils châtelain de Marcille, place dont il supervise la mise en état de défense. Mais le jeune homme l'implique dans un obscur et long procès qu'il engage contre un chevalier de la région. Ce souci, joint aux tensions qu'engendre en Bretagne la formation d'un parti pro-français, assombrit la vieillesse de Meschinot, qui se nomme lui-même le « Banny de Liesse ». Il résilie ses fonctions militaires et devient en 1488 maître d'hôtel de la duchesse Anne, future reine de France. Il meurt en 1491.

Voir *LP*, p. ix-cxxxvi.

Ballades

Plus ne voy rien qui resconfort me donne ;
Plus dur un jour que ne souloient cent ;
Plus n'est saison qu'à nul bien m'abandonne ;
Plus voy plaisir, et moins mon cœur s'en sent ;
Plus qu'oncques mais mon vouloir bas descent ;
Plus me souvient de vous, et plus m'empire ;
Plus quier esbas, c'est lors que plus souspire ;
Plus faict beau temps, et plus me vient d'ennuis ;
Plus ne m'attends, fors tousjours d'avoir pire,
Puis que de vous approucher je ne puis.

Plus vivre ainsi ne m'est pas chose bonne ;
Plus veuil mourir, et Raison s'y consent ;
Plus qu'à Nully Amours de maulx m'ordonne ;
Plus n'a ma voix bon accort ni accent ;
Plus faict on jeulx, mieulx desire estre absent ;
Plus force n'ay d'endurer tel martire ;
Plus n'est vivant homme qui tel mal tire ;
Plus ne connoys bonnement où je suis ;
Plus ne say, bref, que penser, faire ou dire,
Puis que de vous approucher je ne puis.

Plus suis dolent que nulle aultre personne ;
Plus n'ay espoir d'aucun alegement ;
Plus ay desir, crainte d'aultre part sonne ;
Plus cuide aler vers vous, moins say comment ;
Plus suis espris, et plus ay de tourment ;
Plus pleure et plains, et plus pleurer désire ;
Plus chose n'est qui me puisse souffire ;
Plus n'ay repos : je hay les jours et nuits ;
Plus que jamais à Douleur me fault duire,
Puis que de vous approucher je ne puis.

Plus n'ay mestier de jouer ni de rire ;
Plus n'est le temps si non de tout despire ;
Plus cuide avoir de doulceur les appuis,
Plus suis adonc desplaisant et plein d'ire,
Puis que de vous approucher je ne puis.

(Ch. Bruneau, *Charles d'Orléans
et la poésie aristocratique*,
réimpression Slatkine,
1973, p. 104-105.)

Jeunesse, mère de folie,
Partie adverse de Raison,
Par plusieurs façons le follye
Pour le mener à desraison.
Commettre luy faict maulx foison ;
Mais en fin, tout bien débatu,
Tel garde et tient en sa maison
Le baston dont il est batu.

La manière n'est pas jolie
De foloyer toute saison :
Bien pour chacer mélencolie
En folie honneste s'aise on ;
Mais pour Dieu jamais ne faisons
Que nostre honneur soit rabatu
Car le maulvais a de moeson
Le baston dont il est batu.

Ung orgueilleux a chère lye,
Prent peine sans comparaison,
Plus que Celluy qui s'humilie
En amant Dieu et oraison ;
Se bien nostre corps aoison
Quant le fol est bien esbatu,
Son vice est sans autre achoison
Le baston dont il est batu.

Prince, du jeune nous taison :
Ait mal plaisir ou esbat eu ;
Il doit haÿr plus que poison
Le baston dont il est batu.

(Édition Trepperel, Paris, 1499, folio 96.)

La fin d'honneur misérable sera
Car il n'est riens quant la mort tant horrible ;
Et, le corps mort, ton âme passera
Au jugement rigoureux et terrible ;
Et puis verras enfer irrémissible
Pour les maulditz : Dieu te gard d'y descendre !
Que songes tu, ort vaisseau, ville cendre ?
Farcy d'orgueil, veulz tu estre damné ?
Pense d'avoir vertu pour t'en deffendre
Ou mieulx te fust n'avoir onc esté né.

Chascun dit bien que l'on trespasera
Et que le cas est certain et visible.
Est le mot dit, plus on n'y pensera :
Cest espuise la fontaine ou le crible.
Or sçais tu bien que c'est chose impossible
Estre saulvé sans y vouloir entendre.
Tu prens plaisir en ta chair blanche et tendre
(Ung corps pourry qui est aux vers donné) ;
Ton temps est bref ; vueilles a bonté tendre
Ou mieulx te fust n'avoir onc esté né.

Cil qui pour quoy damnable penser a,
Merveille n'est s'aux aultres est nuisible ;
Mais qui ses jours bien ne despensera
En fin sera de trèsgrant maulx passible.
Puisque doncques aysément est possible
Avoir repos qui droit y veult prétendre,
Fay qu'envers Dieu soit ton mal pardonné
Pour ton âme, tes jours finiz, lui rendre
Ou mieulx te fust n'avoir onc esté né.

Prince qui vois foy et la loy offendre
Et vers le roy celestiel mesprendre,

Soyes si bon et tant bien ordonné
 Que tes subgets puissent exemple y prendre
 Ou mieulx te fust n'avoir onc esté né.
 (Trepperel, folio 99.)

(Ballade à double lecture)

Amour tance	les cueurs qui sont dormans ;
Amour seuffre	qu'on lise les romans ;
Amour parfaict	le vouloir de jeunesse ;
Amour ferme	sa maison à vieillesse ;
Amour ne veult	que pensis on se treuve ;
Amour chéríst	Vénus comme déesse ;
Amour blasme	ceux qui n'ont robbe neuve.
Amour requiert	dons royaux précieux ;
Amour treuve	qu'on doibt estre assouvy ;
Amour ayme	bocquets délicieux ;
Amour destruit	desplaisir et ennuy ;
Amour baille	la foy à son amy ;
Amour lieve	nouveaux fais tous les ans ;
Amour met hors	ceulx qui luy sont nuysans ;
Amour conduyt	en l'ignorance adresse ;
Amour pourvoyt	de contente simplesse ;
Amour donne	sans savoir qui se meuve ;
Amour veult bien	exaucer sa noblesse ;
Amour blasme	ceulx qui n'ont robbe neuve.
Amour parle	de festes et bombans ;
Amour se rit	de ceulx qui ont fèblesse ;
Amour ne peult	porter peine ou détresse ;
Amour ne croyt	pas tout ce qu'on luy preuve ;
Amour atent	tousjours plus grant liesse ;
Amour blasme	ceulx qui n'ont robbe neuve...

(LP, p. xxxix.)

(Dialogue de la France et de Louis XI, en ballade)

Sire ? — Que veulx ? — Entendez... — Quoy ? —
[Mon cas.
— Or dy. — Je suy... — Qui ? — La destruite
[France.
— Par qui ? — Par vous. — Comment ? — En
[tous estats.
— Tu mens ! — Non fay. — Qui le dit ? — Ma
[souffrance.
— Que souffres tu ? — Meschief. — Quel ? — A
[oultrance.
— Je n'en croy rien. — Bien y pert. — N'en dy
[plus !
— Las ! si feray. — Tu perds temps. — Quelz
[abus...
— Qu'ay donc je fait ? — Contre paix. — Et
[comment ?
— Guerroiant... — Qui ? — Vos amys et congus.
— Parle plus beau. — Je ne puis, bonnement.

— Ay je ce bruit ? — Ouy. — Où ? — Hault et
[bas.
— De qui ? — De gens... — Quelz ? — De grant
[congnoissance.
— Clercs ? — Voire, et lais. — Sert on de tels
[esbats ?
— N'en doubtez point. — Roy suis de grant
[puissance.
— Bien. — Tu me doibs... — Que doy je ? —
[Obéissance.

- Et vous à moy ? — Rien. — Ce sont beaulx
[argus !
— N'est il vray ? — Non. — Quoy donc ? — Rois
[sont tenus...
— A quel devoir ? — Nourrir paisiblement...
— Qui ? — Leurs subjects. — S'ainsi n'est ? —
[Voisent jus !
— Parle plus beau. — Je ne puis, bonnement.
- Murmures-tu ? — Malgré moy. — Folle,
[qu'as ?
— Rober me voy. — De quoy ? — D'aise et
[plaisance.
— Quel part ? — Partout. — N'as tu plus nulz
[soulas ?
— Nenny. — Pourtant... — Las ! je n'ay que
[meschance.
— Dont vient ? — Quoy ? — Ce ? — De la vostre
[ignorance.
— M'abuse on, dy ? — Sans fin. — Quelz gens ?
[— Menus.
— Que feray je ? — Quérez paix. — Au surplus ?
— Vivez... — Combien ? — Joyeux et longue-
[ment.
— Le cœur me fault. — Vous en serez confus.
— Parle plus beau. — Je ne puis, bonnement.

(Bruneau, p. 106-108.)

Rondeau

C'est par vous que tant fort soupire.
Tousjours m'empire.
A vostre avis faictes vous bien
Que tant plus je vous vueil de bien,
Et, sur ma foy, vous m'estes pire.

Ha, ma dame, si grief martire
Ame ne tire
Que moy, dont ne puy mays en rien :
C'est par vous.
Vostre beaulté vint, de grant tyre,
A mon œil dire
Qu'il fist mon cuer devenir sien.
Il le voulut : si meurt ; et bien
Je ne luy puy aider ne nuyre :
C'est par vous.

(M. Lömpelmann, *Die Liederhandschrift
des Cardinals de Rohan*,
Göttingen, 1923, n° 250.)

*Oraison qui se peult dire par huit ou seize vers,
tant en rétrogradant que aultrement.*

D'honneur sentier, confort seur et parfait,
Rubis chieris, safir trèsprécieulx,
Cueur doux et chier, support bon en tout faict,
Infini pris, plaisir mélodieux,
Esjouis ris, souvenir gracieux,
Dame de sens, mère de Dieu trèsnette,

Apuy rassis, désir humble joyeux,
M'âme deffens, trèschière pucelette.

(LP, p. xxxv.)

« *Les Lunettes des Princes* »
(1461-1464)

... C'est assez mal pour yssir hors du sens ;
Car j'aperçoy clèrement, voy et sens
Tous les plus grans, les moyens et menus
Que chacun jour, voire à millier et cens,
Mort tire à soy violement, sans
En avoir eu oncques pitié de nulz.
Veu que mesmes au monde venons nudz
Et que trop peu y sommes retenuz,
Huy nous voyans présens, demain absens ;
Et sy n'en est guère de devenus
Jusques au temps d'estre vieux et chenus
A cestuy cas pas bien je ne m'assens.

... La guerre avons, mortalité, famine ;
Le froit, le chault, le jour, la nuyct nous mine ;
Quoy que façons, tousjours nostre temps court.
Pulces, cyrons et tant d'aultre vermine
Nous guerroyent : bref, misère domine
Noz meschans corps dont le vivre est très court.
Ung grant mondain ou bien homme de court,
Remply d'orgueil, sur ung beau cheval court,
Qui a jeunesse et d'or toute une mine,
Diroit toutost que mort n'a sur luy court
Croy que si a et que bien tost accourt,
Dont trompé est si son cas n'examine.

... Quant bien au faict d'Alexandre je pense,
Si grand seigneur et de telle despence,
Qui du monde fut gouverneur unicque,
C'est à bon droit se ma joye suspence.
Mon mestier est que je pense et despence,
Chargé de dueil, comme homme fantasticque.
O roy David, prophète paciffique,
Sanson le fort, qui tant feuz autenticque,
N'avez vous sceu faire à Mort récompense ?
O Salomon, saige dict en publicque !
Puis que la Mort contre telz gens s'applique,
Que vouldroit il en demander dispence ?

... O mort, combien ta mémoire est amère
A ceulx qui ont bonne fortune à mère,
Vivans en paix et non pas justement.
Trèsrueille, soudaine et sans lumière,
Tu n'es en mal seconde ne première :
On ne te peult descrire bonnement.
Plus a en toy de douleur et tourment
Que comprendre ne peult entendement,
Soit de Platon, de Virgile ou Omère.
D'âme et de corps tu fais séparement.
Trop subit est ton faulx advènement.
Ces motz sont vrayz, non pas dictz de commère...

(LP, p. 3-7.)

(Le poète est assailli par Désespoir et sa troupe)

... Le fourrier vint qui trouva tout ouvert.
Ne sçay si fut vestu de noir ou vert,
Car regarder ne l'osèrent mes yeulx.

Tantost après, tout l'ost fut descouvert,
Et se vindrent loger soubz le couvert ;
Mais Désespoir n'entra pas avec eulx.
A ma vie je ne vy gens autieulx :
Fourragez ont tanstost tous les hostieulx,
Et si n'en ay un seul bien recouvert.
Je croy que Dieu ne mist onc soubz les cieulx
Tant ords paillards ne si mal gratieulx :
Celuy gaigne certes moult qui les pert.

Si dys adonc : « Désespoir, mauvais hoste,
Esloigne toy et aussi tes gens oste,
Qui desjà m'ont si grandement pillé
Que ma vertu en est demourée froste.
Riens n'ont laissé sus, ne jus, ne de coste ;
Oncques ne futz en ce point habillé.
Mon sentement ont lié et billé,
Et puis après l'ont par les yeulx cillé,
Tant qu'il n'y voit nulle chose à sa poste,
Et si ne sçay comme il soit dessillé.
Ainsi m'ont ilz de tous biens exillé
Et pour disner m'ont mis l'âge en composte.

De raison n'ay pas tant comme une mouche,
Ma vertu est semblant la vieille souche
Qui a finy de son temps tout le terme.
J'ay sceu parler : or ay mute la bouche ;
J'eu beau regard, qui est devenu louche.
Foible me sens, qui fus aultresfois ferme ;
Je fu joyeulx : or ay je à l'œil la lerne
Incessamment, qui ma douleur conferme ;
Mon honneur est converti en reprouche ;
Plus n'ay santé : je suis du tout enferme.

Ainsi me va du temps, je vous l'affirme,
Dont plus ne quiertz fors que la mort me touche.

Se j'eusse esté hermite en ung hault roc
Ou mendiant de quelque ordre o ung froc,
J'eusse eschevé grant tribulation.
Ung laboureur qui a charrue et soc,
Fourche et rateau, serpe, faucille et broc,
En son œuvre prent consolation.
Mais moy, tant plain de désolation,
Meschant nasqui soubz constellation
D'Infortune, qui ne vault tant soit poc ;
Et ay vescu du vent d'élation,
Rempli d'orgueil et cavilation :
Suis mieulx pugny que ceulx qu'on met au croc.

... J'ay voyagé en Anjou et au Perche,
Comme celuy qui confort quiert et cherche,
Mais j'ay trouvé grant malheur en embuche,
Lequel m'a prins et signé de sa merche ;
Et m'a donné ung si grant coup de perche
Que peu s'en fault qu'a terre ne trébuche.
Estonné suis tant que, qui hault ne huche,
Je n'oy plus rien ; mais sourd comme une buche
Suis devenu. Les ennuys où je perche
Ne pourroyent pas à une bien grant huche :
Onc l'on ne vit plus de mouches en ruche
Ne de frëy ou ventre d'une perche.

... L'arbre sec suis, pourtant d'ennuis verdure,
Vivant en mort, trouvant plaisance dure,
Noyant de soif en la mer asséchée.
Tremblant je sue, et si ars en froidure ;
En deuil passé ay mal qui sans fin dure,

Et ma santé d'infeccion tachée.
En plains et pleurs ma liesse atachée,
J'ay corps entier dont la chair est hachée,
Et ma beauté toute paincte en laidure.
Au descouvert s'est ma joye cachée,
Et en mon ris est tristesse embuchée,
Que doucement, en grand yre, j'endure.

Des biens mondains n'ay vaillant une plaque ;
Mais des douleurs plus de plain une cacque
Sens en mon cueur : de ce, point ne me mocque.
Je vois aux champs sur ma petite hacque :
Là conviendra que la dague je sacque,
A celle fin que ma vie je défroque,
Car la cause qui à ce me provoque
Trop cruel est. Hélas ! je me révoque
D'avoir ce dict ; par monseigneur saint Jacque
Je m'en repens ; la grace Dieu invoque...

(LP, p. 12-15.)

(Dame Raison apparaît au poète)

... De ses beaux yeulx, qui sont (plus que nature
Ne peult ouvrer en nulle créature),
Doulx et rians, ung regard me transmist,
Qui me donna au cueur une poincture
Si trèsplaisant et de tel nourriture
Que mon soucy presque tout se desmist,
Puis à marcher droit envers moy se mist,
Comme son vueil l'endura et permist.
De ce me vint belle et bonne adventure,
Car tant à moy secourir se submist

Que loyaulment me jura et promist
Me faire brief de tous biens ouverture.

Pensez se j'eu le cueur bien resjouy
Quand ces beaulx motz de la dame j'ouy,
Car grand mestier avoye de secours.
Me fist-il bien ? Je vous respons ouy :
De tel plaisir oncquesmais ne jouy
Et ne se peut raconter en temps cours.
« Doncques, Raison, en vous est mon recours,
Cause pourquoy venue estes le cours
Me secourir et m'avez resjouy.
A vous servir vueil employer mes jours,
Ou soit ès champs, ès villes ou ès cours,
Puis que mon mal s'en est par vous fouy.

« Je mercy Dieu qui tant de bien m'envoye
Et vous aussi car plus je ne sçavoye
Que je deusse faire ou dire, madame.
Mes povres yeulx de larmes je lavoye,
En tel douleur, qu'il n'est nul qui me voye
Qui grant pitié il n'ayt, si point il m'ame.
Mon pensement si gisoit soubs la lame,
Ma fantasie estoit en haulte game,
Car tout l'ennuy du monde je l'avoye,
Presque destruyt voire de corps et d'âme.
Mais la veue de vous, à qui me clame,
M'a presque mis de repos en la voye. »

Lors elle entra dans son endendement,
Qui vuyde estoit et pillé grandement
Par Désespoir et les gens de sa suyte,
Et n'y trouva que disner bonnement,

Sinon ung pain de Foy tant seulement,
Assez petit mais de bien bonne cuyte.
Et toutesfois elle est de tel conduite,
En grant valeur et sagesse tant duyte,
Que bien ne fault sens ne gouvernement,
En quelque lieu qu'elle maint ou habite ;
Paix entretient et met tout mal en fuyte ;
Corps et âme repaist suffisamment.

Son pourvoyeur fut Sens, lequel avoit
Vivres foison, ainsi comme il debvoit,
Et commanda que l'on dressast les tables.
Gouvernement, qui bien servir sçavoit,
Les officiers doucement esmouvoit,
Par parolles saiges et profitables.
Raison s'asseist, gardant termes estables,
Et avec elle plusieurs dames notables.
Providence de trancher la servoit ;
Discretion pourtoit meix acceptables ;
Docilité en vasseaux délectables
Servit de vin ès fois qu'elle bevoit.

(LP, p. 18-19.)

(Le poète s'endort et fait un rêve)

... En celluy mesme endroit, mon oraison finée,
sans aulcune dissimulation ou aultre occupation
prendre, moy estant en ma povre et chétive habita-
tion pour satisfaire à mon naturel appétit oppressé et
indigent de repos, pour les ennuyeuses peines et
dolentes pensées en quoy tout celuy jour avoye esté,
me mis sur mon lict, las et traveillé, pensant tous

mes affaires regetter pour à reposer entendre. Mais ma fantasie qui encores ne peult mectre en obly les choses dessus dictes, vint au devant et s'oposa à mon entreprinse, dont me senti tous mes espritz aliénez : si me trouvay le corps très-mat, le cueur tressaillant, tremblant et tout altéré ; ainsi entre sommeillant et esveillé, fus en nompareille malaise. Après, par une manière d'illusion, resverie ou songe, me fut certainement advis que celle belle et très-noble dame Raison, dont j'ay cy devant touché, se rendit à moy entre les courtines, avironnée de tant resplandissant clarté que mes yeulx ne povoient suffire à icelle regarder, et tant notablement accompagnée que possible ne m'est le raconter. Lors me sembla qu'entre ses belles blanches mains elle tenoit une lunette telle sans différence que celles dont le jour précédent elle m'avoict faict le devis et promesse. Qu'elles furent tant nouvellement et si doucement composées que toutesfois que bon luy sembloit elle les mettoit et divisoit en quatre parties, dont le nom d'une des verrines estoit Prudence escript en lettres d'or et l'autre nommée Justice en escripture vermeille ; l'os ou yvière, en quoy elles estoyent enchassées, se nommoit Force, et le clou qui les entretenoit et joingnoit ensemble Tempérance, jouxte et pour conformer à l'introduction qu'elle par avant celle heure m'avoit donné de cest ouvrage. Oultreplus soubz son bras destre avoit ung tant beau petit livret à voir par dehors que ce me fut grant merveille. A peine pourroye dire ne penser combien j'eü à celle heure grant et ardent désir entremeslé de crainte, disant à par moy et promettant à mon insatiable appétit que celles belles choses me

seroyent par celle belle dame données. Toutesfois, considérant l'imparfection, ignorance et petite valeur de moy, estoye souvent esmeu à penser le contraire. O tant celle nuyt m'eust ennuyé sy n'eussent esté les grans plaisir et ayse que mes espriz prindrent à celle beaulté veoir et considérer ! Tantost après celle noble dame vint jusques en la ruelle de ma couche, au plus près de moy qu'elle peult et de sa doulce basse voix amyablement me dist...

(LP, p. 33-34.)

(Discours de Prudence)

Homme misérable et labille
Qui vas contrefaisant l'abille,
Menant estat dés or donné,
Croy qu'enfer est désor donné
A qui ne vivra sainctement
Ou l'Escripture sainte ment.
Pour fouÿr donc à ce meschief,
Auquel il n'aura jamais chief,
Pren de Prudence la conduicte.
Trèsbien te guydera, com duyte
De rendre les humains parfaictz,
En tous cas, par dictz et par faictz.
Elle est de tes lunettes l'une :
Tel bérille n'a soubz la lune.
Puisque si fin et cler verre as,
Retiens ce que parmy verras.

Premier, gouste mieulx que les vins
Et congnois le lieu dont tu vins

Et comme en péché fuz conceu.
Certes je crois assez qu'onc seu.
Ne las ! d'y penser ne te chault !
L'yver vient après l'esté chault,
Le vin plain se rend à sa lye,
Tantost est jeunesse salye.
Si tu t'informes bien du cas,
Je te donne mille ducas.
Quant bien auras ton faict congneu,
Remembrant à ton cueur com nu
Nature sur terre t'a mis,
Et que fors Dieu nul n'est amys,
S'oncques riens si petit prisas
Comme l'estat que tu pris as.

... Or venons après à la fin,
Et voy par ce verre la fin :
Si ton cueur dolent pas sera
Quant de mort le pas passera,
Qui est plus qu'autre riens horrible.
T'esbas-tu bien présent ? Or rible,
Car adoncques ne t'en tendra
Lorsqu'envers toy ses las tendra.
Quant à ce monde tu nasquis,
Chose tant certaine n'a quis
Que la mort, qui à coup viendra,
Et l'endurer te conviendra.
Quant morte sera ta charongne
Puante, quier qui ta char ongne
D'aucune odorante liqueur :
Homme ne vouldra, car ly cueur
Ne pourroit durer à sentir
Tel odeur, ne s'y assentir.

Après, au jugement yras.
Croy tu qu'au Juge mentiras,
Qui sest tout ? Ne t'y attens point.
Sa rigueur en cestuy temps poingt :
Plus n'y aura miséricorde.
Davantaige, misère y corde
Dur cordaige pour les damnez
De la lignée d'Adam nez.
Si bien n'as à ton faict pourveu,
Tiens le seurement tout pour veu,
La seras honteux et confus,
Scaches, pour vroy, le plus qu'onc fus,
Triste, pensif et perdu.
Pourvois y, ou tu es perdu.
Gouverne tes biens temporeulx,
Car tu auras mal temps pour eulx,
Pape, empereur, roy, duc et conte,
Se tu n'en sceiz rendre bon conte.

(*LP*, p. 36-39.)

... Aussy vroy qu'en flamble paille art,
Celluy est meschant et paillart
Qui au feu d'ire jamais choit,
Dont à luy plus qu'à nul meschoit.
Le sens en pert souventesfois.
Comme sçavoir souvent te fois,
L'yreux ne veult que noise et plect,
L'yreux n'est d'aucun bon expect,
L'yreux est pensif et songeux
Et ne scent jamais que sont jeux ;
L'yreux tence, l'yreux menace,
Impatience le maine à ce.

Contre ire soyes donc patient,
Aultrement n'es tu pas scyent.

Si à toy je parler osoye,
Qui boy vin d'Anjou et Osoye *,
Puis ypocras, dieppe et taincte,
Par quoy ta vertu est extaincte,
(Quand l'invroigne bons vins a bus,
Il commet après granz abus,
Car trop à ce mestier se maine,
Par tous les jours de la sepmaine),
Cuydes tu venir à valeur
Pour estre de vins avaleur ?
Boire par excès main et tard
Ton âme en enfer maine et t'ard
Le foye, le cueur et les boyaulx :

Pour ce, je te requier, boy eaulx
Ou bruvaiges qui mal ne facent
Et de toy les vertus n'effacent.
Trop de mal vient de gourmandie,
Quelque chose que gourmant die,
Car yvresse luxure engendre
Soit en pere, en filz ou en gendre.
Par ce péché la vie acourse
Et si en vient la mort a course.
O yvroingne, ton corps nourris
Tant ayse, dont après nous ris
Quant le vin au front t'a féru.
De plusieurs a Lucifer eu
Par telz defaulz et âme et corps.

(*LP*, p. 47-48.)

* L'Alsace.

(Discours de Justice)

... Or prince, je te supply, traicte
Tes subgectz en grant amytié.
Soit à l'entrer ou à la traicte,
Le pastour doibs plus la moytié
Avoir de ses brebis pitié
Qu'un mercenaire ou estrangier.
En ce monde a tousjours dangier.

Justement se fault maintenir
Qui veult par ce monde passer,
A loyauté la main tenir
Sans nullement la trèspasser.
Par mort convient brief trespasser
Grans et petis, le foible et fort.
Contre la mort ne vault effort.

Seigneur, tu es de Dieu bergier.
Garde ses bestes loyaulment ;
Mets les en champ ou en vergier
Mais ne les pers aucunement.
Pour ta peine auras bon payement...

... Ce peuple donc qu'en main tenez,
Ne le mettez a povreté ;
Mais en grant paix le maintenez
Car il a souvent povre esté :
Pillé est yver et esté
Et en nul temps ne se repose.
Trop est batu qui plorer n'ose.

... Par desplaisir, fain et froidure,

Les povres gens meurent souvent,
Et sont, tant que chault et froit dure,
Aux champs nudz, soubz pluye et sous vent ;
Puis ont en leur povre convent
Nécessité que les bas tant,
Quant seigneurs se vont esbatant.

O inhumains et dommaigeux,
Qui nom portez de seigneurie,
Vous prenez les pleurs d'homme à jeux ;
Mais pas n'est temps que seigneur rye,
Quant on voit charité périe,
Qui est des vertus la maistresse.
Povres gens ont trop de destresse.

Du propre labeur de leurs mains,
Qui deust tourner à leur usaige,
Ilz en ont petit, voire mains
Qu'il n'est mestier pour leur mesnage.
Vous l'avez, malgré leur visaige,
Souvent sans cause : Dieu le voit.
Qui se damne est villain revoit.

Combien que vous nommez villains
Ceulx qui vostre vie soustiennent,
Le bon homme n'est pas vil, ains
Ses faictz en vertuz se maintiennent.
Ceulx qui à bonté la main tiennent
Plus qu'autres deservent louange.
On ne peult faire d'ung loup ange.

Je vous nomme lous ravisseurs
Ou lyons, si tout dévorez.

Sont vertus, en vostre advis, seurs
Des faictz en quoy vous labourez ?
Nenny, très mal assavourez
L'estat dont Dieu vous a faict estre :
C'est grant bien que son cas congnoistre.

Si tu vas à Saint Innocent
Ou y a d'ossement grant tas,
Ja ne congnoistras entre cent
Les os des gens des grans estas
D'avec ceulx qu'au monde notas
En leur vivant, povres et nus :
Les corps vont dont ilz sont venuz.

Hommes ont doncques tous ensemble
Povre entrée et dolente yssue,
Combien qu'aucuns sont à qui semble
Que la terre est pour eulx tissue
Et que le bon homme qui sue
Au labour, n'est riens envers eulx :
Aveugle est tel qui a vers yeulx.

(LP, p. 53-55.)

(Discours de Force)

... O vertu préservative,
Nutritive,
Des doulens confortative,
Trèsactive,
En qui n'a riens à reprendre !
De tous bien démonstrative,
Veine vive,

De sens vivificative !
Fons et ryve
Pour haults couraiges emprendre ;
Aux humbles sociative,
Actrative,
De bonté déclarative,
Qui arrive
Vers toy, peult honneur apprendre.
Ton sugit ors faictz eschive
Et les prive ;
Contre personne chétive
Point n'estrive,
Mais se garde de mesprendre.

Ceste vertu magnanime
Tost anime
Les cueurs d'honneste régime,
Sans nul crime,
Pour les faire hault attaindre :
Contre vices, dure lyme
Qui fort lyme
Toute heure, soit nonne ou prime :
Les opprime
Et trèsbien les scait extaindre.
Plus par raison que par ryme
Tout exprime.
Et la personne réprime
Qui périmé
Bonté par mantir et faindre ;
Jamais n'est pusilanyne,
Mais intime
Vertu en trèsgrant estime.
Paix rédime,

S'aucuns la veulent enfraindre.

... Ne cuidez pas qu'aucun vaille
 Une maille
Pour frapper d'estoc ou taille
 En bataille
Si vertu ne luy conduit.
Porte harnois blanc ou maille,
 Car, sans faille,
Il n'est point plus seur escaille,
 Quel part qu'aille,
 Qu'est Force pour ung tel bruyt.
Défende place ou assaille,
 S'on luy baille
Des coups, dont ployer luy faille :
 Qu'il défaille
Non faict, sy force le duyt.
Volontiers prent sur la paille
 Sa pitaille...

... Fuyez injustes querelles
 Las ! Car elles
Font rapines et cautelles
 Presqu'autelles
Que celles des tamps passés.
De guerres viennent séquelles
 Dieu sçait quelles !
Violences de pucelles,
 Qui plus celles
Ne seront (c'est perdre assez !),
Rompre testes et cervelles
 (Plaies mortelles),
Rober églises et capelles :

Choses belles
Ne sont pas. Pour Dieu, cessez !
Sy vous estes tant rebelles,
Les nouvelles
Seront de vous trop cruelles
Et trèsfelles.
Dieu pardoint aux trespassez !
... O que c'est villaine chose
A qui ose
Quérir los, s'il ne s'expose
Et dispose
Es faictz dont honneur procède.
Qui d'ailleurs l'avoir propose,
Ou suppose,
Il n'est loy, texte ne glose,
Rime ou prose,
Par quoy Raison le concède,
Car Noblesse s'y oppose
Et dépose
Que qui demeure ou repose
Longue pose
Là où Honneur ne précède,
Grant blasme sur luy compose
Et impose,
Ainsi que le saige Orose
Bien expose,
Dont le sens maint d'aultre excède.

(LP, p. 70-77.)

(Conclusion)

... Prenons plaisir en Dieu, et très à certes
Esjouyssons,
Passant le temps duquel nous jouyssons

Sans varier pour avoir ouï sons
 D'esbatemens ou nous rebaudissons,
 Dont est versé
 Entendement et du tout renversé.
 Tel fantasie m'a très fort adversé.
 Remède y a : c'est quand j'ay conversé
 Avec gens dignes,
 Qui ayent honneur par louanges condignes ;
 Si tu les suys, ou tu soupes ou dignes,
 Tu porteras de leurs bontez les signes,
 Dont pourra lors
 Estre joyeux plus que n'avons amors :
 De conscience n'auras triste remors,
 Car de Raison auras bride a haulx mors.
 Oultre t'enhorte
 Ne te fier en ta puissance forte
 Ne aux richesses que le monde t'apporte :
 En ung moment tout ce le vent emporte,
 Si Dieu n'as mis
 De ton party, plus chier de tes amys ;
 Contre luy n'ont pouvoir les ennemys
 Et sans luy tost tout est à bas remis.
 Fay que conformes
 Tes volentez en telz moyens et formes
 Qu'entre Il est toy ne soyent trouvées difformes ;
 Et t'en souviene chascun jour ains que dormes.
 Si fault que fermes
 Ton appétit, et à Raison conformes.
 Pour t'enrichir ne transgrède les termes
 Que tes parens ont tousjours tenuz fermes,
 Car la Fortune
 Change souvent et n'est tous dis fort une
 Et qui prent trop ne vit sans infortune...

(LP, p. 89-90.)

« L'ABUZÉ EN COURT »

Texte anonyme, célèbre au xv^e siècle, et qui fut attribué à tort à René d'Anjou (mort en 1480), parfois à Charles de Rochefort (mort en 1458), par d'autres à quelque noble de la Cour bourguignonne. Le thème anticurial qu'il développe est trop courant à cette époque pour qu'on puisse y voir un indice de localisation ou de datation. Composé avant 1473 (date de l'un des manuscrits), il pourrait remonter jusqu'à 1450.

Voir A, p. xi-lv.

... *L'Acteur* : lorsque l'omme abuzé, comme se nommoit, eust achevé sa parolle, me prins à luy demander de quoi ne à qui il se complaingnoit, et en oultre pour quoy et comment il estoit venu à ceste mendicité. A quoy me respondit et dist :

L'Abuzé :

« Vous qui voulez savoir qui cy a mys
L'omme abuzé, et le nom des amys
Que jadis euz ou que je puis avoir,

Considèrez que cil qui n'a avoir
En son besoing peu ou nulz amys n'a.
Si vous respons que, depuis que mina,
Reffuz m'ont fait, et povre cheminay
Et chemine, que plus nulz amys n'ay ;

Oultre, comme l'omme folie,
Faulte de sens et ma folie
M'ont amené tout droit noier
Et du bon chemin desvoier.
Car, comme commençay la voye,
Follement m'ont monsté la voye
Et le sentier lequel à court
A misère et povreté court.

En service me suis ploié
De court, qu'à plusieurs ainsi touche,
Et pour y complaire employé
Cuer, corps, sens, langue, plume et bouche.
Puis povreté au dos m'atouche,
Moy signifiant en desroy
Que m'en voys en crainte et reprouche
A l'ospital, de par le Roy.

Veez là mon estat en partie,
Veez là comment je suis party,
Veez là dont est ma char partie
Par tenir de court le party.
Veez la part dont je suis party,
Veez là comment fault que me parte,
Veez là l'abusé assoty
Qui ne treuve qui bien luy parte. »

(A, p. 7-9.)

... A celle heure j'estoie envelopé en la queue de Folle Amour et pensoye à autre chose dont, à la foiz et bien souvent, durant le temps que les autres se repaïssoient, je me tenoie à part sans manger contre aucun coin, repaissant en ceste folie mon trèsamused luminaire, contraignant ma bouche à jeûner, gectant mon alaine par undes et souspirs serrez. Et, lorsque les autres dormoient et prenoient la nuit repos, je ravassoye seul ou lit, aiant en ma chambre la charge et despense de feu et de chandele alumée. Et bien souvent plus m'avenoit, car, au revenir de la court et depuis le souper des autres et non pas de moy, à la foiz je me prenoie à penser et ramener en ma mémoire tout ce que le jour veu avoie touchant les faiz de Folle Amour, sans à autre chose penser ; et me duroit ceste follie souvant jusques au point du jour.

Faisant d'une ombre une figure,
D'ung pertuiz une pourtraiture,
D'ung charbon ung petit enfant,
De la flamme ung oyseau volant,
D'une courtine ung apparoit,
D'ung pot ung homme qui dançoit.

Ainsi me tenoit Folle Amour
Et me pourmenoit nuit et jour,
Huy content, demain despiteux,
Un jour marry, l'autre joieux,
Une heure en pleur, l'autre en soucy,
Une heure seur, l'autre esbahy,

Demy fol, saige peu souvent,
Plus parasceux que diligent.

Morfondu en aspre chaleur,
Bruslé en diverse froideur,
Tout gelé en amoureux feu,
Et en celle peine je fu
Tant qu'assez aage peuz avoir
Sans en riens à mon fait porvoir.

(A, p. 66-67.)

... Après que fusmes picquoté
Comme lors on nous picquota,
Fut au picqueur le pic osté ;
Mais ung autre trop pis coita
Ce qu'on nous devoit à quota,
Aux gaiges de triquoterie
Et au perdre nous escota.
Dieu mauldie la triquoterie !

Puis fusmes rayé ray a raye,
Pointé, tracés, effacé, point,
Si souvent qu'à peine pourroye
Donner à entendre ce point ;
Et tellement misdrent en point
Les gallans, que ne sceumes plus
Que faire fors dire : « Dieu doint
Mal an qui la reigle a mis sus ! »

(A, p. 72-73.)

... *Abuz* :

« Mon filz, moy, *Abuz*, te prometz
Que, tant qu'avoir tu me voudras,
Je ne te failliray jamais.
Autant qu'en la court te tiendras,
En court sans *Abuz* ne seras.
Quelque promesse qu'à toy queure,
Par *Abuz* conduit te verras
Et tousjours mené d'eure en heure.

Abuz sert de conduire en court ;
Abuz les abusez pourmaine ;
Abuz promet et ne secourt ;
Abuz prant du servant la peine ;
Abuz tire l'ung, l'autre maine ;
Abuz les promesses départ ;
Abuz labeure en euvre vaine ;
Abuz jamais de court ne part.

Si l'un ne m'a, l'autre me sent ;
Se l'un me sent, l'autre me suit ;
Se l'un monte, l'autre descend ;
Se l'un descend, l'autre est en bruit ;
Se l'un est bien, l'autre luy nuit ;
Se l'un s'en va, l'autre revient ;
Se l'un est seur, l'autre est destruit.
Par moy, *Abuz*, ainsi advient.

Abuz gouverne haut et bas ;
Abuz donne, ne baille riens ;
Abuz liève les folz estatz ;
Abuz amuse tous les tiens ;
Abuz accorde à l'ung des biens ;
Abuz oste plus qu'il ne donne ;
Tel cuide estre riche et des siens
Que, tout subit, il habandonne.

Abuz suis qui te soustiendra,
En chemin, en voie et adresse ;
Abuz suis qui te servira,
Chiche en dons et large en promesse,
Plus amé suis de ta maistresse
Que tous ceulx qui te sont venuz.
Elle se sert de moy sans cesse :
Peu fait de choses sans Abuz. »

(A, p. 87-88.)

HENRI BAUDE

Baude, contemporain de Villon, naquit vers 1430 (?) à Moulins. Protégé du roi Charles VII et du Dauphin, futur Louis XI, il reçoit d'eux, à partir de 1455, diverses charges administratives en Limousin. Ses fonctions l'entraînent dans un procès avec les États de cette province. Emprisonné, destitué, puis rétabli par Charles VIII, il se permet de composer une « moralité » (drame allégorique) mêlant à la louange de ce roi de tels traits satiriques contre son entourage qu'un nouveau procès lui est intenté en 1486 : la procédure traînera encore en 1496, année probable de la mort de Baude.

Basochien, gai, facétieux dans la moralisation, celui-ci laisse un ensemble d'ouvrages dont le plus curieux est une collection de devises rimées à broder sur des tapisseries (les *Dictz moraulx*).

Voir *DM*, p. 9-80.

Rondeaux

1

Dame, si j'ay les cheveulx gris
Vous avez la pance ridée ;
Si vieil suis, vous estes usée.
Par ainsi chascun vault son pris.

Je le sceuz quant je le compris
Dont me refusastes l'entrée,
Dame.

Je fuz ne sçay comment surpris
Par une soubdaine assemblée :
Mais quant vous veiz si avallée,
Autre courage je repris,
Dame.

2

Cons barbus rebondis et noirs,
Aux estuves rez et lavez,
Faictes, si fait vous ne l'avez,
En temps et en lieu voz devoirs
Acquittez vous et mains et soirs
De faire ce que vous scavez,
Cons barbuz.

N'espargnez chambres ne manoirs,
Cependant que le temps avez :

Ne vous feignez, mais observez
Le plaisir de tous vos devoirs,
Cons barbuz.

(M. Schwob, *le Parnasse satirique*
du xv^e siècle, réimpression Slatkine,
1969, p. 163-164.)

« Dictz moraulx »

(« *Le roy des mousches* »)

Je suis roy régnant, pacifique,
Libéral, non prodigalique,
Impérant en mon pavillon.
Personne à mes faictz ne réplique
Je soustiens la chose publique
Et porte myel sans éguillon.

Aux impotens je communique
Le mien. Mon faict est politique.
Plus légier qu'un émerillon,
A me suyvre chascun s'applique,
Car par cruauté nul ne pique
Et porte myel sans éguillon.

Je pardonne, je communique
Par ferme clémence autentique,
Aussi bénin qu'un papillon.
Je vis de vye non lubrique,
J'ayme ma seulle partie unique
Et porte myel sans éguillon.

Prince, quant tiendrez la pratique
Dont par nature nous reiglons,
Par vray jugement déifique
Vous aurez myel sans éguillon.

*(« Ung homme qui a les yeulx bendéz et est monté
sur une branche, laquelle il coupe d'une coignée »)*

Aveugle suis ayant les yeulx ouvers,
D'ingratitude gisant dessus la branche ;
Merveille n'est se je tumble à l'envers
Quant, sans raison, mon appuy coupe et tranche.

(« Ung homme de village mussé soubz ung roc »)

Cy suis mussé pour le maulx temps
Après lequel le bel actens ;
En actendant, mon mal endure,
Car qui bien n'actend, bien peu dure ;
Qui dure vainct : ainsi l'entens.
Qui patitur vincit.

*(« Des porceaulx qui ont répandu ung plain
panier de fleurs »)*

Belles raisons qui sont mal entendues,
Ressemblent fleurs à porceaulx espandues.

(DM, p. 122-125.)

JEAN MOLINET

Né en 1435 près de Boulogne-sur-Mer, probablement en milieu bourgeois, Molinet passa, après l'achèvement, à l'université de Paris, d'études « libérales », plusieurs années difficiles en quête d'un patron auprès de qui employer ses talents de lettré. Il assurera plus tard, dans un poème d'interprétation du reste malaisée, *la Complainte pour le trépas de Mme Marie de Bourgogne* (1482), avoir frappé en vain à la porte de l'austère roi Louis XI, peu sensible à sa rhétorique, à celles de la duchesse de Bretagne, des comtes d'Artois et de Saint-Pol, du roi d'Angleterre même... Il a trente-deux ans, âge alors relativement avancé, quand il trouve preneur dans le duc de Savoie, Amédée IX, qui l'engage on ne sait trop à quel titre. Mais Amédée, infirme, meurt en 1472.

Molinet, que cette perte replonge dans l'insécurité, parvient à se glisser parmi le personnel de la cour de Bourgogne. Armé chevalier, il est bientôt attaché à la Chancellerie de l'Ordre de la Toison d'Or, et collabore avec l'« Indiciaire »

(chroniqueur officiel de la maison ducale), Georges Chastellain. Quand celui-ci meurt en 1475, le duc accorde à Molinet sa succession.

Suivent une dizaine d'années d'intense activité, poétique et historiographique : le nombre des poèmes suscités par des circonstances politiques atteste l'existence d'un lien étroit entre ces deux aspects de l'œuvre. La crise qui, après 1477, suit la mort de Charles le Téméraire ne trouble que pour peu de temps la vie personnelle du poète quoique, marié, père de famille, il ait perdu dans l'aventure son protecteur. Mais il reprend du service auprès de Marie, fille du Téméraire, qui vient d'épouser l'archiduc Maximilien, futur empereur. Deux ans plus tard naîtra de ce couple, à qui la fortune de Molinet est désormais attachée, la future Marguerite d'Autriche. En 1480, la *Ressource du petit peuple*, l'un des plus beaux textes de Molinet, célèbre l'espoir qu'au milieu de la débâcle de la maison de Bourgogne porte cette enfant.

Dans les années qui suivent, alors que la situation publique se rétablit peu à peu, Molinet, devenu veuf, reçoit, dans des circonstances mal connues, une charge de chanoine de Notre-Dame de la Salle, à Valenciennes. En 1485, Maximilien le confirme dans sa dignité d'Indiciaire. C'est dans cette double condition que Molinet passera la fin de sa vie. Quand il meurt, en 1507, il laisse à ses contemporains le souvenir d'un grand poète, loué par tous les rhétoriciens de la génération suivante. Ses œuvres poétiques seront rééditées plusieurs fois jusqu'en 1540.

Voir N. Dupire, *Jean Molinet, la vie, les œuvres*, Paris, Droz, 1932.

« *Les faicts et dicts* * »

« *Le trosne d'Honneur* »
(1467)

... Ciel azuré, région aërine,
Auréine splendeur refluamboyant,
Phébus, Phébé et toute estoille fine
Périsset et fine, et soit mise en ruine ;
Grand bruine soit sus terre umbroiant,
Car le luisant soleil resplendissant,
Seul nourrissant ce bas siècle univers,
S'est esconsé et en terre convers.

Viens, Eolus, de tes goufres soufflans,
Siffle en volant, ainsi que flèches d'arcs ;
Viens, Zéphirus, florettes florissant ;
Viens, le cuisant Borréas ventilant,
Notus vaillant, amaine tes soudars ;
Soiés espars en vergiers et en parcs ;
Que toutes pars, chambres, salles et plains
Soient de vens et de grés souspirs plains.

Viens, Neptunus, prince des mers sallées ;
Par gallées, amaine larmes d'oeul ;
Venés, Nymphes, monstres hideux et fées

* Titre donné, peu après la mort de Molinet, au recueil de ses principales poésies. — Je donne d'abord des pièces datées par Dupire, *FD* ; puis d'autres, non datables.

Reschaufées, de pluye bien lavées ;
Par navées arrivés à mon doeul ;
Viens à mon soeul, Aurora, car je voeul
Mon bel accoeul chargier de tes rousées :
Plaindre et gémir sont toutes mes risées.

Venés à moy, o abismes loingtaines ;
Puis, fontaines, arrestés vostre cours,
Baigiés mes yeux, qui douleurs n'ont point
[vaines,
En vos vaines, vos fleuves et vos saines,
Tant que saine soye par vos secours ;
Marbres et tours, qui souffrés les estours,
Trouvés les tours de suer grosses larmes :
Vécý le temps qu'on en pare ses armes.

Tremble, terre, de joly verd couverte :
Soies ouverte et monstre tes dolours,
Porte le noir en place decouverte,
Car couleur verte est contre ta desserte ;
Fay la déserte, et se te noye en plours ;
Lupars essours, tigres, griffons et ours
Rués clamours contre mortel embusche,
Car vostre roy, le fort lyon, trébusche.

Oyseaux des champs, chantans chans et
[deschans,
Changiés vos chans, mués vos gargonnés,
Les ténèbres de nos coeurs anoyans
Noians, fondans, fendans et desplaisans ;
Plaisans montans, rossignos, cardonnés,
Nets sansonnés, sonans sus buissonnés
Sons et sonnetz, sonnés sans soneries

Doeul angoisseux en vos sançonneries.
Tubes, tambours, timpanes et trompettes,
Leutz, orguetes, harpes, psalterions...

(FD, p. 38-39.)

« Le naufrage de la pucelle »
(1477)

... Triumphant quérés honneur et pris,
Désolés coeurs, meschans, infortunés !
Terriblement estes gallés et pris,
Foullés, choullés, pillés, passionnés,
Adnichillés, perdus, abandonnés,
Chétifs, dolens. Souvent avés souffrance.
Vollés, cinglés, noés, courés, venés :
Gentilz enfans, joindés vous avec France.

 Recognoissiés
 Le franc terroy
 Dont vous issiés ;
 Recognoissiés
 Et appaisiés
 Le grand desroy ;
 Recognoissiés
 Le franc terroy.
Obéissiés à vostre roy ;
Gens trébuchiés, temporissiés.
Recognoissiés le franc terroy
Dont vous issiés, recognoissiés.

A bort, à bort, quérés roial support
Et franchois port ; prenés odeur de lys ;

Toujours aurés bon vent, paix et accord,
Sans nul discord ; délaissiés bise et nord.
Par son enhort tirés à bort, à bort.

Prenés confort ; joye et plaisans délictz,
Mollis, jollis, pollis, gros et délis,
Plus embellis que parures de lictz
Aux appalis donnent sang et renfort ;
O coeurs fallis, corps sans chief, assallis
Et affoiblis, quérés roial support...

(FD, p. 90-91.)

« *Le chappelet des Dames* »
(1478)

Le nom de la tierce fleur se commence par R, c'est la rose vermeille, embrasée de charité, laquelle, par son extrême beaulté et valitude, est de droit nommée la roÿne des fleurs, la gloire de la terre, la loenge des eaues et l'honneur de l'aer, à qui plusieurs choses dignes, célestes, précieuses et vaillables sont justement accomparées. Ainsi, comme le supernel gubernateur, au décorement du céleste fabricque, ordonna le soleil au milieu des cinq planettes, pour rendre à chascun sa très irradiant lumière, Vertus, princesse de ce clos, voeult pareillement assir entre quatre flourons de son chappellet la très souefve et resplendissant rose, pour espandre son odeur à tous lés, affin qu'elle recrée les esperis des aultres floritures. La rose est le droict confort du cervel, la beaulté de la face, la clarté de l'oeul, l'appétit de la langue, le solas du

nés, le doulceur de la main, le désir du cœur, la santé du pis et le secours de l'estomac ; et n'est chose plus cordiale à susciter nature humaine, par art de médecine, soit en eaues, uilles, cirops, conserves, électuaires, chucades, emplastres et cathaplasmes, que la très redolente rose, de laquelle procède une Vertus nommée Recouvrance de grand léesse, dont plusieurs dames, desquelles les noms se commencent par meisme lettre, ont eust planière joïssance ; et premier Madame Sainte Rose de Viterbe, de laquelle la bienheuree âme florit, passés longs ans, devant Dieu ou glorieux vergier des saintes vierges, et est le corps aincoires tout entier et, sans ville corruption, rend son odeur miraculeuse au monde, tellement que les chaintures atouchées au saintuaire donnent aux femmes enchainées et sus leurs jours recouvrance de grand léesse. Rébecque, la très sapiente, fut la rose toute espanie qui, de sa benoïste semence, produisy à une portée deux nobles boutons, Esaü et Jacob, et donna recouvrance de joie à son mary Isaac, le très saint patriarche. Rachel pareillement fut la rosette coulourée de beaulté incomparable, que Jacob enamoura par son bel accoeul et fut tout embasmé de son odeur, l'espace de sept ans ; finalement, il le coeully sans dangier et celle luy rendit fruict de grand valeur, qui luy fut desrobé et fut vendu trente deniers, ce fut Joseph, l'expositeur des songes ; depuis, Rachel délivra Benjamin, qui multiplia grandement sa semence, et lors Jacob recouvra sa léesse. Raab rendit espoir aux enfans d'Israel en la prinse de Jherico et Ruth planta l'estocq de roial origine au

tribu de Juda. Ainsy doncques plusieurs dames se sont efforcées d'ensieuvir et collauder la vertu de la rose ; meismes les oisellés de ce vergier, cognoissans qu'elle est roïne des fleurs, chantent mélodieusement, et luy font service de ceste oraison dont les motz se commencent par R :

Royal raincel, révérente roïne,
Rose rendant riche resjoissance,
Rédifie réparable ruyne,
Romps rancune, ramaine recréance,
Riant rubis, rouge resplendissance,
Reboutte roit, rihoteuse rudesse ;
Rutillant rays, robuste, recouvrance,
Restraings rigueur, résuscite radesse.

(FD, p. 113-115.)

« *La ressource du petit peuple* »
(1481-1482)

(Voir le texte complet, en graphie modernisée, in *ML*, p. 282-298.)

Pour ce que naguaires vent failli aux volans de mon molinet, qui multitude de nouvelles histoires debvoit tourner entre ses meules, pour en tirer fleur et farine, pensant oublier mérance, je me tiray aux champs et, ainsi que, par admiration, je regardoye les plaisanz flouritures dont les préaulx herbus estoient ricement parez, soubdainement s'ouvri la terre, se vis ung très profond abisme, duquel, aveuc feu, flamme et fumée qui première en sailli, sourdi sur piez une très laide,

espoentable satrape, fille de perdicion, fière de regard, horrible de face, difforme de corpz, perverse de coeur, robuste de bras et ravissant des mains : elle avoit le chief cornu, les oreilles pendans, les yeux ardans, la bouche moult tortue, les dens agus, la langue serpentine, les poings de fer, la pance boursouflée, le dos velu, la queue venimeuse et estoit puissamment montée sur ung estrange monstre à manière de leuserve fort et corageux à merveilles, jettant feu par la gueule, chaulx et soufre par les narines, chargie à tous letz d'espées, couteaulx, dolequins, rasoirs, soyes, faulx, dagues, planchons, paffus, picques, pinces, pouchons, forches, fourches, ars, dars, hars, licolz, chaines, cordes et cagnons, ensemble pluseurs instrumens convenables à son office, et portoit sus la crupe ung bariseau plain d'escorpions, riagal, arsenic, uille, plong boulant, harpois, azil et morteles poisons. Quand ceste plutonique matrosne se trouva sur les rendz, accompagnie de Crudélité, Famine, Fraude, Rapine, Sacriliège, Conspiration, Murtre et Félonnie, elle appella par propres noms, pour conduire son oost, Cacus, Nembroth, Denys, Dyoscorus, Datien, Marchien, Simphronien, Ricciovaire, Olibrius, Agricolan, Matrocolus, Elmoradach, avec Néron qui portoit l'estandart ; lesquelz impétueusement yssus de ce très puissant gouffre, hydeux, crueux et fantasticques, crochus, bochus et noirs que Moriens, montez touttevoies sus éléphans, giraffes, tigres, griffons, serpents, dragons et cocodrilles, se rengèrent en grosse bataille, eslevèrent ung terrible tonnoire, criminel foudre et dure pestilence et, en courant le plat pays,

commenchèrent à sanc espandre, bruler églises, mutiler innocens, déflorer vierges, rostir petis enfans, foudroier villes et patibuler gens. Et tant exploitèrent de détestables et excécrables faix que l'hystoire au loing récitée donroit piteuses lermes aux yeulx des escoutans. Sy tost que la lice rabice eut perpétré ce dolent vasselage par ses mignons qui le nommoient Tirannie, avec sieute de boute feus, gibelins, pirates, satellites, fueillars, bringars, nacquez, laronceaulx, cavestreaux, quoquineaulx, paillardeaux et ribaudeaux qui se fourèrent en la queue de son armée, au très grant préjudice et désercion desdis pays, et que ycelle se fut ung petit eslongée de nostre climat, sans rentrer toutes-voyes en son trou sathanicque, une très révérente dame, prudente, sage et de grant auctorité se mit aux champs pour visiter ce grief dommage...

(Discours de Vérité)

Princes puissans, qui trésors affinez
Et ne finez de forgier grans discors ;
Qui dominez, qui le peuple aminez,
Qui ruminez, qui gens persecutez,
Et tourmentez les âmes et les corpz,
Tous vos recors sont de piteux ahors.
Vous estes hors d'excellence bouttez :
Povres gens sont à tous lez rebouttez...

... Trenchiez, copez, détrenchiez, découpez,
Frappez, haspez banières et barons,
Lanchiez, hurtez, balanciez, behourdez,

Quérez, trouvez, conquérez, controuvez,
Cornez, sonnez trompettes et clarons,
Fendez tallons, pourfendés orteillons,
Tirez canons, faittes grans espourris :
Dedens cent ans vous serez tous pourris.

(FD, p. 137-140.)

« Dictier sur Tournay »
(avant 1483)

(Exemple de vocabulaire latinisant : cf. ML, p. 76.)

Comme jadis, par création, l'ève,
Furent créés du direct tributteur
Le corps d'Adam, et d'Adam celui d'Eve,
Assis en paix, par incoac primève,
De l'opère du prothoplasmateur,
Coadoné du paraclit docteur
Des dons de grâce, affin qu'en quiétude
Usassent temps sans estre en servitude ;
Equalement tu, Tournay, tu fus faicte,
Mais ton fourfaict te fit estre deffaicte...

... Fabricquiét fut son chétif corpuscule
Pour vascule estre au sarnet sublimé ;
Opulentule est de mainte macule,
Car en luy gist l'intrinsèque obstacule,
Dont maint noble homme a eut le coeur myné.
Ceux qu'il a mis en throsne sublimé,
Il a myné mieux que fin or de myne ;
Par son dur becq mieux trenchant qu'une

[myne

A desmolyt la luperdine force :
Venin couvert le fort cent fois enforce.

(FD, p. 184-186.)

« *L'arbre de Bourgonne* »
(1486)

Il n'a pas dix ans que, au très fructueux et opulent vignoble de Bourgonne, flourissoit ung gros arbre de admirable altitude, fort aorné de précieuses vertus, par lesquelles non seulement le jardin, mais la maison, la court et tout l'héritage en furent grandement famés ; sa haulteur ataindoit les nues, sa parfondeur perchoit les terres, sa rondeur obumbroit les champs, son odeur tresperchoit les mers et de faict estendoit ses palmes et raincheaux sy avant sus les limites de ses voisins que ceux ne le pooient tiller ; souvent se mirent en paine de l'esbrancher, mais tousjours multiplyoient nouveaux jettons, pourquoy les dictz voy-sins, doubtans en fin d'avoir leurs possessions occupées par succession de temps, jettèrent leur regard vers les corps celestiaux, prians aux dieux par vive affection de cœur, qu'ils les vaulsissent délivrer de ce fort puissant et gros arbre, car s'il persévéroit en grandeur, il auroit prééminence sus les plus haultz de ce monde, et pour ce qu'il donnoit réfection aux famileux, récréance aux coeurs desolés, protection aux envaÿs et assurance aux espantés, plusieurs gentilz pastoureux et nobles bergeronnettes s'estoient logiés soubz ses ramyers, lesquelz, comme luy, croissoient, flouris-

soient et fructifioient en honneur, loenge et vertus. Les dieux, assés records et bien mémoratifz comment anchïennement les fors géans avoient accumulé montaignes les unes sus les aultres, pour les voloir expulser de leurs trosnes, légïèrement se consentirent aux requestes des supplians et donnèrent la commission du faict à Mars, le grand dieu des batailles, et à Vulcanus, le dieu du feu, marissal de l'ost de Juppiter, lesquelz tellement exploictèrent par une longue nuyt d'hiver que, par force de feu, de flaïaux, de ferailles, de fulminations, de fouldres et de grandes tempestes, ce hault arbre fut abbatu, brisiét et reversé par terre, ensemble plusieurs pastoureux assommés de crueux tonnoirres, dont la perte fut lamentable et dommageuse et angoisseuse aux nobles coeurs. Se ce très hault et puissant arbre s'eust vollut ou daigniet fleschir, ainsi que font plusieurs jongz et roseaux qui ploient à tous vens, espoir qu'il eust évité ce terrificque et mortel oraige, mais il avoit le coeur sy vif, le troncq sy dur et l'escorche si ferme que luy ne ses branches fort roides ne se voloient jamés ploier, car tant plus avoit grande attainte, tant plus estoit percus des vens. Aucuns bons pellerins, voiant ceste pitoiable destruction, considérans la sublimité de tel fort sumptueux chief d'oeuvre tant soudainement tresbuchié, ne porent contenir leurs larmes, qui, vaincus de compassion, amèrement le regretoient, le regrettant souspiroient, le souspirant plouroient, et en plourant proféroient ce qui s'ensuit :

Cy gist la fleur de roial parentaige,
L'arbre d'honneur, de vertus le plantaige,

L'ardant raincheau, espris de hault prétendre,
Qui, non content de son propre héritaige,
Gaigna la mort par soy trop loing estendre.

C'est le flaïau qui fut par ses exploits
Terreur des Frans, refuge des Anglois,
Extermineur des Liégois rebellans,
Dont on cremoit plus enfreindre les lois
Que d'aborder entre dragons vollans.

Cy gist l'escut de Bourgonne anoyeuse,
Son grand posteau, sa lance vertueuse,
Son chier trésor, le salut du païs,
Qui de sa perte est trop plus angoisseuse
Qu'aulture cent mille ayant coeurs esbahis...

(FD, p. 232-234.)

A l'Empereur
(1493)

(Les noms d'« oiseaux » formés par les premières et dernières une ou deux syllabes des vers désignent successivement : en début de vers, aigle, roitelet, grand-duc, autruche, le Phénix, colombe, coq, merle, oie, papillon, pélican, griffon, alouette, grue, faisan ; à la rime : cygne, oison, cane, mouche, pie, paon, butor et geai. Cf. ML, p. 257.)

Aigle impérant sur mondaine macyne,
Roy triumpphant, de proesse racyne,

*Duc, d'archiduc père, et chief du thoison *,*
Austrice usant de fer à grant foison,
Phenix sans père, né sur bonne planette,
Coulomb bénin qui la pensée a nette,
Cocq bien chantant, se le Turcq t'escarmouche,
Mets le aux abbais, comme ung chien qui
[s'es mouche ;
Oie ta voix, ton ost, cheval et pie !
Pou veillons sur celluy qui nous espie,
Pellican vif, qui sur nous sang espans,
Griffon hideux, ennemis agripant.
A loer est ton sens, point n'es butor,
Grue, corbaux, ne Midas qui but or ;
Faisant dictiers, te donne ce que j'ay,
Divers oiseaux en lieu de papegay.

(FD, p. 269.)

Sur la perte de ses gages
 (1496)

Par Boréas, des ventz le grand soufleur,
 Ruyant rifleur, déflorant floriture,
 Ung molinet, atteint de grand doleur,
 Pert fruict, valeur, fourment, farine, fleur,
 Meschon, molleur, monnier, meulle et moture ;
 Se ce temps dure, il est en adventure
 D'avoir rompture, et choir de mont à val :
 Par ung seul clou perd on ung bon cheval.

Il est quassé, débrisiét, desbauchiét
 Et trébuchiét en dure oppression,

* L'ordre de la Toison d'Or.

Car on luy a son vivre retrenchiét
Et restrechiét, recopét, repinchiét
Et restrinchiét à demy portion,
Par fraction ; il a pour pension
Grand passion et doeul en lieu de joye :
De bourse wide il n'est coeur qui s'esjoye...

... Ce molinet, jadis paré d'escaille,
Se perd, s'escaille et est, pour chose voire,
Sans fruict, sans fleur, sans bled, sans pain, sans
[paille,
A le happaille, et n'est nul qui luy baille,
Sy tost qu'il bâille, ung tret d'eaue en ung
[voirre ;
De vin boire n'est plus quelque mémoire,
Il ne scet oire où le meilleur se vend :
Les maux vestus sont tousjours vers le vent...

(FD, p. 768-769.)

« *Donet * baillié au roy Loÿs* »
(1498)

... Je vis le temps que estoye verbe,
Les noms et pronoms gouvernoye,
Mais souvent n'avoie ung adverbe,
Par quoy je me déterminoye ;
L'adverbe de lieu demandoie,
Ut hic, vel ibi, pour sçavoir
Ou il y avoit quelque proie,
Affin que je la peusse avoir.

* Traité de grammaire. (Cf. *ML*, p. 169.)

Quant on me disoit, c'est *illuc*
Vel unde, je m'y en alloie
Intus vel foris, au dejuc,
Intro vel foras la tournoie ;
Adoncques temps luy assignoie
Hodie, nunc, nuper, hery,
Et quand ainsy je ne pouvoie,
Pensés qu'estoye bien marry.

Quant je venoie *aliquando*,
On mettoit l'assignation
Semper, sero, mane, modo,
C'estoit une confusion,
Combien qu'en la conclusion
Da numeri, le capitaine,
M'en donnoit la possession,
Semel vel bis en la sepmaine.

De le faire *ter aut quater*,
S'il advenoit bien à propos,
C'estoit assés pour tout gaster,
J'en ay prinse la goutte au dos ;
Je soloie estre des suppos
Principal et grand champion,
Mais maintenant de widier potz,
Je suis ung maistre Jehan pion...

... *In, sub, subter, subtus, super*
A l'ung et à l'autre servantes,
Fust pour entrer ou eschapper,
Aucunefois m'estoient duisantes.
Les interjections plaisantes,
Commë *evax*, moult me plaisoient,

Mais les douleurs signifiantes,
Commë *heu*, sy me desplaisoient...

... Ainsy ay mis ici dedens,
Par manière de prothocolle,
La pluspart de mes accidens,
Comme j'ay aprins à l'escolle,
Mais il fault que je me recolle
D'*amo*, *amas*, lequel je vy,
Du temps qu'avoie teste folle
Et que je decline *amavi*...

(FD, p. 689-697.)

*Pour la naissance du duc Charles **
(1500)

O quam glorifica luce
Resplend nostre arche archiducalle !
Splendor paterne glorie,
Par sa couronne impérialle.
Eslumine court, chambre, salle ;
Hodie domus domini
Rechoit pour grace espéciale
Donum dei altissimi.

Novum sidus enituit,
Nous avons nouvel héritier.
Error vetus conticuit,
Paix habite en nostre quartier ;
Gand, qui bien le sçait festoier,

* Cf. *ML*, p. 163.

Novo splendore rutilat ;
De bon cœur, sans luy ennuyer,
Plebs novas laudes intonat.

Gand est celluy certainement
Qui vagitus infantie
En son rice baptisement
Decoravit mirifice ;
Loons Dieu par humilité :
Johanna, plena gratia,
Nous a de mort résuscité :
Homo natus est in ea.

O gloriosa domina,
Archiducesse bien aimée,
Exelsa supra sydera
Sera ta grande renommée
Et par les siècles honorée ;
Natum vidimus et chorum
Chantant, quand tu fus délivrée.
Mirabile mysterium.

(FD, p. 359-360.)

Sur la mort de Philippe de Castille
(1506)

... Mort très cruelle et felle, qu'as tu faict ?
Tu as deffaict, sans dart, glave ou coustille,
L'enfant d'Austrice, ung triumphe parfaict ;
Par ton meffaict perdons ce grand bienfaict,
Qui fut, de faict, roy régnant en Castille ;
Flandres sa fille et Bourgonne soustille

Et sa famille, Arthois, Henault, Brabant,
Lembourg, Hollande en font doeul sans
[beubant.

Léon plouroit, Grenade lamentoit,
Qui se vestoit de noir, non de mourée,
Quand devant eulx ceste lampe estaindoit,
Que l'on perdoit. Chascun le regrettoit,
France en estoit d'icelle enamourée ;
Sa demourée eult fait en la contrée
Bien accoustrée, entière et sans fracture,
La guerre estoit boutée en sépulture.

Prions à Dieu qui guerdonneurs guerdonne,
Patrons patronne et monstre insigne signe,
Qui des vertus les beaux flourons flouronne,
Vergiers vergonne et les maisons maisonne,
Qui pardon donne et couronne en fin fine,
Qu'au roy assigne aux cieux gourdine digne,
Affin qu'il digne à la notable table
De l'éternel immobile et estable.

Mortuus est rex,
Pastor ovium,
Dispersus est grex
Curialium...

(*FD*, p. 415.)

*Oraison **

Marie, mère merveilleuse,
Marguerite, mundifiie,
Mère miséricordieuse,
Mansion moult magnifiie,

* Cf. *ML.*, p. 75.

Ma maistresse mirifiie,
Mon mesfait maculeux me matte,
M'âme mordant mortifiie ;
Mercy m'envoye m'advocate !

Ardant amour, arche aornée,
Ancelle annoncée, acceptable,
Arbre apportant aulbe adjournée,
Accroissant avoir agréable,
Astriférent aigle, attraictable
Accoeul, amorti ayemant,
Azime aspirant, adorable,
Ancre aigüe, âmes attirant,

Rubis raiant, rose ramée,
Rais reschauffant, raiseau rorable,
Riche régente reclamée,
Resjoïssant, resconfortable,
Racine récent, respirable,
Ramolliant rigueur rebelle,
Rigle, reduisant réceptable,
Repentans ruyneux rapelle.

Jardin joly, joie internelle,
Jour infini, incomparable,
Illustre, intacte jovencelle,
Jaspre joieux, incomprenable,
Innocente image inspirable,
Idolatrie interdisant,
Implore Jhesus invocable,
Juste Justice introduisant.

Estoille errant, encontre eueuse,
Espine esprise, exelse eschielle,

Ente eminente, eslute espeuse,
Evangelisée estincelle,
Elucente, entière, éternelle,
Enchainte, enixe et efficace,
Espérance spirituelle,
Envye estains, erreur efface !

(FD, p. 455-456.)

« *Grâces* »

Prions Dieu que les Jacobins
Puissent mengier les Augustins,
Et les Carmes soient pendus
Des cordes des freres menus *.
Les faulx mutins et les paillars
Soient seigneurs preux et gaillars,
Et leurs gens puissent chevaucier
Rencluses, que Dieu a tant chier,
Preudes femmes et béguinettes
Et religieuses nonettes.
Soient saintes les curatières,
Les macquerelles, les loudières,
Qui prennent filles en leurs lacqs !
Le deable emporte nos prélatz,
Nos doiens, prestres séculiers
Et Mendians et Cordeliers,
Qui n'ont cure de ces pécunes.
Vierges soient toutes communes,
Soient rices gens dissolus,

* Frères Mineurs.

Trainés au gibet les eslus,
Soient en gloire les dannés,
En enfer les bons amenés,
Quand Dieu fera son examen
A l'huys de paradis, Amen.

(FD, p. 547.)

« *Les cages du monde* »

(Chaque strophe se termine par un proverbe ; cf.
ML, p. 152 et sv.)

... Le bien mondain, qui doibt estre commun,
Est au commun ; se l'un ret, l'autre rongne ;
Il est pilliét et robbé de chascun,
Et quand aucun en prend pour son arun,
C'est fort erum a l'autre qui en grongne,
On baigne, on hongne, on en taille une longne,
Nul n'a vergongne à le confondre :
Après rère n'y a que tondre.

Que faictes vous, fors champions haultains,
De Dieu longtains, qui tempestés le monde ?
Vous ferés tant que vous serés rattains
Perdus, estains et vos trésors mondains
Courront que dains, aval le siècle immonde
Lessiés et unde et mer et terre ronde,
Qu'on ne vous trouve au plus parfont :
Convoitise faict petit mont.

Le monde est viel ; tout plain de maladie
Et de lourdie, il monte sus l'estache,

Il danse en l'air, il naige sus vessie,
Il se soussie, il joue à la toupie,
Il prend le pie, il fait le borgne agache,
On le menache, il s'enfuit, on le cache,
Il court, il trache sans rester :
Besoing faict le vieille trotter.

Finalement le monde est sus espine,
Poindant que pigne, oncques si mal ne fut ;
Jadis fina par eaue et par bruÿne,
Mais sa ruïne approche, on en voit signe,
Chascun se signe, il finira par feu ;
Sathan cornu souffle dru et menu,
Le monde nud voeult foudroier :
Qui doibt pendre, il ne poeult noyer...

(FD, p. 595-596.)

A Jehan Grignon de Ranchicourt

Jehan Grignon, sçachiés que j'ay rechut
Une oraison de celle qui conchut
Le filz de Dieu, afin d'estre adoré ;
L'ouvraige donc est fort bien faict, doré ;
Faulte n'y voys d'ung seul traict ne demy,
Ceux l'ont prisiét qui mieux valent de my.
Benoict soit il, qui sy bien estoffa
Celle qui soubz les angles triomfa ;
Je vous envoie ung ut, ré, my, fa, sol,
La, chantés fort, musés y vostre sol ;
Se vous fallés, vin buverés, s'on l'a,
Tant qu'on dira la, la, mon amy, la,
Labeur se pert, riens ne recoeulle
Larrons sont fins, horrible guerre a

} **Ran**

Sollers use on, en quérant paix i	}	-chi
Solas nous fuit, doeul nous tient à mer		
Fausseté bruyt, envye règne en	}	court.
Famine arons, car nostre argent est		
Mille gaurriers chanteront par b	}	Mol
Mi, la, s'on pille, il y fait doulx et		
Requérons Dieu que le bon temps jo	}	-li
Reviengne brief et amaine anco		
Utile paix, se chanterons tout	}	net !
Ut, ré, my, fa, sol, la, vive Jen		

(FD, p. 804-805.)

Le Testament de la Guerre

La guerre suis en train de mort,
 Qui n'attent que à passer le pas ;
 Mais conscience me remort
 Tant fort que j'en pers mon repas ;
 Et pour cause que je n'ay pas
 Satisfait aux miens plainement,
 Il me fault, avant mon trespas,
 Faire mon petit testament.

Je laisse à Dieu, s'il la voeult prendre,
 Mon âme ; mais, se je rescappe,
 L'ennemy, pour grans maux apprendre,
 L'entretenra dessoubz sa cappe.
 Vienne le roy, vienne le pape,
 Viennent héraux, viennent messaiges,
 Qui le poeult avoir, sy le happe,
 J'en lesse faire les plus saiges.

Les roix, les princes et les ducz
Qui mon corps ont alimenté
Aront, se tous ne sont perdus,
De mes biens une quantité ;
Ceux qui, pour droit et équité,
Ont requis mon bras adjutoire,
Aront haulte prospérité,
Loenge, triumphe et victoire.

Mais je laisse aux pervers tirans,
Qui, par mauvaise intention,
Sont les laboureurs détirans
Et leur font tribulation,
Honte, malheur, confusion,
Maladies, noises, discords,
Et plaine diminution
De biens, de membres et de corps.

Je laisse aux abbaïes grandes
Cloistres rompus, dortoïrs gastés,
Greniers sans bled, troncz sans offrandes,
Celiers sans vins, fours sans pastés,
Prélatz honteux, moisnes crottés,
Pertes de biens et de bestaille
Et, pour redressier leurs costés,
Sus leurs dos une grande taille.

Je laisse aux grosses bonnes villes
Chargies d'impositions
Leurs tours descouvertes et villes,
Leurs murs jus des fondations,
Bourgois d'horribles pensions
Tant fort attains et occupez

Qu'ils n'osent de leurs mansions
Widier, qu'ils ne soient happés.

Je laisse au povre plat pay's
Chasteaux brisiés, hosteux brullés,
Terres a riés, gens esbahis,
Bregiers battus et affollés,
Marchans murdris et mutillés
De grans cousteaux et de courbés,
Et corbaux crians a tous lés
Famine dessus les gibés...

Je laisse à ceux qui mes querelles
Ont tenu, gaignant largement,
Fines gouches et macquerelles,
Pour les esplucquier nettement ;
Ne fault qu'ung mauvais garnement
Qui oncques nulx biens ne trouva,
Pour leur donner paiement :
Du deable vient, au deable va.

Je laisse à plusieurs hostellains,
Ou mes gens ont estés logiés,
Leurs coffres d'or de touche plains,
Leurs moeubles fort adommaigiés,
En lieu de grans deniers forgiés,
Ung petit sac plain de credos,
Et plusseurs ventres engrossiés,
Pour faire la beste à deux dos.

Je laisse à ces grans cabasseurs,
Qui gendarmes ont cabassés,
Leurs cretins et leurs cabas seurs ;

Nous avons cabas bas assés ;
Mais quand mes pas seront passés,
Leurs grans cabas rabaisseront ;
Encoire ne sont trespasés
Ceux qui bien les cabasseront.

Je laisse à mes houssepailliers
Platte bourse et wides bouteilles,
Aux pages gros poulx par milliers,
Aux gros varlés fain aux entreilles,
Aux laqués fièbvres non pareilles,
Aux vieux routiers membres périss
Et aux pillars poings et oreilles
Attacquiés a ces pilloris...

Je laisse au bourreau, s'il est prest,
Ung cent de cauches bigarées
De ceux qui aront cy apprès
Des corbaux panches deschirées,
Et aux hardeaux portans espées,
Comme terribles applicquans,
De nuit trois ou quatre crupées,
S'on les trouve par les clicquans...

Je laisse aux joieuses fillettes
Sieuvant armées, fort inclines,
De humer les oeufz des poulettes
Et de rostir crasses gélines ;
Puisque cy apprès seront dignes
De brimber en plusieurs quartiers,
Je feray tendre leurs gourdines
Aux gargattes de ces moûtiers...

(FD, p. 718-724.)

« Débat du gendarme et de l'amoureux »

... L'AMOUREUX

Terriblement suis fortuné,
Si je n'en joÿs quelque nuyt ;
Tu es à la male heure né,
Quand tu es ainsi encorné
De la guerre, que tant nous nuyt ;
Prens d'amours le joieux déduit,
C'est ung paradis terrien.

L'HOMME D'ARME

Mon flaïollet ne vault plus riens
Et mon bedon ne voeult plus tendre ;
Au pot et au hanap me tiens,
A grand peine je me soustiens
Sus mes pattes, pour moy estendre ;
Le basse danse doulce et tendre
Est hors de mon commandement.

L'AMOUREUX

Mon cœur chante joieusement,
Quant il me souvient de la note ;
C'est ung plaisant esbatement
De ce bas clicquant instrument,
Qui si bien tambure et gringote ;
Il n'est none, tant soit bigotte,
Qui n'ait joie quand la danse a.

L'HOMME D'ARME

L'autre, d'antan, par là passa,
Mais oncques je n'y entendy,
Car en dansant tant me lassa

Que ma muse à bruyant cassa
Et mes nacquaires pourfendy ;
Oncques puis corde me tendy
Sus tamburin ne sus rebelle.

L'AMOUREUX

Tousjours me souvient de la belle
Et de son plaisant crennequin,
De la gouge à brune allumelle,
De sa dure et poindant mamelle
Et de son fort ribaudequin ;
Elle a, sans l'admiral Bacquin,
Mis cent rois à obéissance.

L'HOMME D'ARME

Tard ara mon cœur sa plaisance
De ces fines arbalestrières ;
L'une se dit entière et france,
Et elle a veu cent rois en France
Et bien autant de curatières ;
Ce sont gauppes, ce sont ratières
A prendre les gens par l'oreille...

(FD, p. 620-621.)

Chant-royal

(Chacune des cinq strophes célèbre l'une des cinq fêtes liturgiques en l'honneur de la Vierge. Les initiales répètent en acrostiches la même invocation latine.)

O quelle offense outrageuse et acherbe,
Maledicte Eve apporta en ce monde !
Terreur en vint du serpent qui enherbe
De son venin maint bon cœur net et monde ;
Justice en fit Dieu qui nos péchiés monde ;

Mes pour avoir paix, Madame sainte Anne,
Mente odorant, conchut la douce manne,
Tout purement, sans tache originelle,
Médecine aspre au pécheur qui se danne,
Implorant grâce et gloire supernelle.

On estimoit humain lignage mort,
Malleureux, ort et pollut par orgoeul ;
Terriblement l'ennemy qui nous mort
Depopuloit tout le peuple a son voeul ;
Icelle dame Anne en fit le recoeul,
Mère devint et Marie descharge,
Membre divin, du filz de Dieu concharge ;
Tous ses parens feste moult solennelle
Menerent lors, alumans maint beau charge,
Implorant grâce et gloire supernelle.

On présenta au temple la très bonne
Marie, fleur flourissant comme lis ;
Terrigène eur, d'honneur l'adresse et bonne,
Délaissier volt et tous mondains délis ;
Illec ung angle, issu des cieux pollis,
Messagier vray, bon salut luy aporte,
Mentionnant que Dieu veult qu'elle porte,
Tousjours estant vierge perpétuelle,
Messias vif, ouvrant du ciel la porte,
Implorant grâce et gloire supernelle...

(FD, p. 450-451.)

Ballades

Dame, j'ay sentu les façons *
Du feu d'amours, puis que je vis
Les yeux plus aspres que faucons

* Rimes sur *con*, *vit* et *cul*.

De vostre gent et plaisant **vis** ;
Je suis jusques ès cieux **ravis**
Et de solas tant fort **cocus**
Que mieux n'aroie à mon **avis**,
S'on me donnoit cent mille **escus**.

Pour combattre Anglois et Gascons,
Vous avés engin à **devis** ;
Bouttés le feu et plus **buscons**,
Se resveillons le roy **Clovis**,
Mais ne me donnés le **revis**,
Dont on sert les pauvres **locus** ;
Je n'en volroie estre **servis**,
S'on me donnoit cent mille **escus**.

Levés les manteaux, **abloccons**
Vostre bombarde et se je **vis**,
Je ne seray pas des **secons**,
Pour conquerre et mater les **vis** ;
Se vous gaignés mon pont **levis**,
Je clorray les deux **tappecus**,
Car mieux ne seroye **assouvis**,
S'on me donnoit cent mille **escus**.

Prince, vostre montée à **vis**,
Vault mieux que d'argent ung **sarcus**,
Je le donroye bien **envis**
S'on me donnoit cent mille **escus**.

(FD, p. 866-867.)

Adieu Vénus et Mars ; de moy est pic.
Je suis proscript et j'à passé au bac :
Car quant je veulx, à bauldryer ou à cric,
Tendre l'engin, j'ay mal en l'esthomas ;

Les reins me tirent ; les nerfs me dient crac.
Je décline par *hic* et *hec* et *hoc*.
J'en lairray faire à Lancelot du Lac
Car plus ne puis de taille ne d'estoc.

Pour vous servir j'ay passé ric à ric
De maint dangier ; qui bien sçauroit mon trac,
Et qui m'eust sceu, j'eusse esté pris au bric,
Et dépecé comme chair en boussac ;
Ores ne suis Bourguignon ne Armaignac.
Tout autant m'est Flandres que Languedoc :
J'en lairray faire à Lancelot du Lac
Car plus ne puis de taille ne d'estoc.

Plus je ne quiers qu'un beau feu et le glic,
Force bon vin, dragée et codoignac ;
Car Amour hait gens vieulx comme ung aspic,
Ainsi que dit Maistre François Pétrac *.
Je suis mouillé et retraict comme ung sac,
Et n'y voy tour de hanche ne de croc :
J'en lairray faire à Lancelot du Lac
Car plus ne puis de taille ne d'estoc.

Prince d'amours, je ne compte ung patac :
Car je voy bien, selon mon armanac,
Que aage m'a donné échec et roc.
J'en lairray faire à Lancelot du Lac
Car plus ne puis de taille ne d'estoc.

(Schwob, *le Parnasse satirique*, p. 161-162.)

* Pétrarque.

Rondeaux

Madame, vous plairoit il point
Me prester vostre con point,
Si vous voulez que je conpoint
Vostre cuyr, qui si fort vous point.

Je mettray bas robe et pourpoint
Pour acteindre jusqu'à la point,
Madame.

Et pour le faire à juste point,
Il n'y fauldra que peu de point,
Afin que personne ne point
Qu'on ait frayé que bien à point,
Madame.

(Schwob, p. 165.)

— Dites, Michellon,
Le trouvez vous bon
Si on le vous faict,
Quand le jeu vous plaist
Et le compaignon ?

— Pardieu, mon mignon,
J'en ay le renom
Aussi doux que laict.

— Voulez vous qu'allon,
Sans que reculon,
En ung lieu secret,
Faire sans regret
Ce que tant amon,
Dites, Michellon ?

(Schwob, p. 166.)

Madame, qui mon cueur avez,
Vueillez vous de moy souvenir,
Vous priant, avant que mourir,
Prestez moy ce que vous sçavez.

A prester dommage n'aurez :
Je ne le veulx pas retenir,
Ma dame.

En ce faisant soubzmis m'aurez
A tousjours mais de vous servir
Et s'il vous plaist me secourir
Je congnoistray que vous m'aymez,
Ma dame.

(Schwob, p. 167.)

« *L'art de rhétorique* »
(écrit entre 1477 et 1492)

(Voir *ML*, p. 88-98.)
Exemple de « rondeaux jumeaulx » :

Je l'ay empris,
Bien en aviengne.
Pour avoir pris,
Je l'ay empris.
Où qu'il soit pris
Ne dont qu'il viengne,
Je l'ay empris,
Bien en aviengne.
Affin qu'à hault bruit je parviengne

Par prouesse qui m'a souspris,
 Je l'ay emprís, bien en aviengne.
 Pour avoir pris, je l'ay emprís.

« Rondeau de quatre syllabes » :

Autre n'aray
 Tant que je vive.
 Son serf seray,
 Autre n'aray,
 Je l'aimeray,
 Soit morte ou vive.
 Autre n'aray
 Tant que je vive.

« Rondeau à lecture multiple » (cf. *ML*, p. 260) :

Souffrons à point	Soyons bons	Bourgoingnons
Bourgeois loyaux	Serviteurs	De noblesse
Barons en point	Prosperons	Besoinngons
Souffrons a point	Soyons bons	Bourgoingnons
Oindons son point	Conquerons	Esperons
François sont faulz	Soyons seurs	S'on nous
		[blesse
Souffrons a point	Soyons bons	Bourgoingnons
Bourgeois leaulx	Serviteurs	De noblesse.

*Sept rondeaux en ce rondeau
 Sont tissus et cordelez.*

« Fatras Possible » :

Où gens d'armes logiez sont
Povres gens sont à malaise.

Où gens d'armes logiez sont,
L'un escorche, l'autre tond,
L'autre, qui la fille baise,
Taste si l'anette pond,
Et l'oste rechoit le bond
D'un baston, dont il despaise,
Et se l'ostesse est mauvaise,
On lui fait passer le pont.
Brief, il n'est chose qui plaise
Où saudars viennent et vont ;
Povres gens sont a malaise.

« Simple lay » :

Fleur de beauté gracieuse,
Précieuse,
Gemme d'honneur excellente,
Vive ymage sumptueuse,
Vertueuse
Branche d'amour, nouvelle ente,
Ma déesse, ma régente
Propre et gente,
Ma très léale amoureuse,
Corps et biens et champs et sente
Vous présente ;
Ne me soyez rigoureuse.

« LE MISTÈRE DE SAINT QUENTIN »

Ce texte fut attribué à Molinet, mais pourrait n'être que la réfection d'une pièce plus ancienne. Composé, dans son état actuel, vers 1480-1482, il met en scène, de façon bien caractéristique du grand théâtre de la fin du Moyen Âge, une action complexe et contrastée, formée de six épisodes tour à tour édifiants et picaresques : vie d'un saint populaire en Picardie. Ses dimensions (25 000 vers, 270 personnages), comparables à celles des plus vastes mystères de l'époque, impliquent que la représentation scénique pouvait s'en étendre sur plusieurs jours.

Voir N. Dupire, *Jean Molinet*, p. 143-200.

(Scène de préparatifs dans l'armée païenne)

... ESCLISTRE

Quant je metz barbe a barbaquenne,
Je requenne, et si me rebarbe.

TONOIRE

Je tresperceroye ung grant quenne,
Quand je metz barbe à barbaquenne.

FOURDRE

Et je suis plus rond qu'une quenne
De boire friant vin de jarbe.

TEMPESTE

Quand je metz barbe à barbaquenne.
Je requenne, et si me rebarbe.

GALICAN

Nous combaterons barbe à barbe
Barbus cristiens desloiaux.

PROPHIRE

Barbarins plus vert que joinbarbe,
Nous combaterons barbe à barbe.

CROMACUS

Sans espargnier Berte ne Barbe,
Percerons trippes et boiaux.

AGRICOLANUS

Nous combaterons barbe à barbe
Barbus cristiens desloyaulx.

EIULASIUS

Il fault porter tous balesteaux
D'artillerie et de canons.

MAXENCE

Armer se fault d'escuçons,
De jacques, de haubregons,

De fondeflés, de plançons,
De cuiraches, de juppons,
D'ars, de flèches, de bouyons,
De bracquemars, de pouchons,
De picqz, de becqs, de fauquons,
De paffus et de lancettes,
 De hachettes,
 De houlettes,
 De hunettes,
 De jacquettes,
 De daguettes
 A coublettes,
Et de coustilles lombardes,
De venglères, de bombardes,
De ribaudequins, de bardes,
D'arcigayes, de taillardes,
De mortiers, de bastonnades,
De crennequins, d'espringades,
Courtaux, coullars, esturguades,
Et cagrués seront dignes,
 Gaillardines,
 Bringandines,
 Crapaudines,
 Culevrines,
 Serpentines,
 Gouges fines,
Abalestres et espées,
A deux mains seront happées
Sans espargnier gorgueton *.

(Vers 1641-1687)

* Je ne traduis pas dans le Lexique tous les noms d'armes dont est faite cette énumération, significative en tant que telle.

(Lamentation de la mère de Quentin)

Pleure mon cuer et te defferme,
O mon œil, avance la lerne.

Pour deuil qui me remort, mort,
Vien avant, pulente lente,
Donne mon descomfort fort,
En ceste présente sente,
Joye qui s'absente sente
Ton dart et perde son son,
Amour, ma régente gente,
Et estaint son charbon bon.

Hélas, qu'es tu devenu,
Mon enffant que tant j'amoie ?

Hélas, qu'es tu devenu ?
Quanteffois t'ay je tenu
Nu a nu, sans drap de soie,
Trop souvent dru et menu,
Ton vis, ton menton fourchu
Sans argu, je te baisoie,
Je veoye, je notoye,
Je pensoye ta vertu,
Je chantoye, je disoie,
Tu soies très bien venu,
Mon enffant que tant j'amoie.

Mon enffant que tant j'amoie,
Hélas, qu'es tu devenu ?

Mon enffant que tant j'amoie.
Mon povre cuer, qui larmoie,

Qui se noye, est pourfendu ;
Las, tu estois la monjoie,
De ma joie vraie appoye,
Dont mon bien fut soustenu.
Las, or est il esperdu ;
J'ai perdu quanques j'avoie ;
O Quentinet, où es tu
Embatu n'en quelle voie ?
Hélas, qu'es tu devenu ?

JEAN ROBERTET

Auvergnat, né à Montbrison à une date inconnue, fils d'un secrétaire du duc de Bourbon, Robertet fit une carrière sans obstacles, qui lui valut influence et autorité dans la haute administration du royaume, ainsi qu'un grand nombre d'amis et de clients. Attaché au service de trois ducs de Bourbon successivement puis, à partir de 1467, des rois Louis XI et Charles VIII, comblé par eux de faveurs et de charges honorifiques, il ne semble avoir été qu'incidemment poète. Mais il entretint des relations avec le cercle littéraire de Charles d'Orléans, à Blois, avec celui de la Cour de Bourgogne. Peu après 1492, il se retira dans ses terres de Montbrison, où il mourut une dizaine d'années plus tard, laissant deux fils, Florimond et François, qui furent liés aux milieux littéraires du temps de François I^{er}.

Voir R, p. 9-79.

*Ballade dite du « concours de Blois »,
développant un thème
proposé par Charles d'Orléans
(environ 1460)*

Je meurs de soif auprès de la fontaine ;
Je treuve doux ce qui doit estre amer ;
J'aime et tiens chier tous ceulx qui me font
[hayne

Je hé tous ceulx que fort je deusse amer ;
Je loue ceulx que je deusse blamer ;
Je prens en gré plus le mal que le bien ;
Je vois quérant ce qu'à trouver je doubte ;
Croire ne puis cela que je sçay bien ;
Je me tiens seur de ce dont plus j'ay doubte.

Je prens plaisir en ce qui m'est atayne ;
Ung peu de chose m'est grant comme la mer ;
Je tiens de près celle qui m'est loingtaine ;
Je garde entier ce que deusse entamer ;
Saoul suis de ce qui me fait affamer ;
J'ay largement de tout, et si n'ay rien ;
J'oublie ce que plus à cuer je boute ;
Ce qui me lasche me tient en son lien ;
Je me tiens seur de ce dont plus j'ay doubte.

Je tiens pour basse chose qui est haultaine ;
Je fuy tous ceulx que deusse réclamer ;
Je croy plus tard le vray qu'une fredaine ;
Tant plus suis froit, plus me sens enflamer ;
Quant j'ay bon cuer, lors je prens à pasmer ;
Ce que j'aquiers je ne tiens pas pour mien ;
Je prise peu ce qui bien chier me couste ;

Sote manière m'est plus que beau maintien ;
Je me tiens seur de ce dont plus j'ay doubte.
Prince, j'ay tout et si ne sçay combien ;
J'atire à moy ce qui plus me déboute ;
Ce que j'esloigne m'est plus près qu'autre rien ;
Je me tiens seur de ce dont plus j'ay doubte.

(R, p. 88-90.)

Épîtres à Georges Chastellain
(1461-1464)

Seul le ressort, resplendeur de ton lume,
Réverbérant sur l'obscurté umbrage
De mon engin, tout l'enflambe et alume
Par les beaux rais issans de maint volume
Que tu as fait et escript en ton eage,
Embellissant tout autre humain ouvrage
Par élégant et haute réthorique,
Moins ressemblant humaine qu'angélique.

J'ay gros engin et rude entendement,
Dur concevoir et parler trop agreste
Pour approchier, par dit ou sentement,
De tes escripts, sans plus, le fondement.
D'autant taire me seroit plus honeste
Que de monstrar par euvre manifeste
La folie de mon cuider entreprendre,
Vueillant dire ce que ne puis comprendre.

Mais quant je voy tes escripts et tes fais,
En remirant mon œil sur maint beau livre
De ceulx qui sont des peu et jadis fais

(Lesquelz on tient à bons et à parfaits),
En la douceur des tiens mon œil s'enivre.
Ton beau dire sur tous plaisir me livre
Et m'est adès, soit en rime ou en prose,
Trop plus soef qu'en may la belle rose.

Tu ressembles, gorgias léonin,
En oroison Pline second ou Tulle,
En histoire Titulive ou Justin
Et Saluste qui fist le Jugurtin ;
Pour commenter te rends égal à Julle.
Nul autre escript le tien point ne recule ;
Avec les bons, soit Lactance ou Homère,
Te puis logier, car filz es de leur mère.

Légitime héritier de Valère,
Des fais rommains escripteur auctentique,
Nommer te puis, car celui fut ton père,
Et depuis lui n'ay veu nul qui s'appère
Plus cler d'engin pour faire euvre publique.
Laissons Lucan et l'euvre Thessalique,
Car, ainsi qu'eulx, mainte guerre et estour
As hautement puis escript à ton tour.

En toy reluit la satire de Perse,
De Juvénal, aussi celle d'Orace.
Ton élégant parler Térence perse,
Et tous poètes, soient d'Inde ou de Perse ;
Pour réciter ne fault quérir Bocace...

(R, p. 119-122.)

A Montferrand ; Éloge de Chastelain

Frappé en l'œil d'une clarté terrible,
Attaint au cuer d'éloquence incroyable,
A humain sens difficile à produire,

Tout offusqué de lumière incendible
Oultre perchant de ray presque impossible
Sur obscur corps qui jamais ne puet luire,
Ravy, abstrait, me treuve, en mon déduire,
En extase, corps gisant à la terre,
Foible esperit, perplex à voie enquerre
Pour trouver lieu et opportune yssue
Du pas estroit où je suis mis en serre,
Pris à la retz qu'amour vraie a tissue.

Où est l'œil capable de tel objet visible, l'oreille pour oïr le hault son argentin et tintinabule d'or, les sens et puissances organiques d'un pur corps terrestre, où sont ilz à ton adviz disposez à réciproque euvre à celle surpassant que, puis huit jours en ça, tu (o cler esperit, corps d'homme eueux, amy des dieux immortelz et chiéry des hommes, hault piz Ulixien, plain de melliflue faconde et courtoisie, oustil et organe des Muses) m'as envoyée ? Qu'est ce, à ton jugier, de cest œuvre ? N'est ce pas le trésor dont l'université du monde mieulx estorée de haulx engins se pourroit facilement assouvir ? N'est ce resplendeur égale au curre Phébus ? N'est ce son mélodieux en toutes oreilles, plus que l'armonieuse lire d'Orpheus, ouvrans les parfons enserrez cuers, la tube d'Amphion retentissant ? N'est ce point une ferveur eschauffant à désir de savoir, et l'aguillon incitatif de mieulx valoir ? N'est ce ainçoires l'eau et doulx ruissel sourdant des inexpuisables fontaines d'éloquence ? N'est ce la mercuriale flahute qui endormy Argus ? Et n'est ce l'existence scientifique qui souffriroit pour unes Athènes reffaire ? N'est ce un presque divin spectacle entre les hommes de sa

vocation que ton George ? Si est, voir, et plus assouvy corps et entendement d'homme que langue ne puet exprimer. Doncquez à présent que me loist il, qui suis aveuglé de sa clarté, tellement que ne puis traire mon regard contre la lumière de ses clariscentes euvres et rescriptions ? Car, pensant seulement à mon fol hardement, dont l'ay provocqué par ma légère témérité, dont tu fus cause primitive et l'enhorteur qui m'as à ce contraint, tel honte m'esprent, tele confusion me charge et tumble sur la face que je n'ose lever l'œil en l'aspect de ceulx qui me cognoissent, et n'oseray jamais applicquier main après si noble plume, après si hault hystorien, après tel précepteur de totale escripture. Ce ne suis je mie à qui l'envoy des Douze Dames appartienne, qui ne vey oncquez de leur affaire que par loingtive récitation mal comprise. Mais ton George, c'est leur bras dextre exécutif de leur traditive, leur consistorial décrétaire, cil qui en euvre met les gemmes de leur précieuse mine ; c'est l'inquisiteur et lustrateur de leurs infinis abismes et parfons secrès qui est de leur conclave et estroit conseil. A qui elles sont non pas sereurs ne nourrices seulement, mais vraies espouses et à lui inséparablement conjointes par acquisition loable, duisant à sa predisposée nature. Et à toy, est immortele gloire deue, qui soyes digne d'avoir recombé sur le hault Parnasus mouillié de la liqueur de la trèsclère fontaine pégasienne, dont George en son bers fut par les Heliconides enyvré, et depuis, par le conférer, tu en as esté embeu pour magnifier ta nature et amplier ton los. Car bien duit à bras chevaleureux et coraige héroïque, bouche éloquente et sens hystorial...

(R, p. 128-131.)

*« Exclamation et regret lamentable
fait pour le département d'Estiennette de Paris »
(1468)*

Où est le cuer de mortelle créature qui pourroit porter tel desplaisir ? Où est l'umain entendement qui pourroit comprendre ce misérable cas advenu ? Où est la langue suffisante à faire regretz d'une telle départie, d'un tel changement, d'une telle mutacion, et si soudaine, de joye en pleurs, de franchise en contraincte, de liberté en dure servitude ? Où sont les yeulx qui pourroient suffire à rendre larmes en habondance ? Est il cuer dont se puissent tirer si griefz et si parfons soupairs comme il affiert à ce lamentable cas déplourer et plaindre ? O pleurs, o larmes doloieuses, espuisez les tristes corps, et faictes nouveaulx abismes de cruelle tristesse ; ramplisiez le grant lac d'amertume et le ténébreux gouffre d'angoisseuse sabveur ; surondez par dessus toute haultesse de joye, et abolissez tout joyeux souvenir ; faictes mectre en sourde oubliance toute plaisance passée ; et ramplissez de désespoir l'actente des biens advenir. Effacez des cuers courageux tout hault voulloir, et n'y lessez plus habiter Espérance. Ha Loyaulté ! que direz vous de ce fait ? Et vous Honneur, si longuement gardé ? Quelle dure fortune vous a meu ceste envie, o perverse matrone fatale ? mal nous est advenu quant ainsi en sursault as entrepris d'offendre la targe cristaline de Minerve. O Diane, vengez vous d'Actéon ! O Nymphes et Driades, plaignez ce cas fortunal ! Et

vous, déesses Castalides, prenez cruelle vengeance de
si grant entreprise contre vostre vuoil perpetrée, et
ne laissez adès ceste injure impunie...

(R, p. 148-151.)

« *Dictier poétical* »
(= *fable mythologique*)

En regardant la beaulté de Vénus
Au hault manoir où Saturne est allé,
Viz Jupiter, le grant dieu de là sus
Venir cy bas au mont de Cibellé,
Puis a Mercure et Athlas appellé,
Juno, Maia, Calisto, Vulcanus,
Et Europa la belle seur Cadmus.
Par Lactea vindrent du hault estage
Pour commencer le noble mariage
De Zéphirus qui le doux temps aguette,
Et de Flora, dame de hault parage,
Pour décorer la joyeuse fleurette.

Neptunus fait préparer ses gallées,
Voulant servir la pucelle divine ;
Triton soufflant assembla, par navées,
Nymphes, dryades, au son de sa busine,
Et puis Tétis, la déesse marine,
Deucalion et Pirra son amye.
Nochus les suyt, ayant barbe de pluye,
Qui arrousa les déesses haultaines,
Tant que des undes les nefsi furent plaines.
Mais en nageant, dieu sçait quelz chansonnettes

Feit Dorida chanter à ses seraines,
Pour décorer la joyeuse fleurette.

Phébus, sçaichant le jour de l'espousage,
Feit préparer son chariot d'argent,
Puis admena Climène la trèssage
Et Coronis son amye au corps gent,
Dido, Palas, des dames plus de cent
Avec Phéton qui le chario conduit ;
Phebé la belle y vint quant il fut nuict
Pour esclérer la noble charretée.
Zéphirus prest, et Flora préparée,
Vindrent au temple offrir une allouette
Dessus l'aultel ; adonc fut espousée,
Pour décorer la joyeuse fleurette.

Quant Boréas, redoubté et cremus,
Sceut que Flora se devoit marier,
Prit son chemin vers l'hostel Tantalus,
Quérant souldars pour y remédier ;
Dont Yxion fait sa roue appoincter
Pour tormenter l'espouse bienheuree,
Car Boreas la devoit fiancer,
Comme il disoit, par juste mariage.
Les Infernaux, remplyz de malle rage,
Envers luy ont leur bataille atraicte
Encontre ceulx qui ont mis leur courage
Pour décorer la joyeuse fleurette.

Lors fut Pluto des batailles en soing,
Et Proserpine à la face enfumée.
Thicius vint, son oiseau sur son poing,
Et Aglauros, l'envieuse dannée ;

Puis Cerberus y vint, à gueulle bée,
Pour engloutir la trèsbénigne espouse
En leur prison obscure et ténébreuse.
Dont Boreas moult se corrobora
Pour déflorer la joyeuse Flora ;
Mais Zéphion, d'une seulle croissette,
Le mit à mort et le pertransfora,
Pour décorer la joyeuse fleurette...

(R, p. 95-99.)

L'exposition des couleurs

Blanc :

Entre toutes couleurs suis la première.
Humilité signiffie, et simplesse,
Dont le lys blanc est des fleurs la maistresse :
Sainte Escripture en donne foy planière.

Bleu :

Et moy qui suis de coulleur célestine,
Dont fin azur a son pris et valleur,
Signiffiant loyauté pour meilleur,
Je doy au blanc par droit estre voisine.

Rouge :

Rouge ne doit des autres couleurs moindre
Soy répputer, car il monstre victoire,
Pompe, orgueil, arrogant veyne gloire :
Qui ne peult hault et bas ne veult descendre.

Gris :

Je qui suis gris signiffie espérance,

Coulleur moyenne de blanc et noir meslée ;
Et soye seulle ou à autre assemblée,
Le moyen tiens en commune actrempence.

Vert :

A l'esmeraulde ressemble, précieuse,
Me délectant en parfaicte verdeur ;
Mal séant suis avec noire couleur
Et n'appartiens qu'à personne joyeuse.

Jaulne :

De rouge et blanc, entremeslez ensamble,
Ma coulleur est ressemblant à soucie ;
Qui joÿra d'amours ne se soussie
Car il me peult porter se bon luy semble.

Violé :

Je suis de noir et rouge composée ;
Coulleur viollée ainsi m'appelle l'on.
Vestu en fut le traistre Gannellon,
Dont par le monde encor suis diffamée.

(R, p. 138-139.)

Rondeaux

1

Je voy sans yeulx, sans oreilles j'escoute,
Je quiers ma paix en déffiance et doubte ;
Et, somme toute,
Vivant je meurs, sans espoir de secours.
Cause pourquoy : vertuz n'ont plus le cours
Aux champs ne cours.
Tous les loyaulx on fuyt, chasse et déboute.

Flateurs ont lieu, trahison puis se boute ;
De Vérité homme ne suyt la route,
Dont je me doubte
Que Dieu fera noz jours et esbatz cours.

Ceulx qui n'ont yeulx on dit qu'ils ne voyent
[goutte ;
Mais tel est sourd, aveugle et plain de goutte,
Qui trop mieulx goust
Les grans dangiers où nous allons le cours,
Que ne font ceulx à qui on a recours
Durant le cours
Que Fortune les tient soubz son escoute.

2

Quant je treuve soubz fresche herbe fleurie
Poignant chardon, et soubz clarté serie
Umbre obscure, nuisant à ma nature,
Soubz Bon Espoir toute Malle Adventure,
Merveille n'est si mon propos varie.

Quant ma douleur est anqueprès guérie
Lors nouveau mal me reprent et harie,
Qui, nourrissant, me tue et desnature
Quant je treuve.

Grace pour moy est faillie et tarie,
Pitié mussée, et douleur est périe.
Peschez, desdaing ay pour ma nourriture.
Est il vivant au monde créature
Que Fortune en plus dur sort charie
Quant je treuve ?

(R, p. 84-86.)

« LE LYON COURONNÉ »

Débat allégorique, d'auteur inconnu. Le titre, emprunté à l'héraldique, ainsi que les allusions contenues dans le texte, situe celui-ci dans le milieu de la Cour de Bourgogne (le lion meuble l'écu de la maison ducal), peu après la mort de Philippe le Bon en 1467.

Voir *LC*, p. 7-25.

Invective contre Envie (cf. *ML*, p. 237)

... Tous ses moyens sont félons et pervers ;
Ses manières, despites et perverses ;
Ses doux acetrays, dangereux et divers ;
Ses abismes, tous patens et ouvers,
Plains jusqu'à l'ueil d'acointances diverses ;
Ses voyes sont disfuyans et traverses ;
Ses promesses, sans tenir variables ;
Et ses seurtés, en tous cas décepvables.

Ses secours cours, quant ilz cheminent, minent ;
Son los, mort, mordt ; elle, abbatue, tue ;
Ses non drois droiz, quant ilz assignent, signent ;
Ses pourchas chas, s'ilz s'umilient, lyent.
Tous tenus nudz soubz leur venue nue,
Son effort fort, en beste mue, mue ;
Et perd son son quant son aspresse presse,
Car son point point, et sa fèblesse blesse.

Tousjours garde elle en son coraige raige,
Et traýson sur sa cervelle velle :
Jamais ne fait, par ung messaige saige,
Qu'à bonne fin son doulx lengaige gaige ;
Ains tout en mal forge, en cautelle telle.
Elle ressemble, estant rebelle, belle ;
Mais elle scet mal de contraire traire
Et faulx semblant de doulx affaire faire.

O doulx venin, o très mortelle vie !
Prison plaisante, et très dure liqueur,
Mal convoitié, requise maladie,
Hideur joyeuse, infecte mélodie,
Mespris exquis et très maleureux eur,
Doulant plaisir, très amère douceur,
Puant odeur, détestable soulas,
Qui te requiert s'oblige bien soubz las...

... Avise donc de combien te prouffite
Ta foy mauldicte et ton penser obscur,
Quant trop plus sur ce lýon, par mérite,
Rend, et incite à ton fier excercite,
Par cours licite enfreindre et estre dur,

Tant qu'il n'est mur, tant soit d'or ou d'azur,
Qui son cuer pur puist faire convenir
A te chérir et tes loys maintenir.

Par ton pourchas tu ne luy as peu nuyre ;
Par ton effort ne l'as sceu dommaigier ;
Par ton enhort tu l'as voulu destruire,
Par ton souhet son déshonneur construire ;
Par ton désir le mectre en grant dangier ;
Par ton courroux de son tiltre estrangier ;
Par ton rapport mettre en douleur parfonde ;
Par ton venin le desfaire du monde.

(*LC*, p. 60-62.)

« ENTRÉE ROYALE »

Texte composé par un certain Pinel, et rendant compte des cérémonies de la première Entrée du roi Charles VIII à Rouen, le 14 avril 1485. Les descriptions des tableaux vivants, représentés sur estrades (« establies ») le long du cortège royal, y sont combinées avec la reproduction des poèmes (déclamés ou portés sur affiches) qui les illustraient et les commentaient. Voir *E*, p. 7-43.

... Et des deux aultres tuyaulx issoit vin vermeil et clèret. La quelle establie estoit denommée par tiltre sur la desraine lettre de Rouen, qui est N : Nouvelle eau célique.

Et au bas entour ledit arbre estoient cinq belles filles representantes sur le nom desdictes lettres cinq dames, lesquelles se inclinoient et faisoient révérence à la passée du roy et de tout le sang royal de sa compaignie. Lesquelles, après l'inclination faicte, chantoient bien doucement, à voix pareilles et à deux partz, une chanson faicte de

ladicte entrée et réception du roy nostre sire. Et
lesquelles estoient denommees sur lesdictes cinq
lettres de Rouen, comme cy est après :

R	évérance	Lesquelles cinq dames, richement appointées de diverses couleurs et
O	baissance	devises ; l'une des armes de Nor- mandie, toute bastue de lieppars
U	nité	sur champ vermeil ; l'autre, des armes de la ville, l' <i>Agnus Dei</i> sur
E	quité	champ vermeil, et au chef de ladicte robe le chef de France sur
N	ormendie	asur à trois fleurs de liz d'or. Et les autres trois différemment
		semées de feuilles d'or, de courbettes et rayn- seaulx...

... Et de laquelle fontaine sortist une aultre
matère pour rire, après jouée, comme dessus est
dit, et au bas et longueur de la dicte establee
estoyent escriptz les rouleaux, comme dessus est
dit, sur bougueren blanc bien appointé, lequel fai-
soit beau veoir ; de dessus les chefz des lignes
sans contrainte de langage estoit couché qui
ensuit :

C	est la fontaine de grâce denommée,
H	ault assise pour ce peuple arrouser.
A	rbre estoit sec, racyne consummée.
R	ousée céleste le vient bien disposer.
L	eaue en decourt ; chacun y va puiser.
E	n grant vertu ceste arbre revendra :
S	ource de grâce en l'estat le tendra.
PAR	ceste arbre, le peuple est entendu ;

LA fontaine, c'est le roy nostre sire,
G rans pasteurs sont sang de France attendu
R endre à chacun ce que tout droit désire.
A l'environ de l'arbre font pour rire
C es pastoureaulx chantans, dansans entour ;
E spérance ont que tout voit de bon tour.

D emenans joye, font les dictz pastoureaulx
E ntour cest arbre et la belle fontaine :

D iceulx issent tous plaisans chantz nou-
[veaulx.
I lz resjouissent la noble chastelaine
E t nuyt et jour, la prarie si est plaine,
V ous le voyés, de bons pasteurs loyaulx !

LE dit peuple, sur l'arbre figuré,
P erdoit vigueur, feuilles, escorche et racyne ;
E t ce joenne pasteur trèshonoré,
V oyant cest arbre sécher, de mort le signe ;
P ar son moyen, envoie la médecine
P our arrouser celui arbre et résouldre,
L e dit peuple par ce vis luy assigne,
E n priant Dieu qu'on ne ly puyst riens
[touldre.

A rrousé est l'arbre et bien raverdit.
R aison y a : cest eaue de grâce clère,
E n rousée doulce, vient par conduit,
S ourdant du chef royal, donc se desclère
O udeur flèrant, sans quelque goute amère.
V ive celui donc la fontaine sourt,

R oy trescrystien, Charles rendant lumière,
S oubz qui cest arbre de peupple se ressourt !
E u royaulme de France et Dauphiné,
N ous louons Dieu, et pays adjacens.
T elle fontaine à l'arbre avoit finé
O u la source vient plus souef qu'encens.
V ive eaue jette, advironnée de sens :
T elle vertu elle a que ledit arbre.
L equel estoit plus froit que n'est le marbre.
I l a remys en chaleur, en verdure,
E t porte fruit, ayant souefve odeur.
V ive eaue rend, pour présens et absentz.

(E, p. 262-264.)

OCTAVIEN DE SAINT-GELAYS

Né en 1468 au château de Cognac, d'une famille noble, protégée par Louis XI, Octavien fit à Paris des études juridiques. Très tôt introduit à la Cour, par son frère aîné qui y avait ses entrées, il sut y plaire par ses qualités mondaines et son talent de poète. Rondeaux, ballades, épîtres, débats, ouvrages d'inspiration politique (dont le vaste *Séjour d'Honneur*), traductions : dès 1495 il a derrière lui une œuvre considérable. Mais son ambition le pousse à briguer les honneurs ecclésiastiques ; les puissants appuis dont il dispose lui permettent d'obtenir, non sans intrigue, cette année même, l'évêché d'Angoulême.

Dès lors il réside en Angoumois, mais reste de loin en rapport avec la Cour et continue d'écrire pour le roi et son entourage des vers, poésies de circonstance et traductions (d'Ovide, de Virgile) qui confirment sa renommée. Mais il meurt prématurément en 1502.

Voir *OG*.

Le séjour d'Honneur
(1489-1493)

... Ore connoys mon premier temps perdu :
De retourner jà mais ne m'est possible.
De jeune, vieulx, de joyeux, esperdu,
De beau, très laid, et de joyeux taisible
Suis devenu. Rien n'estoit impossible
A moy jadis, hélas ! ce me sembloit :
C'estoit Abus qui caultement embloit
Le peu qu'avois, pour lors, de connoissance,
Quant je vivois en mondainne plaisance.

Des dames lors estoye recueilly,
Entretenant mes doulces amourettes :
Amours m'avoit son servant accueilly,
Portant bouquets de boutons et fleurettes.
Mais maintenant, puis que porte lunettes,
De Cupido ne m'accointeray plus :
De sa maison suis chassé et forclus ;
Plus ne feray ni rondeaulx ni ballades :
Cela n'est pas restaurant pour malades.

Ha ! jeune fus : encore le fussé-je !
Or ay passé la fleur de mon jouvent ;
Plus ne sera Espoir de mon corps pleige
Pour estre tel comme je fus devant.
Chanter souloye et rimoier souvent :
Ore me fault, en lieu de telles choses,
Tousser, cracher : ce sont les fleurs et roses
De vieillesse, et ses jeux beaulx et gents
Pour festoyer entre nous, bonnes gens...

J'estoye frais, le cuir tendre et poly,

Droit comme un jonc, légier comme arondelle,
Propre, miste, gorgias et joly,
Doux en maintien ainsi qu'une pucelle.
Dieu ! que j'ay deuil quant me souvient de celle
Que j'aimoye alors parfaitement,
Qui me donna premier enseignement
De bonnes mœurs, pour acquérir sa grâce ;
S'elle est morte, mon Dieu pardon luy fasse !

Et s'elle vit, je prie à Jésus Christ
Que de tout mal et dangier la préserve.
Pour elle ay fait maint douloureux escrit.
Plus ne m'attends que j'à mais ne la serve,
Car banni suis, vieillard mis en réserve ;
Plus que gémir certes je ne feray,
Doresnavant à riens ne serviray
Que de registre ou de vieux protocole
Pour enseigner les enfans à l'escolle...

Adieu vous dy, le pays d'Angoumoys,
Le plus plaisant qui soit dessoubs la nue.
Plaindre m'en voys ma liësse perdue.
Adieu Cognac, le second paradis,
Chateau assis sur fleuve de Charente...

(Bruneau, *Poésie aristocratique*, p. 110-112.)

Exhortation au roi, après une attaque des Anglais
(1492)

... Nous voyons près, et souffrons en nos parcs
Loups et liépards, reproche inestimable !
Nostre heur fuyons, laissans en toutes pars,

Comme couars ou gens despourvus d'ars,
Pour tels soudars, dont moult suis lamentable.
Nous tenons table, et réputons à fable
Non véritable le rapport qu'on en fait ;
Mais cependant nostre peuple est déffait.

Nous gaudissons, nous saultons, nous dansons,
Le temps passons, oyseux, en nonchallance ;
Nous tracassons, et bien petit pensons
Aux grans ransons et diverses façons
Que nous laissons desjà courir en France.
Nostre espérance est tournée en souffrance ;
De patience nous falut ore armer,
Et de vertu pour jamais désarmer.

Laisser nous fault lances, harnois et bardes,
Piques, hallebardes, désormais à repoz.
Assez babilz et paroles coquardes,
Façons musardes, fuyant les avantgardes,
Tenans nos gardes sur pintes et sur potz !
Si nos suppotz sont foulez ou impoz,
Sans nul propoz nous n'en faisons estime ;
Dont un chacun bien petit nous estime.

Nous employons le temps à voluptez :
Devant flatter, et moquer en derrière.
Abitz portons coupez, eschiquetez,
Pimpelotez, larges et fagotez,
Souliers pattez d'une estrange manière,
Prix ne prière ne nous servira guière,
Si, sans bannières, nous souffrons tels dangiers,
Pour enrichir, de nos biens, estrangiers.

Que faictes vous, françoise nation,

Cognacion de princes tant adestres ?
Perderez vous la dominacion,
L'intencion, sans opération
Ou action de vos nobles ancestres ?
Coronnes, sceptres, villes et lieux champestre
Comme bons maistres ont acquiz et vaincu.
Donc comme vous n'ont pas certes vescu !

Vous vous baignez en festes et bansquetz,
Petitz caquetz de femmes et de dames ;
Amour vous paist de chappeaulx et bouquetz,
Vos grans acquestz demeurent en conquestz
D'un tas d'acquestz dangereux et infâmes !
Dieu ait les âmes des autres bons gens d'armes,
Qui ont par armes vostre bien garantys ;
Mors sont trèstouz, mais les loz en ont ilz ?...

(OG, p. 278-279.)

« *Epistre en équivocques, au roy Charles* »
(1493)

(Cf. ML, p. 187.)

... Pour contempler vostre immense justice,
Faites, pour Dieu, que le fleuve juste ysse
Çà bas sur nous, vos trèshumbles subjectz !
Tenuz nous ont, ainsi qu'oiseaulx sus getz,
Division, simes, discorde, envye :
Remettez nous, noble seigneur, en vye !
Que soyons hors de lamentacion,
Et celluy-là qui lamenta Syon
Vous donnera tant de biens et délices,
Que vostre bruyt sortira hors des lices

Non seulement des pays que tenez,
Mais aux distroicts les plus concathenez,
Où onques main de prince ne sceust tendre,
Et n'oseront ennemys vous actendre.
Tant vous voudront les dieux certes aymer
Que montagnes, roches, isles et mer
Dominerez — telle est vostre planette —
Tant vous sera la fortune ample et nette !
Et si joindrez vos nobles fleurs de lys
A l'aigle d'or en somptueux délictz,
Ainsi que fait le bon saint Charlemaigne.
Homme qui va là où sa chair le maine
Accompagné de Vouloir seullement,
Tenez vous seur qu'Attente seule ment ;
Mais, quant l'actente est de conseil parée,
Jamais la fin n'est de bien séparée...

(OG, p. 292-293.)

Rondeaux

1

Tout m'est dueil, tout m'est desplaisir,
Car, jour de ma vie, ung plaisir
Je n'eus d'Amours ne de Fortune.
Je me voys offrant à chascune,
Mais nulle ne me veult choysir.

Puisqu'Ennuy faict mon cueur moysir,
Et Rigueur me faict bas gésir,
Et que tel mal sur moy impugne,
Tout m'est dueil.

Mort sans pitié, viens moy saisir,
Plus tost que tard, si as loysir,
Puisqu'à chascun tu es commune ;
Car, pour en aymer bien fort une
Qui ne veult plaire à mon désir,
Tout m'est dueil.

2

Plus n'ay d'actente au bien que j'espéroie,
Jamais n'auray ce que tant je quéroie ;
Ung si grand heur ne m'estoit à venir.
Las ! bien cuidoye ung jour y parvenir,
Et que le plus du monde heureux seroye.

Aultre trésor autant ne désiroie ;
Mais pour néant après ores yroye,
Car ce seroit l'aller pour le venir.
Plus n'ay d'actente.

Espoir longtemps m'en a monstré la voye,
Mais dur Reffuz maintenant me renvoye,
Chargé du faix du dolent souvenir ;
J'ai bien cause de triste devenir,
Car à celle que si fort requerroye
Plus n'ay d'actente.

Dialogue fictif avec Molinet

O Molinet ! — Saint-Gelaiz, que diz-tu ?
— Que je diz ? — Voire ? — Assez si je
[sçavoye !

— Or parle donc ! — Mon sens est abattu
 Auprès du tien ! — Voire si j'en avoye.
 — Je cherche... — Quoy ? — Le moyen et la
 [voye
 Pour venir... — Où ? — Au somptueux trésor...
 — De quoy ? — De toy qui vaulx plus que nul
 [or.
 — Pour quel raison ? — Pour ce que ta faconde
 Passe et excède tous orateurs du monde.
 — Octovian, tes plaisantes merveilles
 Et ton bon bruyt ne sont à refuser,
 Ton loz a fait rapport à mes oreilles
 De si hault nom...
 ... — Las ! comment se descoœuvre
 Ton chef bénin pour ton serf honnorer
 Et aviler ce qu'à peine on recoœuvre
 En riche myne, pour bien fort labourer !
 Tu sçais traire, pourtraire et coulourer ;
 Tu as outiliz, pinceaulx, drogues et plume
 Pour mieulx ouvrer qu'orfèvre sur enclume ;
 Bref, on te tient, entre tous terriens,
 L'aigle hault vollant sur les hystoriens.
 — L'aigle ne suis, mais oiselet meschant,
 Tout bas vollant jusques à fleur de terre ;
 Ma symphonie est de trop rude chant
 Pour si grant loz et renommé acquerre ;
 Tous mes traitez, soit de paix ou de guerre,
 D'armes, d'amours, de joye et de crys,
 Ne sont, pour voir, fors que menus escriptz
 Que j'ay mis sus, pour mieulx faire apparoistre
 L'humble vouloir que doibt servant à maistre...

(OG, p. 282-283.)

JEAN LEMAIRE, DE BELGES

Né vers 1473 à Bavai (aussi nommé alors Belges) en Hainaut, aujourd'hui département du Nord, filleul de Jean Molinet, Lemaire reçut de celui-ci à Valenciennes sa première éducation, et se donna constamment pour un disciple de cet homme illustre. Après des études à l'université de Paris, il devint précepteur des fils du seigneur de Saint-Julien, près de Mâcon, puis, à Villefranche-sur-Saône, « clerc de finances » du duc Pierre de Bourbon, ancien régent de France. Les conseils de Guillaume Cretin, et peut-être l'attrait de l'humanisme lyonnais, le poussèrent à s'engager dans la carrière littéraire. La mort de Pierre de Bourbon, en 1503, lui donna l'occasion de sa première œuvre de longue haleine, le prosimètre allégorique du *Temple d'Honneur et de Vertus*, dans lequel se marquent à la fois l'influence de Molinet et celle de modèles italiens.

Passé au service de Louis de Luxembourg, il perdit ce patron quelques mois plus tard (d'où la *Plainte du désiré*), et trouva dès 1504 emploi à

la cour de Marguerite d'Autriche, alors épouse du duc de Savoie. Il restera attaché jusqu'en 1510 à cette princesse, qui lui confia des charges diverses (dont la supervision du chantier de l'église de Brou) et pour laquelle il composa plusieurs de ses grands poèmes, la *Couronne margaritique*, les *Épîtres de l'amant vert*, les *Regrets de la Dame infortunée*. Envoyé en mission en 1506 en Italie, il se fixe l'année suivante à Valenciennes, où sa protectrice lui procure un canonicat et, devenue régente des Pays-Bas, la charge d'Indiciaire dans laquelle il succède à Molinet, récemment décédé.

Entre d'incessants déplacements occasionnés par les missions qu'on lui confie, Lemaire poursuit alors la composition d'un vaste ouvrage historique, les *Illustrations de Gaule*. En 1510, des divergences survenues à propos des plans de Brou éloignent peu à peu de Marguerite Jean Lemaire, cependant qu'il travaille à sa *Concorde des deux langages*. Le poète se rapproche de la cour de France : en 1512, il est chroniqueur de la reine Anne. Mais celle-ci meurt en 1514, et dès lors une obscurité complète entoure la fin, peut-être misérable, de Lemaire. On admet qu'il mourut en 1516, seul des rhétoriciens qui ait trouvé grâce auprès des poètes de la seconde moitié du xvi^e siècle.

Voir P. Jodogne, *Jean Lemaire, de Belges, écrivain franco-bourguignon*, Bruxelles, Palais des Académies, 1972.

Oraison à la Vierge
(1498)

Les syllabes et lettres en italiques, en rouge sur le manuscrit autographe, forment, à l'endroit ou à l'envers, les mots du *Salve Regina* (cf. *ML*, p. 166 et 251).

Salut à vous, dame de hault paraige,
Vers qui chascun, de très humble couraige,
Rendre se doit pour bienheurté conquerre ;
Giron de paix, Reposoir de suffraige,
Navire seur, sans peur et sans nauffraige,
Mieulx estoffé que pour la toison querre ;
Sente d'onneur, de clère relucence,
Riche rubis bien garny d'innocence,
Corde sonnante en harpe davitique,
Dirigez cy vostre magnificence
Et recevez mon très humble canticque.

Virginal clos où Dieu print habitude,
Partant du hault de sa béatitude,
Meismes *du lieu* très prochain de son père,
Donnez moy *ce* par vostre saintitude,
Qui mieulx duisez, dont mon petit estude
Vous puist bailler loz *et* gloire prospère.
Je ne quiers pas, par *espresse* d'envie,
Ou par orgueil, qui corrompt *nostre* vie,
Surpasser tous en science *abstractive*,
Mais seulement, comme Ysop o *Salvie*,
Vous rende odeur en ceste vie active.

O noble fleur que dieu tant fecunda,
Que de son germe en yssit l'entelette

Qui vostre clos virginal circunda,
Entra, saillit, son siège *ample* y fonda,
Tout sans briser ny *summet* ny feuillette.
Moult est henreux *et* de riche aventure
Qui, par vertu de sa propre nature,
Peut *se lever* en contemplation,
Et *diffiant* par aucune facture
Mille dictiers de notable lecture,
Jouxte vos biens et collaudation.

Mais *eu* regard aux grans fragilitez
Ventilant l'aer de nostre vie casse...

(*JL*, iv, p. 326-327.)

« *Le Temple d'Honneur et de Vertus* »
(1503)

Texte de *JL* ; cf. aussi édition H. Hornik, Droz,
Genève, 1957.

(*Chanson de Galathée, bergère*)

Arbres feuillez, revestus de verdure
Quant l'yver dure, on vous voit désoléz,
Mais maintenant aucun de vous n'endure
Nulle laidure ; ains vous donne Nature
Riche paincture et flourons à tous lez,
Ne vous branlez, ne tremblez, ne crouslez
Soyez mesléz de joye et flourissance :
Zéphire est sus, donnant aux fleurs issance.

Gentes bergerettes
(Parlant d'amourettes
Dessoubz les couldrettes
Jeunes et tendrettes)
Cueillent fleur jolie,
Framboises, meurettes
Pommes, et poirettes
Rondes et durettes,
Flourons et flourettes
Sans mélencolie.

Sur les préaux de cynople avestus
Et d'or batu autour des entelettes,
De sept couleurs selon les sept vertuz
Serons vestuz. Et, de joncz non tortuz,
Droictz et pointuz ferons sept corbilletes :
Violettes, ou nombre des planètes,
Fort honnestes, mettrons en rondelet
Pour faire à Pan ung joly chapellet.

Là viendront dryades
Et amadriades
Faisans soubz fueillades
Rys et resveillades
Avec aultres fées.
Là feront Nayades
Et les Oréades
Dessus les herbades
Aubades, gambades
De joye eschauffées.

Quant Aurora, la princesse des fleurs,
Rend les couleurs aux boutonceaux barbus,

La nuyt s'enfuyt avecques ses douleurs :
Aussi font pleurs, tristesses et maleurs
Et sont valeurs en vigueur sans abuz
Des prés herbuz et des nobles vergiers
Qui sont à Pan et à ses bons bergiers.

Chouettes s'enfuyent
Couleuvres s'estuyent,
Cruelz loups s'en fuyent,
Pastoureaux les huyent
Et Pan les poursuyt.
Les oys eletz bruyent,
Les cerfz aux boys ruyent,
Les champs s'enjolyent ;
Tous élémens ryent
Quant Aurora luyt.

(*JL*, iv, p. 193-195.)

(*Chanson d'Argus, berger*)

Dragons fumans, ours, lyons ne lyépars
Ne sont ès parcs de Pan, très noble duc ;
Se loups y a, ilz sont affoléz d'arcs
Et de gros dartz. Les serpents y sont ars.
Les fins renardz ny trouvent point de plus ;
A ung seul huc, larrons sont prins au juc.
Herbe ne suc ny croist, portant venin :
Ou vergier Pan tout est doux et bégnin.

S'il y a bruïne
Qui cause ruïne,
Ou quelque vermine

Qui nuise et domine
Sur les plantelettes,
Aurora roÿne,
Splendeur aurëine
La nyeble enlumine
Et vers extermine
Loing des violettes.

Qui vouldra voir vraye amour conjugalle
Qui n'a esgalle en nulle hystoire escripte,
Preste regard à semence régalle,
Haulteur ducalle. En union légale
Foy principale, et par honneur inscrite,
Pan très inclite, Aurora préesslite
Par grant mérite obtiennent tel louenge
Que, seclus Vierge, ung chascun d'eulx est
[ange.

Paix irréfragable,
Fragant fruit notable,
Notice amyable
Amour charitable,
Chérist leurs valeurs.
Vaillance honorable
Honneur désirable
Désir piteable
Et pitié semblable
S'assemble en leurs cueurs.

Or ont ilz tant vers les dieux labouré,
Prié, oré, qu'ils ont une flourette
En leur vergier, dont le clos est doré.
Painct, azuré, richement décoré

Est estoré le lieu de sa chambrette,
Vénus luy preste élégance proprette,
Juno s'arreste à luy fournir richesse ;
Pallas, son sens de luy monstrier ne cesse.

Fleur en floriture
De noble nature
Blanche, nette et pure
Loing de corumpure
Doit estre exaulcée,
Et selon droicture
Avoir géniture
Clère, non obscure,
Que Dieu preigne en cure
Sans estre froissée.

(*JL*, iv, p. 202-204.)

(Intervention de l'auteur)

Ceste miraculeuse résonance consolatoire ainsi parvenue aux oreilles de la dicte très haulte princesse, elle et sa fille, ensemble les cinq bergiers dessus mentionnéz qui sont ses féaulx subjectz serviteurs et vassaulx, et les deux pastourelles ses subjectes et pédissecques, comme il luy sembla furent en ung momment transportéz sur une montagne haulte et spectacle dont le sommet surpassoit de beaucoup les nues errans en région aérine. Si estoit icelluy mont semblable à celluy qu'on nomme Olympus en Macédone : tant flourey, tant verdoyant et tant revestu d'arbrisseaulx aromatiques et d'autres jolivetéz de grant redolence

come se ce feust ung second paradis terrestre. Et en la plaine spacieuse et herbue se monstroït ung édifice sumptueux à merveilles, à manière d'ung temple anticque en ouvraige, mais riche oultre mesure en sa façon. Lequel donnoit de prime face esbahissement à l'œil, tant pour excellence de sa beaulté que pour la refluamboyance de l'or et des pierres precieuses dont il estoit garni. A l'entrée de ce temple y avoit ung portail tout estoffé de fin marbre poli et enrichi d'élégant ouvraige, ouquel temple estoyent posées tout de nouveau (comme il apparoit par la démonstracion de l'œuvre récente) six ymaiges exquises et précieuses, taillées de main si ouvriere qu'il sembloit mieulx de prime face que le supernel facteur des choses y eust mis la main, que Phidias ne Praxitèles, jadis souverain maistre de sculpture. Et estoyent assises sur fermes embasements d'albastre, en sièges de porphyre et couvertes de pavillons de cristal seméz d'étoilles. Ces six personnages avoyent habitz et visaiges plus angéliques que féminins, avecques riches diadèmes ès leurs chiefz, leurs robes parsemées de lettres ytallicques faictes de perles, bordure et orfaverie. La première reportoit tout plein de PP. La seconde avoit des JJ *. La tierce et la sixiesme des EE. Et la quatrième et cinquiesme portoyent aussi une mesme devise. C'est assavoir des RR. Tellement que, à les lire ensemble par ordre, elles faisoient PJERRE.

A ce tant beau spectacle s'aresta la duchesse Aurora, toute esmerveillée, tenant sa très amée

* J pour I.

filles par la main. Et considéroit en soy mesmes le efficace de ce mistere. Mélibée, Argus, Mopsius, Amintas et Titirus, les cinq bergiers dessuditz, avec Eglé et Galatée, estoient occupés à regarder la spéciosité incroyable et richesse incomparable de ce beau temple par dehors, et disoient les uns que cestui leur bailloit intelligence et remembrance du grant temple du roy Salomon en Jérusalem, ou de celluy de Dyane en Ephèse. Les autres doutoyent ensemble de la signification des lettres, dont les habitz des dictes ymages estoient couvertes. L'un disoit que la première qui avoit les PP. estoit Palès, la bonne déesse des pasturages. L'autre affermoit que c'estoit Pallas, la déesse de Prudence. Puis un autre soubstenoit que la seconde qui portoit des JJ estoit Juno. L'autre affermoit que c'estoit la déesse Isis. Et ainsi des autres. Et comme ils persévéraient en cest estrif, lesditz personnaiges de maintien virginal, qui sembloient estre statues immobiles, se dressèrent tout doucement sur bout, que à peine appercevoit on leur mouvement. Et de leurs bouches corallines prononcèrent par ordre les dictiers cy après escriptz, un chacun des assistens faisant silence taciturne et s'appareillant à escouter comme pour ouyr le saint oracle d'Appollo en Delphos.

(Prudence)

Prudence suis, des vertus la princesse,
Des meurs la guyde, et la haulte duchesse,
Du tout puissant la céleste semence.

En moy se tire éternelle richesse,
Trésor salubre : et qui jamais ne cesse
D'enrichir l'homme, une fois s'il commence.
J'ay temps passéz en mon intellecture
Et des futurs certaine conjecture,
Présent aussi par grant sens je dispence ;
Je scay des biens et des maux la nature,
Dont je reduiz à reigle et à droicture
L'affaire tout de cil qui en moy pense...

(*Raison*)

Riche douaire en mon réconditoire
Assigné m'a le facteur des planettes.
De Prudence ay tiré sourse notoire
Qui m'a donné si très clères lunettes
Que tirer scay le vray du déceptoire.
Les villains fais arrière des honnestes
Et suis la sente en ce val transitoire
Pour parataindre à toutes choses nettes...

(*JL*, iv, p. 216-219.)

« *La plainte du Désiré* »
(1504)

...Toutesvoyes, à chef de pièce, Peinture, la noble pucelle, de la pitoyable voix yssant de son gosier crystalin, fait résonner la région circonjaçante : et rengregea le pleur et la commisération de tous les assistans. Tellement, que la salle où le corps reposoit, atourné de riches habits selon la

dignité d'un Prince, sembloit estre un droit souspirail de regretz, et un abyme de souspirs. Les verbes que Nature prononça sont cy après recitez.

Triste spectacle, ombrageuse apparence,
Regard obscur, acerbe vision
Voyons nous ore, et avons conférence
Au plus grief dueil, sans quelque différence,
Dont mort mordant fait onc provision.
Est il vivant qui, par prévision,
Eust jamais sceu noncer un tel meschef ?
Je croy que non, tant eust de sens au chef.
Et ores quand oracles et Sibylles
Eussent ce mal avant prophétisé,
(Ou gens savans toutes choses scibiles),
Si n'eussent nulz ja esté si habiles,
Que de les croire on se fust advisé.
O grief instant mal prins, mal devisé,
Malaffréant, malheureux, malapoint,
Que les cieux ont fait tourner en un point.

Les cieux, le temps, la dure destinée,
La fière mort, l'importable accident,
Ont perpétré, par fureur forsenée,
Aigreur si forte, et de telle heure née,
Que toute chose en a dueil évident :
Voire tel dueil, qu'il est ja résident
En mille cœurs : et y a prins son siège
Pour tout jamais, sans qu'on le desassiège...

... Or donc, ma sœur, il faut bien qu'on desploye
Vostre trésor, car mes sens y deffailent.
Ma main refuit, mon engin si reploye,

Si est besoing que vostre langue employe
Les mots doréz que les hauts Dieux luy baillent,
Pour estre organe aux grans regretz qui saillent,
De l'estomach de Nature, en grand nombre :
Car je congnois qu'on ne peult peindre un ombre.

(Intervention de l'auteur)

Si tost que Peinture la flourissante jouvencelle
eut achevé son dire, le silence de tous les assistans
fut entrebrisé par un grand efforcement de sanglouts impétueux, saillans de leurs dolentes poitrines, comme un gouffre marin : lesquelz s'entrepressoient par si aspre suyte que à peine donnoient ilz lieu d'yssue les uns aux autres. Tellement que j'estime non estre imaginable une plus desolée compaignie. Dame Nature tousjours persévérant en son estonné maintien, sembloit estre ravie en ecstase, et ne monstroït aucun geste extérieore de mouvement sensitif...

(JL, III, p. 158-159 ; et 167.)

*« La couronne Margaritique »
(1504-1505)*

Quand les hautains cieux orbiculaires, non errans d'un seul moment en leurs cours ordinaire par les révolutions prédisposées en l'éternité du premier Moteur, eurent amené en son tour l'année infauste, inféconde et infortunee, qu'on dit depuis la création du monde six mille sept cens et trois,

insigne et mémorable de morts de Princes et de maints piteux accidens ; et que Saturne pesant et malivole, joint avecques Mars, rebelle et rétrograde, par une griève conspiration eurent longuement tenu assiégé le bon Roy Jupiter au signe de l'Escrevice, et fort oppressé par leur concurrence tyrannique sa gracieuse et désirable influence, tellement que le temps hyvernal ne sembla, et ne fut autre chose, sinon un nouveau déluge particulier, et l'esté une seconde inflammation Phétontale ; et furent, à brief dire, toutes lesdites deux portions de l'an oultrageuses à desmesure par une extrême distempération des éléments, dont universellement les animaux, tant de forme humaine que brutalle, eurent incomparablement à souffrir, mesmement en ce septième climat. Après donques que de ladite saison d'esté ne restoit que la queue, la plus dangereuse à escorcher, et que dedens briefz jours Phébus se préparoit d'entrer en la juste Balance, pour faire ouverture au redoutable automne, il advint en une province de Gaule Celtique, qu'on nommeit anciennement Segusiane et maintenant est appelée Bresse, un cas de commémoration pitoyable, et dont le récit peult causer compassion aux escoutans, et admonnester toute créature mortelle et raisonnable de la merveilleuse instabilité des choses mondaines et de l'imbécillité du vivre humain...

(Discours d'Infortune)

O tu, Vèneresse des hommes,
Atropos, ma femme et m'amie,
J'ay au cœur de joye grands sommes,

Quand je treuve, au lieu où nous sommes,
Proye qui vaut proye et demie.
Regarde, sans estre endormie,
Ce grand Veneur qui va sa voye,
Le trèspuissant Duc de Savoye...

Qu'allons nous par le monde errans,
Si ce n'est pour tant exploiter,
Que du grand nombre des mourans,
Les plus légers, les mieux courans,
Nous fassions en terre bouter ?
Mais pour nous faire mieux douter,
Il n'est que monstrier son effort,
Sur un grand Prince jeune et fort...

En Espagne, en France, et en Flandres,
Par mer, par terre, à toute instance,
Luy ay je fait trop plus d'esclandres,
Qu'en fin fourment n'a de calandres
Rongeans la meilleure substance.
Mais sa vertu, sa grand constance,
Et (que tant je hais) sa bonté
Ont tous mes exploits surmonté.

Or à ce coup hideux verray je
Le derrain bout de ma science :
Car s'en elle a tant de courage,
Que pour un si cruel orage,
Elle n'entre en impatience,
Je te promets ma conscience,
Qu'un grand gibet et un licol,
Feront la raison de mon col.

Si par elle encor vaincu suis,

Qui est chose impossible à croire,
Je m'iray noyer en un puits,
Veu que plus endurer ne puys
Son bruit, son triomphe et sa gloire :
Car il ne fut jamais mémoire
Qu'un cœur fragile, féminin,
Peust tant supporter mon venin.

Donques, pour mieux dresser l'affaire,
Soudain me vois tranfigurer.
Et quand tu m'auras veu parfaire
Tout ce que j'entendray à faire,
Pour nostre entente procurer,
Lors sans bruit, et sans murmurer,
Tu te tiendras preste en ton pas,
Pour luy avancer son trespas.

Par ainsi, ô forte Atropos,
Pour nous faire admirer et craindre,
Et pour mon cœur mettre en repos,
Bende ton arc, sans interpos,
A fin de ce corps noble esteindre.
Il sera facile à atteindre...

(*JL*, iv, p. 17-25.)

« *Epistres de l'amant verd* »
(1505)

(Texte de *JL* ; cf. aussi édition J. Frappier, Droz,
Genève, 1947.) cf. *ML*, p. 188.

O demy-dieux, o satires agrestes,

Nymphes des bois, et Fontaines proprettes,
Escoutez moy ma plainte démener !
Et tu, Echo, qui fais l'air résonner
Et les rochers, de voix répercussives,
Vueilles doubler mes douleurs excessives !
Vous savez bien que les Dieux qui tout voyent,
Tel bien mondain, tel heur, donné m'avoient
Que de plus grand ne jouit onques âme.
Vous congnoissez, que pour maistresse et dame
J'avoie acquis (par dessus mes mérites)
La fleur des fleurs, le choisis des Marguerites.
Las, double hélas, pourquoy donques la pers je ?
Pourquoy peult tant Infortune et sa verge
Qui maintesfois celle dame greva ?
Elle s'en va, hélas elle s'en va...
... O cœur plus dur qu'acier ou dyamant :
Jusques à or je ne t'ay fait offense,
Mais plus ne puis mettre obstacle ou deffense
Que de rigueur je n'use en mon épistre,
Là où ma langue onques mal ne sceut tistre.
Certes, tu es (diray-je ce dur mot)
(Mais pourquoy non ? quand nul que toy ne m'ot)
Tu es cruelle, ou au moins trop sévère,
Veu que ton œil, qui en deuil persévère
N'ayme couleur sinon noire et obscure,
Et n'a de verd ne de gayeté cure.
Or pleust aux Dieux que mon corps assez beau,
Fust transformé, pour ceste heure, en corbeau :
Et mon colier vermeil et purpurin,
Fust aussi brun qu'un More ou Barbarin :
Lors te plairois je, et ma triste laideur,
Me vaudroit mieux que ma belle verdure.
Lors me seroit mon dommage et ma perte,

Tournée en grain, et recouvrance aperte.
 Vienne quelqu'un, qui de noir atrament
 Tainde mon corps, et mon accoustrement.
 Mais s'impossible estoit que ma vesture,
 Peust recevoir nulle noire teinture,
 Las vienne aucun, au moins, qui à ton œil
 Fasse apparoir de verd que ce soit dueil.
 Mon cœur se deult, combien que d'un verd gay
 Soit mon habit, comme d'un papegay.
 Et faut il donc, si ne m'est delivrée
 De par Nature une noire livrée,
 Que haï soye ? et que frustré me voye
 De ton regard, qui prend or autre voye ?
 O dur regret, qui me vient courir sus.
 Seray je donc un autre Narcissus ?
 Ou Hippolyte ? ausquelz leur beauté propre
 Par grand mechef causa mort et opprobre ?
 Je voy qu'ouï : et que mon propre chant
 M'est un couteau mortellement trenchant.
 Las, si je parle, et ciffle, et me dégoise,
 Et qu'en chantant je maine douce noise,
 Ce n'est pour moy, mais pour toy resjouir.
 Je me tairay s'on ne me veult ouïr,
 Ains qu'on me laisse en ce lieu solitaire,
 A moy moleste, et à nul salutaire.
 Las, je voy bien que trop me nuit mon plaid :
 Veu que plaisir et joye te desplait.
 Si seray dit (quand trop je m'esvertue)
 Le Pélican, qui de son bec se tue.
 Bien peu s'en faut que celui ne maudie,
 Qui me donna tel grâce et mélodie,
 Par trop m'apprendre et dittiers et chansons,
 Dont autresfois tu aymoies les doux sons :

Et me baisois, et disois : Mon amy.
Si cuidoye estre un Dieu plus qu'à demy,
Et bien souuent, de ta bouche gentile,
M'estoit donné repas noble et fertile.
Que diray je d'autres grands privautés,
Parquoy j'ay veu tes parfaites beautéz
Et ton gent corps, plus poli que fin ambre,
Trop plus que nul autre varlet de chambre ?
Nud, demy nud, sans atour et sans guimpe,
Demy vestu, en belle cotte simple.
Tresser ton chef, tant cler et tant doré :
Par tout le monde aymé et honoré.
Quel autre amant, quel autre seruiteur,
Surpassa onq ce haut bien et cest heur ?...
... O povres nous ! O trèstous misérables !
Jugez à mort, non jamais secourables.
Mourons à coup, puis que nostre Princesse
De nous s'eslongne, et de nous aymer cesse.
Bien vont, o elle, un tas d'oiseaux raptours,
Et chiens mordans, pervers et latrateurs.
Et nous, hélas, innocens, et qui sommes
Fort approchans la nature des hommes,
Elle nous laisse en païs estranger,
Qui de sa main soulions prendre à manger :
De sa main propre, et blanche et délicate.
Ha Marguerite (à peu diray je ingrate)
Je te puis bien faire ores mes reproches,
Puis que de mort je sens jà les approches...
Je te requiers, et te supplie un don :
C'est que mon corps n'y soit ensevely.
Ains le me mets en quelque lieu joly,
Bien tapissé de diverses flourettes,
Où pastoureux devisent d'amourettes :

Où les oiseaux jargonnet et flageollent
Et papillons bien coulouréz y vollent,
Près d'un ruisseau, ayant l'onde argentine,
Autour duquel les arbres font courtine
De feuille verd, de jolis englentiers,
Et d'aubespins flairans par les sentiers.
Bien me peux faire honneur de sépulture,
Veu qu'un corbeau de moins noble nature
Fut honoré, et eut obsèque humain,
Au temps jadis, par le peuple Romain
Mon tumbel donc, ainsi mis en grant pompe,
(Pourveu qu'Espoir ne me déçoive et trompe),
S'il advient lors que Pélerins passans,
Cherchans umbrage, et les lieux verdissans,
Près de ma tumbé, en esté se reposent,
Et que dessus la pierre marcher n'osent,
(Veu que sacrée à Venus sera elle)
Vers eux viendra quelque gente pucelle,
Gardant brebis, par les préaux herbus,
Qui pour fuïr l'ardeur du cler Phébus,
Par aventure auprès de la fontaine
Se voudra seoir...

(*JL*, III, p. 4-10.)

« Les regretz de la Dame infortunée »
(1506)

Soit le jour noir, la lumière ombrageuse,
Le temps obscur de noirceur outrageuse,
L'air turbulent, le ciel teint de bruïne,
Soit tousjours nuict pluvieuse et fangeuse,
Pour déplorer la mort trèsdommageuse,

Qui tant me plonge en parfonde ruïne !
Soit le Soleil qui le monde enlumine
Mis en éclipse, et ténébreuse mine ;
La Lune aussi soit brune et nébuleuse,
Toute clarté qui entour nous chemine,
Soit or esteinte, et que l'ombre domine,
Pour tesmoigner ma perte scandaleuse !

Seule, dolente, amortie, esplourée
Comme orpheline et veuve mal parée,
Suis je orendroit en ce desplaisant monde
Sans bien, sans ris, et sans joye esgarée,
Comme à Dieu plaist, ainsi que malheuree :
Et tout par Mort détestable et immunde.
O Mort mordant, cruelle et furibonde,
Ton grand desroy si fort croist et abonde
Sur une femme à peu désespérée,
Qu'au monde n'est éloquence ou faconde,
Qui sceust puiser en sa source féconde
Tous les forfaits dont tu m'as empirée.

Me soit la langue en lieu de cinq sens mille !
J'aye la voix de toute la famille
D'Adam yssue, et l'haleine de mesmes :
Encor sera mon bruit sobre et humile,
Non comparable au dueil, mais dissimile,
Tant suis le chef des peu heureuses femmes,
Sombre et piteuse en douloureux achesmes,
Sans or, sans pourpre et précieuses gemmes.
A par moy pleure, ayant cause fertile,
Voyant tous noms qui commencent par M,
Jà, soient ilz aornez de diadesmes,
Désigner Mort et malheur inutile.

M eut au nom de ma dame de mère,
Dont le trespas est de mémoire amère,
Causant regret qui point ne me respite.
M est aussi mille fois peu prospère,
Au chef du nom de monseigneur et père :
Lequel Fortune assez trouble et despite.
Puis on void M au nom de Marguerite,
Qui signifie, et sans mon démerite,
Meschef malin, martyre, et mal austère.
Si croy de vray que souz ceste M habite
Misère et Mort, ou malheurté maudite,
Marrisson morne, et tout mauvais mystère.

Ha dolent nom, d'une fleur peu fleurie :
Qui ne croît plus, mais chet en brouillerie,
Foulée aux piedz de Fortune indignée :
Nom trop congnu par dueil et pleurerie,
Nom non heureux, ta verdeur est tarie,
Et n'es plus nom que d'une herbe fanée.
Si te renonce, et or et l'autre année,
Car désormais par créature née
Ne sera veu qu'en me nommant je rie,
Ains dis et vueil, selon ma destinée,
Que mon nom soit La dame infortunée,
Dame de dueil tousiours triste et marrie...

(*JL*, III, p. 187-189.)

« *Les chansons de Namur* »
(1507)

Taisez vous or, trompettes et clarons,
Jadis forgéz pour réveiller la guerre,
Tenez vous coys, tant que seigneurs barons

Et chevaliers aux doréz esperons
Vous feront bruire, affin de los acquerre.
Soit or ouÿ, tant par mer que par terre,
Le doulx recort des faictz de bergerie
Tendans au bruit de grant haubergie.

Reposez vous, fifres et gros tabours
Tous instrumentz de belliqueux effroy
Haulx ménestriers, en villes et en bourgz,
Ne soufflez plus, le vent est à rebours ;
Habandonnez et fenestre et beffroy ;
Trop meilleur fait ouÿr, comme je croy,
Les flajoletz de simple concordance
Que les accordz de trop confuse danse.

Or, sonnez doncq, musettes, chalemies
Des francz bergiers que Dieu gard d'encombrier,
Puis que ores sont les trompes endormies,
Donnez soulas à voz gentes amies
Car de noblesse estes le recouvrier.
Mars le tirant, des grandz hutins ouvrier,
A espoanté les moutons et les parcz,
Mais le dieu Pan a ses fiers lupz espars...

Faictes chapeaux, dansez au viroly
Solemnisez ceste feste présente,
Soit tout malheur mis en parfond oubly
Et ce jour soit de liesse ennobly ;
Ainsi le veult celle qui vous régente :
C'est la princesse illustre, clère et gente,
La marguerite, inclite pastourelle.
Assemblez-vous et chantez entour elle.

Fleurs de valeur, gentilles namuroises,

De vostre amour la contrée est esprise :
Aussi de vous, très gentes houvinoises,
Chantez, dansez, menez joyeuses noises.
Bien le pouvez, chascun vous loue et prise,
Car voz amy z ont fait si haulte emprise
Que dignes sont d'estre tous couronné z
De laurier verd, et de gloire aourné z...

(*JL*, iv, p. 293-295.)

« *La concorde des deux langaiges* »
(1511)

Texte de *JL* ; cf. aussi édition J. Frappier, Droz,
Genève, 1947.

(*Description du temple de Vénus*)

... Or fait il bruire en maint lieu terrien
Son tintinnable, et mener grand tintin :
Qui ne le peult sonner, il n'aura rien.

Les cloches sont de métal argentin,
Et qui ne tire, ainsi qu'à l'abandon,
Il aura beau cliqueter le patin.

Car jà n'aura ne grâce ne pardon :
Tant est le prestre estrange de nature,
Qui tout devroit présenter en pur don.

Ainsi Vénus, parmy la flouriture
Au jour poingnant, que matines sonnèrent,
Feit de son temple ouvrir la grand' closture.

Et là séant, les oiseaux entonnèrent,
Un doux cantique, entrebrisé d'accords,

Dont les parois du temple resonnèrent.

Philoména moduloit ses records,
Contre tenant à Progné l'arondelle,
Par un doux bruit accordant sons discords.

Merles, mauvis, de plus belle en plus belle,
Serins, tarins, faisans proportions,
Y murmuroient, par tenson non rebelle.

Chardonnerets, en diminutions,
Lynottes, gays, trèstous, à qui mieux mieux,
Feirent ouÿr leurs jubilations.

Leurs poincts d'orgues volèrent aux hauts

[cieux ;

Leurs versets dits alternativement
Délectèrent les oreilles des Dieux.

Et quand leur hymne eut prins definement,
Il vint avant maint nouvel Arion,
Maint Orpheus, jubilant doucement.

D'un vieil Terpandre, ou d'un vieil Amphion,
D'un Apollo harpant en sa coquille
On n'a plus cure, et si les deffie on,

Pour un Linus chantant de voix tranquille,
Un Thamyras, Tubal, ou Pythagore,
Il en est cent, et pour cent en est mille.

Au nouveau chant, à la nouvelle gorre,
Vénus s'endort, mieux qu'au chant des Seraines
Ou qu'à menger pavots et mandragore.

Tous vieux flageots, guisternes primeraines,
Psalterions, et anciens décacordes,
Sont assourdis par harpes souveraines.

Par le doux son des nouveaux monocordes,
Ont mis souz banc les gens du Roy Clovis,
Leurs viesles, leurs vieux plectres et cordes.

Et maintenant fréquentent à devis

Les cœurs divins, les pulpîtres doréz,
Anges nouveaux, dont les cieux sont servis.

Au fin mylieu du cœur, ouÿr pourrez
Entrebriser musique Alexandrine...

(*JL*, III, p. 108-110.)

(Malheurs de Vieillesse)

... En ce temps là, vos ridées escorces
De grand vieillesse, aspres seront et dures :
Et voz branches, inclinées et torses.

Lors Vulturnus, et ses noires froidures,
Cifflans, bruyans, vous feront escroler,
Flastir, fener voz fleurs, et voz verdure.

Lors verrez vous voz fueillettes voler,
Voz bruns cheveux seméz de neige blanche,
Et voz hauts troncs, desnuer et peler.

Si vous faudra appuyer tige et branche
De bastonneaux, et autres sustentacles,
Que vent aucun ne vous tombe ou desbranche.

Voz yeux rouillez, trouveront pour obstacles
Larmes sans vueil, avec mailles, et toilles :
Qui sont de Mort assez prochains signacles.

Plus n'y aura d'humeur dedens voz moilles,
Fors distillans catarrhes, et roupies,
Le chef baissé loing du cours des estoilles.

Vieillesse griève envoira ses espies,
Trêmeur, Langueur, Infrigidation,
Dont voz vertus seront fort assoupies :

Car par leur sort et congélation,
Tout vostre corps sera froid comme marbre,
Farsi de goutte, et d'autre infection.

Voz membres or, plus prests qu'un Candélabre,
Seront alors, non mouvans, non dressables,
Et pourrira le fin cœur de vostre arbre.

Pour vous guinder, il faudra bien cent cables,
Plus ne voudrez sinon au feu croupir,
Tant serez vous, morfondus, misérables.

On vous verra, tous froidureux, tapir
Souz pellissons, souz chaudes vieilles nattes,
Toussans, crachans, et jettans maint souspir.

Si tiendrez lors voz vies pour ingrates,
Quand vous verrez voz forces dépériées,
Ayans regret aux juvéniles actes...

(*JL*, III, p. 117-118.)

(Éloge des Français)

François faitiz, francz, fors, fermes au fait,
Fins, frais, de fer, féroces, sans frayeur,
Telz sont voz noms, concordans à l'affect.

Peuple hardi, de périlz essayeur,
Illustre sang. Troyenne nation,
Non espargnant son sang ne sa sueur.

Neveux d'Hector, enfans de Francion,
Qui sur les bords du grand fleuve Dunoe
Fonda Sicambre, et y feit mansion.

Vostre haut los en parfond honneur noe ;
Vostre nom clèr vole jusques aux cieux,
Mydi vous craint, Septentrion vous loue.

Tout Occident, tous Orientaux lieux,
Indes, Persans, Scythes, et Parthes sçaivent
Que vous estes les bien vouluz des Dieux.

Vos clers penons en Asie se lievent :
Les Turqz ont peur de vostre bruit et fame,
Et vos fiertéz redoutent et eschievent.

Grece a fiance en l'ardant Auriflame,
Qui d'iceux Turqz les yeux esblouira,
C'est tout l'espoir qu'elle attend et réclame.

Vostre hauteur de ce l'esjouira
Dedens brief temps : car j'en voy les apprestz,
Dont un chacun vostre nom bénira.

Mais cependant, à fin d'estre plus fraiz,
Reposez vous, reprenez voz haleines,
Et de labeur soyez un peu soustraits,

Refocillez voz membres et voz veines,
Impossible est que tousjours arc puist tendre :
Car ses forces en seroient trop veines.

Entre deux faut à volupté entendre,
Et y vaquer à l'exemple de Mars,
Qui s'accointoit de Vénus blanche et tendre,
Et mettoit jus escuz et braquemars.

(*JL*, III, p. 122-123.)

« *Les illustrations de Gaule
et singuralitez de Troye* »
(Livre I : achevé en 1511)

... Or fut le grand Roy Jupiter moult joyeux
quand il veit si noble assemblée et tant de hauts
personnages arrivéz sur la montaigne, tous résoluz
à faire bonne chère. Et ne douta sinon que Mars le
grand Dieu des batailles troublast la feste comme
il avoit fait autresfois aux noces de Pirithoüs et
Hippodamie en ce mesmes païs de Thessale,

èsquelles il incita les Centaures, moitié hommes moitié chevaux, à faire meslée furieuse et mortelle contre les Lapithes, comme décrit élégamment Ovide au douzième livre de sa Métamorphose. Toutesfois, pource qu'il le veit paisible et débonnaire entre les dames, il n'eut aucune souspeçon de luy. Mais tout le mal viendra d'un autre costé : c'est à savoir de la faulse Déesse Discorde, qui s'en est allée au jardin des Hespérides en Afrique, pour quérir une pomme d'or, dont le noble convive sera désemparé. De laquelle chose ignorant le bon Roy Jupiter, il se tourna devers ses ministres, en leur commandant que l'appareil fust grand et somptueux, et que chacun fust diligent de s'employer en son office ordinaire. A quoy faire, ilz furent tous prompts et ententifz.

Car alors Flora la gracieuse Nymphé, compaigné du doux vent Zéphyrus, s'entremet de tapisser la noble montaigne de fresche verdure et de plantes aromatiques et flairans violettes dyaprées de maintes couleurs, dont son mary le gentil Zéphyrus, fils d'Astreus et de la belle Aurora, luy faisoit fourniture. Si comme de marjolaines, poliot, cyprès, spic, romarin, euroine, mente, basilique, marguerites, soucies, ancolies, jennettes, giroflées, coqueletz, percelles, bacinetz, passe-roses, passeveloux, glays, noyelles, liz, pencées, muguetz, roses, et œilletz herbuz. Les autres Nymphes aussi meirent la main à la paste, et se aydèrent de leur part. Mesmement les Hymnides, lesquelles se prindrent à tendre et dresser au long de leurs praries les beaux verds buissonnets florissans et les hayes toutes couvertes de floriture.

Faisans tentes, tref, treilles, fueillées, frescades et pavillons de rosiers florissans, de flairans englentiers, groseliers, meuriers, framboisiers, jassemains, sehuz, vignettes, et couldriers, pour faire umbrages aux Dieux. Et quand ilz furent tous tendus et bien hourdis, Rosée la belle pucelle, fille de la Lune et de l'Air, vint pendre autour des branchettes mille perles rondes, et gemmes clères et transparentes qu'elle tira de son espargne, pour enrichir leur florissance, laquelle rendoit telle odeur, que toute la région en estoit toute imbue et embaumée. Aucunes des autres Fées, si comme les Napées, s'estudièrent de faire sortir de plusieurs endroits de la montaigne plusieurs fontainettes et ruisseaux courans à douce noise, dont l'eaue estoit plus clère que beryl, et le regard amène et délectable. Si produisirent aussi les Hamadryades, et meirent hors de leurs arbrisseaux plusieurs fueillettes et fruitages de diverses sortes, tellement que ce pouvoit sembler un paradis terrestre. Car chacune si employa par grand estude, qui mieux mieux ; Mesmes Sylvanus, le Dieu des bois et des forestz, amplia ses umbres de plus grand estendue pour rendre le lieu plus plein de délices...

(*JL*, I, p. 214-216.)

(Livre III : achevé en 1512)

Après la desconfiture des hommes, les Romains eurent presque autant à faire à vaincre les femmes : car pour deffendre leur honneur et chas-

teté, elles s'estoient fortifiees entre leurs chariots et bagages comme dedens fortes tours ou chasteaux, et d'illec combatoient de lances, de dards et d'espées, par une merueilleuse hardiesse et obstination de courage, tellement que par longue espace on ne pouvoit entamer sur elles : mais quand il advenoit que aucunes desdites femmes en combatant tomboient ès mains d'iceux Romains, ilz les faisoient mourir de playes cruelles et deshonestes, en la présence des autres, pour leur donner crainte et frayeur : mesmement ilz leur coupoient le test de la teste, avec les cheueux : de laquelle nouvelle et exécrationnable manière de mort, lesdites femmes, espouventées, envoyèrent premièrement au Consul Marius une ambassade comme avoient fait les autres dessusdites, pour impétrer liberté, et quelles peussent servir les Dieux et les Déesses en aucuns temples comme religieuses. Laquelle chose comme elles ne peurent impétrer, elles estranglèrent premièrement et jettèrent contre terre leurs enfants, et puis tournèrent contre elles mesmes les armes qu'elles avoient prises contre les Romains : tellement que les aucunes s'entretuoient de coups de lances, de haches ou d'espées : les autres prenoient l'une l'autre par la gorge, et s'estrangloient par merueilleuse fureur et désespération. Et telles en y eut qui nouèrent des cordes par l'un des bouts aux jambes derrière de leurs chevaux, et de l'autre bout à leurs mesmes gorges : puis, en aguillonnant leurs chevaux, se faisoient trainer par iceux jusques au mourir. Les autres se pendirent aux arbres pro-

chains, aux timons de leurs chariotz, voire à tout leurs cheveux mesmes par faute de cordes. Si en fut trouvé une pendant à vu arbre, ayant à chacun de ses piedz un de ses enfans penduz...

(*JL*, I, p. 336-337.)

GUILLAUME CRETIN

On ignore le lieu et la date de naissance de Cretin : il était probablement Parisien, et né au début du règne de Louis XI (entre 1461 et 1465 ou 70 ?). Il fit une carrière ecclésiastique, relativement brillante : titulaire d'un canonicat à Évreux vers 1500, il s'installe en 1504 à Paris, où il entretient quelques relations avec le milieu des clercs du Châtelet ; dès cette année ou peu après, il reçoit les charges de Trésorier de la Chapelle de Vincennes (office comportant des privilèges épiscopaux et qu'il conservera jusqu'en 1522) et de Chapelain de la Sainte-Chapelle. Aumônier royal en 1514, protégé par le roi François I^{er}, il obtient de celui-ci en 1520 la reconstruction de la Chapelle de Vincennes et trois ans plus tard est nommé au poste difficile de Chantre de la Sainte-Chapelle.

Son œuvre littéraire, abondante et faite pour l'essentiel de poèmes de circonstance, jouit très tôt d'une renommée qui durera jusque vers 1550. Le grand nombre d'épîtres qu'elle contient atteste

l'étendue des relations de Cretin : dès 1498 un séjour à Lyon lui a permis de nouer des liens avec le monde littéraire et humaniste de cette ville ; depuis 1513 il est en rapport avec la cour des ducs d'Alençon ; mélomane, il est ami d'Okeghem. Il l'est aussi de Molinet ; il admire Saint-Gelays, connaît Jean et Clément Marot. Jean Lemaire se dit son disciple, et l'on a supposé que c'est lui (ou Lemaire) que Rabelais, au *Tiers Livre*, désigna sous le nom de Raminagrobis. A six reprises, entre 1511 et 1523, Cretin participa aux concours de poésie mariale du Puy des Palinods, de Rouen, et y fut quatre fois couronné.

Ses dernières années, quoique attristées par la maladie, ne connurent guère de ralentissement de son activité poétique. Il mourut en 1525, peu de mois après avoir écrit sa dernière œuvre datable, mais laissant inachevée une *Chronique française* en vers.

Voir GC, p. IX-CIX.

*Épître au roi Charles VIII,
au nom des Dames de Paris
(1485-1498)*

Est il papier, encre, ne plume en main,
Pour bien coucher doulx langage et humain ?
Est il escript portant crédit ou tiltre
De gorgiasse et amoureuse épistre,
O cueur royal, qui puisse à l'advenir
Jusques icy t'esmouvoir à venir ?
Est il propos, est il recueil honneste,

Qui le vouloir du tien cueur admonnest
 Donner l'ÿesse, et de plaisir pourveoir
 Celles qui ont tel désir de te veoir ?
 Est il douceur, est il plaisir quelconques,
 Est il rapport, est il nouveauté que oncques
 Fust avancée, en quoy noz désoléz
 Et tristes cueurs feussent or consolez ?
 Est il regret de piteuse pensée,
 Est il douleur par pitié dispensée,
 Qui le regard de ton gracieux œil
 Sceussent tourner venir à nostre vueil ?
 O cueur remply de loyauté royale,
 Cueur plain d'honneur et royaulté loyale,
 Laisseras tu de ton amour tariz
 Les dolentz cueurs des dames de Paris ?
 Laisseras tu en dueil et ennuy celles
 Que les brandons et vifves estincelles
 De Cupido atouchent de si près
 Que eaux de damatz, marjolaines, cyprès,
 De romarins, verds lauriers et lavandes
 Ne leur font rien ? s'il fault que de la vendes,
 L'eau de ta grâce, et que leurs cueurs près mortz
 Soyent arrousez icy d'eau de remors.
 Fault il que ainsi l'eau de pleurs assocye
 Leurs piteux yeulx ? faut il que eau de soulcye
 Baigne et arrouse à toute heure leurs cueurs,
 En lieu d'avoir les souefves liqueurs,
 Les doulx regardz, les parolles privées,
 Les entretiens, les doulces arrivées,
 Les si bons motz, nouvelles, privaultéz,
 Privéz propos et tant de nouveaultéz,
 Qu'eurent en l'heur de la présence tienne ?
 Hélas ! fault il que la présent te tienne

De ton escript responsif à ma lettre
Suis très joyeux, ce que ne puis mal estre
Quant je congnois te veoir convalescer,
Car plus n'est riens le mal qu'on va laisser
Si le plaisir perdu retorne en voye
Au maladif, et santé lui envoie.
Or, mon amy, les bons jours et salutz
Que vrays amans ont veu et pieça leuz
En escripvant épistres et cartuelles,
Ungs et aultres te sont bien deuz ; car Tulles
T'a hérité de parfaicte éloquence.
Veu ton ennuy, je te prise et loue qu'en ce
Qu'as jà souffert et encor peult souffrir,
Ton noble cueur désire et veult se offrir
Patiemment porter et endurer :
Persévérant se demonstre à durer.
Sy ne puis je me trouver jamais aise,
Te songnoissant porter si gref mesaise ;
Laisse moy donc le plaindre et lamenter ;
Mais au surplus vueilles en l'âme enter
Qu'adversité, qu'en ce val piteux portes,
Te face ouvrir des haultains cieulx les portes ;
Congnois aussi que au cueur de tes amys
Ton desplaisir dueil angoisseux a mys ;
Des amys as, j'en responds et les scay
Telz que se veulx les congnoistre à l'essay,
Tu trouveras leur amour si affable
Que le parler ne sera prins à fable ;
Et je qui suis le moindre des meschans,
En pleurs et plains vueil convertir mes chantz...

(GC, p. 255-256.)

A Jean Molinet
(1498-1502)

... Cheval réthif ne quiert les esperons,
Et qui l'en fiert il se jecte à travers :
En te picquant, nous autres espérons
Gagner ton cueur, qui nous transmettra vers :
Que peuvent noz corps fors viande estre à vers ?
N'espargnons donc la chair qui pourrira.
Tel gaudist huy, qui demain pou rira :
Par ce moyen, puis bien dire, si en ce
Retiens ta main, veu qu'elle à pourrir a,
Que trop tu es ingrat de ta science.

Ton molinet gaigna le bruyt jadis
Du grain tirer d'entre les fleurs la fine ;
Tantost y a des ans passez jà dix
Qu'on n'en voyt riens, je ne scay qui l'affine.
Qui congnoistroit la commère ou l'affine
En avoir eu d'ung sac moulture double,
Ung point seroit ; mais qui s'y fourre ou double,
Mémoire n'est que la nouvelle en sourde :
Celluy ne vault, à vray dire, ung seul double,
Qui par fierté fait de l'oreille sourde.

Pardonne moy ; au fort se tu ne veulx,
Ce m'est tout ung, car je resve et topicque ;
Du desjuner de viande à nepveux
N'est pas tousjours desjuné qui tost picque ;
De deux chemins, choysis ou notte ou picque,
Prens en mes ditz estrif, non, sy feras ;
Se pour trencher bon acier ou fer as,
Charge l'ostil, et tes plumes aguise ;

Du tien Cretin le désir parferas,
Soit ton escript fait à Gand où à Guise.

(GC, p. 322.)

Molinet n'est sans bruyt, ne sans nom, non,
Il a son son, et comme tu vois, voix,
Son doulx plaïd plaist mieux que ne fait ton ton,
Ton vif art ard, plus cher que charbon bon,
Tes trenchans chantz perchent ses parois roïdz,
D'entre gent gent ont nobles Franchois choïz,
Se ne doïbz doigtz boubter en son laïct laid,
Car souvent vent vient au molinet nect...

Molinet rondement tournant, habandonnant en dormoison, se la crainte de ta meulle baille contre-pois aux pesantes et intractable choses, tu, duquel les implusions bruyent en forme de canons, pourras, s'il te plaist, avoir telle raison du facile Cretin, comme du crédit as en la moulure : autrement qui ne peult à ung molin, hay * à l'autre.

Toutesfois le Cretin, désirant se trouver remply des odorentes fleurettes, affin d'estre léger à porter, fort pour soubstenir, subtil pour eslire, aisé à contenir, doulx à embrasser, a plutost voulu serrer sa texture pour retenir de ta farine le fragment, que le tons de nul autre, et ce baille pour salut.

... Or ne fault pas que tu ignores combien on te cherche sur tous autres en solertie attrayant, pour le souef arrousement de tes porées, et doulces influences de tes orbes donnans sérénité aux tempestes, union aux divisions, et repos aux turbes esmeues.

* Lire *aille* (?).

Et semble que Tulle par éloquence, Orose par historiographe, et Octovien par méliflue réthorique, n'ayent esté dignes d'arrouser leurs plumes en tes russeaulx pegasées ; parquoy on ne pourroit facilement juger se le grain du millet amené par ung chartier passant à Meun, est portable en lait sac, ou en cretin tissu d'osière, pour en la distinction des temps servir en retraict à esclaircir la passe du molinet à trop pesante moulture, congneue en la lecture de ta nompareille lettre responsive, ou est monstré, à une fois, ce que à diverses ou esperoit, et dont ton engin est d'autant extollable, et aussi pour luy congratuler et non esmouvoir à autre déclaration. Le Cretin léger, qui n'aproche en riens ta non tangible sublimité, et qui néanmoins doucement a à soubstenir le hurt de ton artillerie, sans soy couvrir de manteaulx, taudis, chevrètes à menus pavois et potences, picques, pelles, pinches, piedz de chièvre, ne autres instrumens servans à la résistance des grosses pièces, t'envoye la présente avec coppie de deux petis bâtons sans feu, dont seulement est appuyé pour deffence ; non affin de adoulcir tes canons, mais en voix basse de Cretin respondre à leur tumulte, pour l'adieu, qu'il te gard. *De Lyon ce treiziesme d'aoust*, par

Le tien tout à plain

CRETIN.

Molinet net ne rend son canon, non,
Trop de vent vend, et met noz esbas bas ;
Bon crédit dit, qui donne au renom nom,
Mais efforts fors tornient en bran son son,

Oultrageux jeulx le font de solas las ;
Se Vénus nudz nous tient en ses las las,
Par Bacchus culz scavront du coullart l'art :
En espoiz pois sert on de vieillart lard.

(GC, p. 324-326.)

*« Rescription des femmes de Paris
aux femmes de Lyon »
(avant 1501)*

Salut à vous, femmes du Lyonnois,
Plaisans mignois, visages angélicques ;
L'on a pour vous fait joustes et tournois :
Chevaux, harnois, ont cousté maintz tournois,
Dont les galois sont fort mélancoliques ;
Pour vos reliques et gorres diaboliques
Par voyes obliques se dressent jour et nuyt,
Mais ce n'est pas tout or ce qui reluyt.

Par voz regars, que gettez de travers,
A grans renvers gaignez la seigneurie ;
Notez que c'est de voz corps par mes vers :
Ce sont gros vers, puantz, rouges et verds,
Poignantz, parvers, dont la chair est nourrie ;
Quant est pourrie, il n'est pas temps qu'on rie,
Quoy que l'on die, c'est vanité sans doubte :
Tel a beaulx yeux qui souvent ne voit goute.

Riez, chantez, caquetez, brocardez,
Et regardez les gorriers perruquéz ;
Allez, monstrez vos musequins fardéz,
Contregardez vos corps et culz bardez ;

Plus ne tardez, trouvez vous aux banquetz,
Dressez caquetz, présentez les bouquetz ;
Pour tous acquestz le bruyt sur vous redonde.
Mieulx vault bon los que richesse en ce monde.

Je m'esbahis dont vous tenez la guise
D'estre en l'église ainsi encaquetées ;
C'est grant horreur comme l'on se desguise.
Avez vous quise ceste façon exquise,
Trèsmaï acquise, qui vous fait effrontées,
Trop moins doubtees, et trop plus eshontées
Que les hantées publiques et infames ?
Honte siet bien à bonne preudefemmes.

Lors que devez dire vos oraisons
Ris et blasons en l'église cherchez ;
Mieulx vous seroit de gardez vos maisons
Que jamais homs par telles achoisons
N'eust les poisons que de voz yeulx tenez.
Vous y marchez ainsi qu'en plains marchez
Et remarchez mignons à vostre vueil.
C'est en amours ung grant poste que l'ueil...

... Trop me desplaist que tant laidure dure ;
Luxure sure toute noblesse blesse.
Homme qui voit celle laidure dure
Procure cure, la corrompure pure,
Rompure pure, car la simplesse blesse.
Promesse ou esse, si gentillesse lesse ?
Jeunesse n'esse ; le goust de la mort mort.
Qui vit il voit, qui est mort il est mort...

(GC, p. 244-249.)

A François Robertet
(1504 ?)

Comment pourray, en langue vernacule,
Respondre aux dictz élégantz qu'as transmis ?
Tu congnois bien qu'un petit ver n'aculle
Ung gros serpent, et y eust quatre ans mis.
Seigneur Bailly, ne fust ce qu'entre amys,
J'ay les escriptz veu recepvoir et lire,
Mieulx eusse aymé le différer eslire,
Que m'avancer ung si hault euvre entreprendre :
Petit ouvrier ne scait pas où en prendre.

Ouvrier ne suis pour trancher de l'abille,
Ne hault louer ta façon excellente.
J'ay foible sens, mémoire trop labile,
Et est ma main par pesant excès lente.
Pleust or à Dieu que le greffe eusse et l'ente
Du bien, que scais tant loing que près anter,
Pour promptement te faire présenter
Fleur, feuille, fruict, à plain crestin ouvert :
Nouveau don plaist, soit rouge, gris, ou vert.

Tu m'as fait don que fort je loue et prise
Et dont te rends mercys à millyons :
C'est t'amytié qui tient la mienne esprise,
Tant qu'elle et moy pour bon amy lyons
Ton cueur au myen, et si enemy lyons,
Loups, ou lyépars te scavois estre encloz...

(GC, p. 249-250.)

A Macé de Villebresme
(1510)

... Et si l'escript, comme on le voit yssu
De moy, n'est tel que se l'avoit tissu
Ce révérend abbé le bon d'Auton,
Merveille n'est : car il abonde en ton
D'armonieulx, suave et doulx langage,
Et ne scavroys y mettre de l'an gage
Correspondant, mais me fault soubz luy taire,
Pour demourer remys et solitaire
Comme recluz en ce Boys de Vincennes,
Où conviendrait gecter des foys vingt sennes
Ains qu'en tablier faire ung Jehan bégayer.
Et si ne puis pié ne jambe esgayer
Jusque à Paris, pour la mortalité
Qui règne, et a là maint mort alité.
Doubtant par moy estre atrappé cest an,
Icy me tiens, et prends *contra pestem*
Vinum, qui est le souverain remède.
En desjeunant matin telle erre m'ayde.
Icy sers Dieu en ceste chappellote :
Tant jour ouvrier que feste eschappe l'oste...
(GC, p. 260.)

Ballade contre le pape Jules II
(1511 ?)

Puis que la main qui tout lie et deslie
Veult enfermer, jusqu'au retour de Hélye,
Les grans trésors du coffre apostolique,
Murmur sourdra, bruyant sur l'homélie

Deus laudem, veu la contumélie
D'erreur semée en la foy catholicque.
L'église a dueil, voyant Julius querre
Nom de César, et sans reigle n'esquierre
Rédiffier seigneurie usurpée.
Se, pour rochet, prent cuyrace et fait guerre
La loy permect se deffendre à l'espée.

Noblesse plaint, ayant face paslye,
Et s'esbahit comme son fait palye
Mettre en avant croix, thiaire et relique,
Cuidant getter François hors d'Italie.
A son secours peuple interdit alye,
Tout impugnant l'escript évangélicque.
O Romme sainte, as tu plus de Saint Pierre ?
Où sont ses clefz ? Croy, se le pape y erre
A tard viendront Scipion et Pompée
Le secourir : qui frappe à coups de pierre,
La loy permect se deffendre à l'espee.

Le peuple en crie et se mélencolie,
Disant que c'est une haulte folie
Tant déffricher ceste terre italique.
Justice y dort, foy est presque abolie,
Fainte équité, par promesse polye,
Y met en jeu son art diabolicque.
Chrestienté, que ne vas tu grant erre
Soubz l'estandard d'union prendre terre
Sur mescréans, sans te rendre occupée
Au sang des tiens ? Responce, pour tout erre
La loy permect se deffendre à l'espee.

Père pasteur, avant que mort t'aterre,
Demande paix, il ne fault qu'un quaterre

Pour ruer jus ta force de poupée ;
Et si tu fiers de picques ou cimeterre
La loy permect se deffendre à l'espée.

(GC, p. 58-59.)

A l'écuyer du duc d'Alençon, La Jaille
(avant 1512)

Actaint de dueil, suis en grief soucy
D'ennuy qui faict trouver dure verdure,
Le pauvre monde est transi d'estre ainsi,
Fort me déplaist que telle ordure or dure :
Se tout le long que l'an dure l'endure,
Je crains que tasse on n'ayt guiere, n'esguiere ;
Qui a, si a ; qui n'en a, si en quière.

Mais sçait il bien, à bigle œil dextre, d'estre
Contrefaisant soubz tels argus Argus,
Se guerre en huys ou fenestre faict naistre
Combatz, où sont les cons et culz escutz ?
Fault il que ung sot cornagus corne argus,
En trenchant metz sur noz tables notables ?
Bruyt commun resve en propotz non estables.

Pour fin donnons aux mieulx faisans, fesans ;
Si seront mieulx, entre nos rys, nourrys ;
Ceulx qui seront l'heur de tes ans taisans,
Auront de moy vieilz aulx pourriz pour riz,
Après plorer, coste barilz bas riz,
En escoutant des chansons d'eschançons ;
Flacon vault fleute à sonner des chansons.

Frère et amy, si sonnettes sont nettes,
Et envyron Alençon alle en son,
Sonne vers moy chansonnettes honestes,
Et de ta fleur rendz pour leçon le son ;
Ayme Cretin, et boy son à boisson.
Il ne me chault comme j'aille en mangeaille,
Si mieulx que pis * y a pleine ma *jaille*.

(GC, p. 270-271.)

« *Plainte sur le trespas*
de Messire Guillaume de Bissipat »
(1512)

Le jour que Mars, desployant ses banières,
Feyt tirer hors par estranges manières
D'abismes creux, sulphurines mynières,
Centres profondz, spélunques et taisnieres,
Outilz très ors
Du forgeron Vulcan et ses consors,
Soudains hazards et aventureux sortz
Prindrent effect de sy cruels ressors,
Que maintz souldardz
Suyvans guydons, enseignes, estandardz,
Tant sur coursiers, chevaulx légiers, hédars,
Que piétonnans, succombèrent soubz dardz
De mortelle ombre ;
Dont le récit, par voix obscure et sombre,
Rend à l'ouÿe ennuy et lourd encombre,
Veu que de mors y a si trèsgrant nombre.
Ce dur rapport
Mect la pensée en fort loingtain transport,

* *Mieulx que pis* : devise de Cretin.

Et avroit bien besoing d'aucun support,
Doubtant plusieurs estre passez au port
De Phlégéon,
Que Dieu ne veuille ! Ains des mains de Pluton.
Et Cerbéus, l'ort infernal lutton,
Soient préservez ! Jà piéça ne leut on
En vraye hystoyre
Occision sy extrême et notoire,
Pour tant de sang en humain territoire
Estre espandu ; quoy que on ayt la victoire,
C'est grant douleur....

(GC, p. 73-74.)

... En chant royal s'acquiert gloire immortelle.
Acteurs gentilz, ne doubtez la mort : elle
N'a plus sur vous tiltre d'exaction ;
Doulce armony a faict transaction
Pour vous tenir en sa franche tutelle ;

Quoy que le mail d'Atropos vous martelle,
Il forge en vain, et ne scet qu'il bastelle,
Car Réthorique y querelle action
En chant royal.

Le corps présent eut, son temps, amour telle
A ce sçavoir, qu'oncques de sa cordelle
Ne s'exempta par nulle paction.
Doux dieu, prenez de luy compassion.
Mort y a mys discord : accordez le
En chant royal.

... Honneurs divins au ciel sont ordonnéz
Pour tous les humains aux lettres adonnéz :

Car sapience esliève leurs courages
A contempler les célestes ouvrages,
En quoy se voyent haultement guerdonnéz.

Se par vertuz leur sont habandonnez
Ces biens haultains, ceulx à tel bandon néz
Mériteront, s'ilz font bons labourages,
Honneurs divins.

Dieu tout puissant, qui la dessus tonnez,
Nos cueurs sont matz, et noz sens estonnéz
Veoir infecter par corrupus oraiges
Ce corps transy : exaulsez nos suffrages.
Dernier salaire attent, or luy donnez
Honneurs divins.

(GC, p. 86-87.)

*Epître en équivoques,
à Maître François Charpentier
(1512-1515)*

(La recherche d'homophonies étendues au vers presque entier rend le sens parfois très obscur.)

A toy, le filz, qui escriptz amaz cher
Du père tien, résident à Vicenne,
L'épistre va, comme si Avicenne
L'eust composée, aspre et dure à mascher.
A celle fin qu'en mes ditz contreface
Assez le fin, pour face contre face
Vers et respons accorder, plume ay prise,
Vers serréz pontz, ou beaucoup plus mesprise

L'accès de court, que se veisse mes sens
Lassez de court ; plaisir n'y ay, mais sens
Dueil et despris, pour autant qu'apperçoy,
D'œil et d'esprit, chicherie, à par soy,
Mettre à l'hostel force plus par séduyre ;
Maistre a loz tel qu'à bien tenir sçait duyre.

Si l'appétit s'amorce sur pillier,
Cela petit monstre, du seur pillier,
Jamais jouyr de tout plaisir, cesse ore
Ja m'esjouyr, voiant que onneur s'essore.

On se délivre aux champs et par cité ;
Once de livre oster, c'est par cité
Lasse et rebource au donner, mais à prendre
La serre bourse, il ne luy fault apprendre.
Elle oste et tout labour de tout charroy,
Et l'ost, et tout bon bruyt qui touche à roy,
Peu plaist lait chant qui trop hault permet ton,
Peuple est leschant ses platz, et prou met on
A supporter son mal, je resve qu'homme
A sceu porter tel faix ; or est il comme
En ply d'avoir souffrette, qui jadis
Emply d'avoir estoit, d'ans a jà dix
Qu'est tant d'ennuitz endurant, qu'il est force
Qu'extende en huys l'oultrage qui l'efforce.

Filz, se de voir des maux telz que les sçay
Feisse debvoir reprendre où j'en laissay,
Certainement on verroit comme escript
Certain ne ment, jouxte ung lay qu'on m'escript
Traictant des faicts de la court, dont présages
Très tant d'effectz nous monstrent qu'après eages
Escorneront leurs hoirs des corps pourriz,
Et corneront pleurs et discordz pour riz ;
La court m'estonne, erreur qui multiplie

La court mais tonne, en ce tumulte y plye
 Force et sçavoir, c'est pour maint homme aigrir ;
 Fort cesse avoir, qui me faict tout maisgrir :
 Or fond ès mains des gens qui aux destroictz
 Or font tant moins quant, des quatre ou des trois,
 On brayt et dit que tout se perd au fort,
 Umbre est édict, foible donne ayde au fort,
 Cela n'est point de droict ; car soubz la somme
 Se l'asne est poingt, par excès on l'assomme ;
 Force à foiblesse au besoing n'est secours,
 Fort sa foy blesse, en cela n'esse cours
 Faulx et divers tailler branches et tronqs,
 Faulcez dix vers, croix n'y a plus ès troncs ;
 Qui arbre n'a ne fera jà mesrain,
Quia brena, nous n'avrons jamais rien.

Quoy ! estre ainsi demouré à quia
 Quoy et transy ; peult on scavoir qui a
 Cela causé ?...

(GC, p. 278-280.)

*« Invective sur la pusillanimité des gendarmes
 de France à la journée des Esperons »
 (1513)*

... O nation françoise, où est la pompe
 Que à son de trompe obtins par toute Italle
 Le temps passé ? faut il qu'il se corrompe,
 Ton loz, et rompe ? ambition te trompe ;
 On brague et pompe, on perd force totale ;
 Esse fatale adventure, ou brutalle,
 Qu'on ne s'estalle au combat regarder ?
 Le bon renom sur tout se doibt garder.

Piétons pendars,
Groumeleurs, grondars,
Satrappes, souldars
Hardiz comme canes,
Vous tremblez soubz dardz,
Perdez estendartz,
Et scavez tant d'artz ;
Fy ! vous n'estes qu'asnes...

... Laissez vous l'aigle ainsi bas voller,
Jusque à fouller le champ des fleurs de lys ?
Souffrerez vous ce pays affoller ?
Doutez vous l'aer ? c'est trop mys à bransler,
Tant se soullier entour repoz de lictz ;
Gens amollis, sont vos cueurs abollys ?
Harnoys pollis servent cy bien peu, non :
Homme sans cueur perd crédit et renom.

L'aigle lye ès parcs
Leonceaulx ; lyéppars
Sont jointtz, non espars,
Doubtant la rencontre ;
Or disons que partz
Prendront ilz pour partz,
Dismes et champars,
Sans dire à l'encontre...

... Chascun se plainct des tours et grands
[meschefz,
Qu'entre vous, chefs, brassez par voz discordz ;
Division est entre vostre ost, sachez
Que si marchez en picques, folz marchez
Rendront marches sur vous piteux recordz ;

A cryz et cors les godons, corps à corps,
Tiendront leurs gordz, jà ilz y ont visé ;
Tantost se perd royaulme divisé.

Pensez et visez
Que gens divisez
Sont à coup brisez,
Rompuz et deffaictz ;
Et pour ce advisez,
Et vous conduysez
Si bien, que prisez
Soyez par voz faictz...

(GC, p. 205-209.)

Rondeau, au nom de la Chapelle de Vincennes
(1515-1518)

Puis huyt vingts ans, cinq roys passans ce cours
M'ont délaissée au trespas sans secours,
Et sans avoir par nul moyen tendu
Que ung seul ouvrier ayt à moy entendu.
O quel honneur à gens de grosses cours !

Leurs clerks ont eu mains plus diverses qu'ours,
Faisans deniers, à la traverse, courtz
Pour me parfaire ; ainsi j'ay actendu
Puis huyt vingts ans.

Remède quel ? Suivant mon erre, cours
Au triumpgant roy François, et recours
Espère y prendre à bonne heure et temps deu ;
Son franc vouloir magnanime, extendu,
Rendra croissant ce qui tumbre en décours
Puis huyt vingt ans.

(GC, p. 56-57.)

Ballade, au roi qui l'avait cassé de ses gages
(1523-1524)

Quiconques veult l'estœuf d'argent toucher
Au jeu royal, doibt de main ou raqueste,
S'il peult, ses copz bas et roide coucher,
Soit que le jeu seul joue, ou qu'il naquette ;
Mais, s'entre bont et volée, il n'aqueste
Le sort eueux, n'y preigne trop d'esbat ;
Et si malheur cause sur luy débat,
Use tousjours de gracieux langaiges,
Et dye aux dieux, « Si de faulte on me bat,
A tout le moins que je garde les gages. »

En ce tripot fault de bon pied marcher,
Avoir main seure, avec œil d'eschauguette :
Car à la fin faulx bond ou mesmarcher
Donne le sault à qui bien ne s'en guette ;
Pour bien jouer n'est besoing qu'on caquette :
Souventesfoys tel peut faire ung sabbat
Que aux coups donner de luy mesmes s'abbat.
Or suis je abbaz, dont affiert que allègue eages,
En suppliant, puis que chascun s'esbat,
A tout le moins que je garde les gages.

Le principal se tire au descocher,
Et les despens, s'il advient qu'on banquette ;
Qui perd, il paye, en trouvant l'escot cher
Quant fault laisser pourpoinct, robbe et jaquette
Si ne prétendz sonner à la cliquette
Ce qu'ay perdu d'ampaulmer, dont le bast

Me blesse fort, et qu'il n'y destourbast
L'escript présent, en troussant mes bagages,
Voluntiers deisse, ains que le sort tumbast,
A tout le moins que je garde les gages.

Sire, on m'a mys en blancs draps au grabat
De votre estat, ce goust mon cueur abbat,
Plus que l'aigreur d'herbes et fruictz bocages ;
Se bien ne sers à plain vol ou rabbat,
A tout le moins que je garde les gages.

(GC, p. 227-228.)

*« L'apparition du Mareschal sans reproche,
feu Messire Jacques de Chabannes »
(1525)*

Lors que Phébus, travaillé au long cours
Par luy couru, print repos et recours
A se baigner en mer occidentale,
Y resconsant sa lumière totale,
Celle arriva, nommée obscure nuit,
Contraire à l'œil des personnes, et nuit
Aux animaulx errans avecques elles ;
C'est celle là qui de ses noires ailles
Feist tel exploict sans cesser de voller.
Qu'ombre estendit, et ténèbres en l'air :
Mais, pour le temps où Cinthia la belle,
Seur de Phébus, que Dyane on appelle,
En sa couleur argentine prent soing
De gouverner le ciel, pour au besoing

Donner secours à son frère lassé,
Cela va bien ; tel lien enlassé
Se treuve joinct d'amytié naturelle
Qu'elle est pour luy, et luy aussi pour elle.
Aussi sont ils engendrez, dit on d'eulx,
De Jupiter et Lathona tous deux.

Si quelcun veult demander où quiert tendre
L'exorde tel, c'est pour mieulx faire entendre
L'estrange cas et divers encombrier
Basty de nuict en ce moys de Febvrier,
L'an mil cinq cens vingt quatre, où se rapporte
Que cedit moys effect lugubre porte...

(GC, p. 143-144.)

(Invective contre Milan)

Milan mauldict,
En faict et dit,
As foy perverse :
Sans seur édict
Faitz contredit
A la traverse,
Ton vouloir verse
Pour estre adverse
Au bien de paix qu'as interdit ;
Prince te trouvant si diverse,
N'a bon conseil qu'il ne renverse,
Abysme, et confond ton crédit...

...Tu romps accordz,
Et grans discordz
Metz en frontière,
Sans sonner cors

Fais tendre gortz
En ta ratière.
Raison entière
Donne matière
Te déclarer, par ces recordz,
De la grande Europe héritière,
Comme sépulchre et cymitière
Où s'enterrent infinitz corps.

Et qui la queste
De ma requeste
Bien entendra,
Compte d'enquete
Sur sa conquête
Jà ne tiendra ;
La beste Hydra
Luy apprendra
Que après te couper une teste,
Nombre de sept ne contiendra,
Car, comme Hercules, feu mettra
En toy, pour fin de la tempeste.

Malle cité,
Que cécité
A dominée,
Nécessité
M'a excité
Te veoir mynée ;
Examinée
Et ruminée
Nostre présente adversité,
Je te soubzhaite exterminée...

(GC, p. 156-158.)

(Discours de Chabannes)

Tu, ayans completz ans où vieillesse passe aage,
Tes termes desplaisans ne te monstrent pas saige ;
Milan par ton messaige affectes de bruÿne,
Mettre au dernier passage et totalle ruyne.

Ton propos ne contient équité raisonnable,
Mais selon droit qu'on tient seroit chose
[dampnable,
Vile et abhominable armes exécuter,
Pour terre convenable ainsi persécuter.

Que peult mais Lombardie à ce que princes ont
Cupidité hardie, et ambicieux sont,
Se grosse guerre font, et ardeur les attise ?
Maint homme se morfond au feu de convoitise.

Quant deux fondent procès pour maison en leur
[terre,
Se fera tel excès que sentence l'aterre,
Et que juge tant erre une place abolir ?
Jamais ne prendroit erre ainsi la desmolir.

Mais s'il veoit l'espreuve égalité au droit,
Et chascun eust faict preuve ample de son endroit,
A l'ung juger pourroit le lieu sans fraude aucune,
Pourveu que l'autre auroit récompense en pécune.

Ung prince ayant province et est la main tenant,
La perdre ains qu'on l'esvince ! Or respondz
[maintenant,
Seras tu soustenant que tel homme desserve
Luy estre appartenant le bien qu'il ne conserve ?...

...Quant force, yre et fureur de Dieu appaiseront,
Et princes sans erreur ensemble paix auront,
Quant des excès seront purgés les sodomites,
Françoys lors cesseront transgresser leurs limites.

Quant les humains en terre entendront déffier
Discord qui paix enterre, on peult certifier
Pour Dieu pacifier, qu'il fault délaïsser vice,
Et se purifier, en luy faisant service.

(GC, p. 160-165.)

(Discours de l'auteur)

... Mais l'éloquence,

Dont aux vivantz modernes la séquence
Tant plaist, l'entière et bonne conséquence,
Que contenter ne me puis, si non qu'en ce
Face esveiller

Mes esperitz a eulx esmerveiller ;
Considérant combien que au travailler
Eustes vouloir de jour et nuict veiller,
Train d'armes prendre,

Et le mestier de la guerre comprendre,
Pour quant et quant sçavoir lettres apprendre ;
Dont enquérir à grant peine ose entreprendre
Comme avez quis

Si long travail, ayant ces dons acquis,
Comme estre tant en faitz d'armes requis,

Et réputé tenir termes exquis
De rhétoriques,

Dont la pratique avez et théoriques,
A décider sentences platoniques
En imitant disciplines stoïques...

(GC, p. 166.)

Chant-royal

L'altitonant suprême plasmateur,
Monarque et chef en l'art d'architecture,
Avant qu'il fut des siècles formateur
Fist ung pourtraict de nouvelle structure,
Pour repparer l'offense et forfaicture
Du père Adam. Et lors la Trinité,
Du grant conseil d'immense éternité
Préordonna çà bas ung édifice,
Où décréta le Filz en Déité
Y desdier en sa solempnité
Temple construict par divin artiffice.

Le Paraclit, de l'œuvre conducteur,
Tel fondement y assit, et closture,
Que le maling serpent, faulx séducteur,
Ne sceust jamais y congnoistre fracture.
De droict compas et juste quadrature
Fut érigé, en telle summité
Que le renom, richesse et dignité
Du temple où feist Salomon sacrifice
Mout excéda. Lors sacrée unité

De Dieu et homme eust en sublimité
Temple construit par divin artifice.

D'or pur et net le portail, nef et chœur,
Murs, pavement, pillers et couverture
Furent bastis du magnifique aucteur,
Ouvrant sur tous à l'antique sculpture,
Trèsbien gardant perspective paincture :
Autour du chœur paignant Humilité,
Foy, Espérance, avecques Charité ;
Et en la nef, Attrempance, Justice,
Prudence et Force, au surplus Vérité
Pour tître y meist l'escript d'auctorité :
Temple construit par divin artifice.

Sy playsant fut ce temple au Créateur,
Qu'en luy voulut se faire créature :
C'est le saint corps où nostre Rédempteur
Fut incarné, et print sa nourriture :
C'est la sacrée et digne géniture
D'Anne, conçue au terme limyté,
Dont le concept en toute immunité
Dieu préserva du crime et maléfice
Originel. Aussi Divinité
Avoit esleu pour prendre humanité
Temple construit par divin artifice.

Maint lâche ouvrier, du temple détracteur,
Le veult renger soubz la loy de nature ;
Trop arrogant se monstre d'estre acteur
Sur faulx rapport d'erronée escripture.
Se Déité, entrant sans ouverture
Au corps Marie, avec virginité

Peust corcorder nom de maternité,
Elle a bien peu luy donner bénéfice
De necte, pure et saint intégrité,
Et la former sans quelque obscurité
Temple construit par divin artifice.

Prince, pour mieulx domter l'austérité
Des médisans et leur postérité,
Faictes chanter, quant on dira l'office
Qu'en son concept la Vierge a mérité,
Estre nommée, en toute pureté,
Temple construit par divin artifice.

(GC, p. 31-32.)

DESTRÉES

On ne sait à peu près rien de ce poète, dont l'œuvre (trois récits hagiographiques en vers, et un *Blason des faulces amours*) nous a été conservée presque par hasard. L'examen des dédicaces, signatures et dates fournies par le texte permet d'induire que l'auteur, frère chartreux, peut-être à Valenciennes, et se donnant pour disciple de Molinet, écrivit à l'intention de Marguerite d'Autriche, entre 1501 et 1512. Ses vers constituent un répertoire des figures les plus complexes de la Grande Rhétorique. Cf. *ML*, p. 228, 251, 252, 259, 276.

Voir *D*, p. 3-41.

Vie de sainte Catherine (1501)

Dieu tout puissant, prince d'honneur donneur,
Vray rédempteur, homme seul parfait faict,
Impérial plasmateur, amateur,
Supérateur, pardonneur, ordonneur

En tout bon eur de l'imparfait deffait,
 Là a reffait, non contrefait, défait,
 Lumineux fait quant de l'immonde monde
 Emundé t'a par sa sainte onde monde.

Orayson et louenge mise en plain stille à l'honneur et haulte prérogative de ceste présente vierge que l'on peult practiquer et lyre de tous coustés, *namque* :

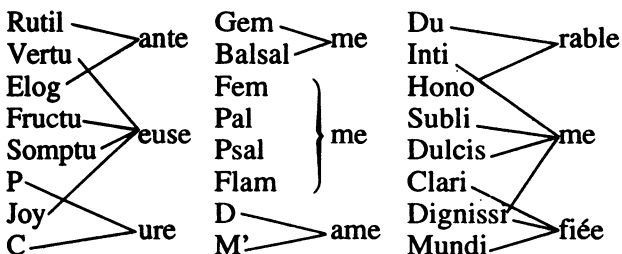
Sommière régente,
 Couronne portant,
 Lumière fulgente,
 Du thronne partant,
 Fermière trèsgente,
 Matronne luisant,
 Rimièr prudente,
 Patronne duysant.

Chy appert en quadruple nombre le nom de ladicté vierge, tant par teste, croisure que par fin :

Kalamité dont Dieu fit le ra	K
AbAndonnant de toy la reAul	T
Tu Transplendis faicTz plus qu'or de du	K
Hault en Honneur dè JHésus exal	T
En toy vierge contiEnt toute beaul	T
Riens n'est en toy que puist estre amen	RI
Juste l'ActeuR qui tel bRuit t'ordon	NA
Noble, INpareil que au vraY tu as mé	RI
A quoy appert que grant don te don	NA

... Louenge supplicatoire, rétrogradée et entrela-

chée, laquelle se poeult lyre à l'envers, à l'endroit
et de tous coustés.



... Date que ceste presente œuvre sy fut du tout
achevée, comme il appert en teste du bâton infé-
rieux.

Milicieuse espeuse au trèsgrant roy,
Comme je croy que à nul soit mal possible
Comprendre en soy entièrement l'arroy,
Céleste ottroy, vye sans désarroy,
Cure de toy n'estre ceste aggressible,
Crainctif, failible, estre néantmoins dicible,
ET pronuncible en seray de bon enge
Ichy pour fin grâces à ta louenge *.

(D, p. 136-139.)

Vie de sainte Marguerite
(1501-1504)

... Appert en ceste présente croix de hault en bas
et ossy au travers le propre nom de la dessus dicte
dame et princesse, pour laquelle ceste œuvre sy a

* Lire en acrostiche la date : 1501.

esté encommenchie et parachevée, emsemble le
nom de très magnificque, très noble et très élégant
prince et seigneur, Monseigneur son bon mary.

Vierge élégant, Princesse supernelle,
A jointes mains Humblement je te prie
Que à tous vivans o toY tu approprie,
Ossy à moy, en LYesse éternelle,
Splendiférant BEaulté sempiternelle,
MANoir RÉGAL, Règne qui nE fault drA.
Et quant le poinT de la mort nous viendra,
Contre Sathan qui Vers nous tend sa voye,
Nostre esperit, Sy que mieulx il s'avoye,
Te plaise ossy, Dame, prendre en ta charge,
Tant que sans fin JhésUcrist tousjours voye,
Roy glorieuX, radiant que ardent cher-
[ge...

... De rechief fait anoter qu'en ceste seconde
croix contient le nom de la susdicte princesse et
dame, mys par teste avec, en la première croisure
le nom de très invaincu César, tousjours auguste
deffenseur de nostre foy sainte et catholicque,
seul impérial monarque ès parties de la haulte et
basse Germanie, son père, très sacré roy, et finale-
ment, au bout de la lingne furnissant et accomplis-
sant ladicte croix, le nom de très illustre et nostre
très redouté prince et souverain seigneur naturel,
Monseigneur l'archiduc, son frère, homme très-
pascificque, tranquille et de très grande probité.

Miroir de paix, noble et fructueux chamP,
 Ayde A tez sers, que mercHy te requièrent,
 Regard maXIme, illustre que lYs blanc,
 Gettant par MILle, à L'heure qu'ilz te quièrent.
 Arreste toy, sY que ta grâce acquièrent,
 Réallement Par vrAys divins acordz
 En priant DieU, dont sans fiN ilz
 [enquièrent
 TranSmettre brief secours tant qU'ilz conquièrent
 Avecquez toy repos d'âme et de corpS...

... Oration et trèsaggréable loenge à la susdicte
 vierge et martire, contenant vingtechincq motz,
 commenchant chascun mot par lez XXV lettres de
 l'abécé.

Admirable Beaulté Célicque,
 Divine Et Ferveur Glorieuse,
 Honneste, Juste, Katholicque,
 Luciférant, Miraculeuse,
 Nette, Odorable, Précieuse,
 Quérant Refuge Suportable,
 Tousjours Vierge Xpristicoleuse
 Ymne Zélable & 9 fortale.

En ces huyt mèttes présens et inférieures, seuille-
 ment formés des quatre supérieures que dessus,
 dénombrant et recalculant toutes leurs réitérations
 et lysant de tous coustés, sont comprisez quatre
 vingtz et seixe lingnes, ayant sur le tout bonne
 rithme, sens et bonne raison tant d'em hault
 comme d'em bas, ainsy qu'il poeult apparoir en la
 loenge adréchant par devers la trèssaincte et très-
 glorieuse vierge et martire.

D'honneur l'eslite
Partout fus nommée,
Faveur inclite,
Dessus tout famée.

Famée dessus tout,
Inclite faveur
Nommée fus partout
L'eslite d'honneur...

(*D*, p. 57-60.)

PIERRE GRINGORE

Né en Normandie vers 1475, Gringore ne nous est connu qu'à partir de 1499, date où il achève son premier ouvrage, le *Chasteau de Labour*. Il appartient alors au groupe d'écrivains qu'entretient le roi Louis XII à fins de propagande. En même temps clerc de la Basoche, Gringore participe, comme auteur, metteur en scène et acteur, à l'activité dramatique de la confrérie, en un temps où les genres qu'elle cultive, la *sotie* et la *moralité*, se voient accaparés par la politique officielle. A plusieurs reprises jusqu'en 1517, Gringore dirige ainsi des représentations ou cérémonies publiques (pièces de théâtre, « entrées »), très polémiques lors du conflit qui oppose, vers 1512, le roi à la papauté. Dès 1505 il a publié sa première œuvre satirique, *les Folles Entreprises*, inspirées par la *Nef des fous* de Sébastien Brandt, traduite en français en 1498.

Quoiqu'il soit protégé par plusieurs grands du royaume, l'avènement de François I^{er} entraîne pour lui une perte de faveur. C'est alors, en 1516,

qu'il publie *les Fantasies de Mère Sotte*, ouvrage qui connut de nombreuses éditions jusqu'en 1551. En 1518, Gringore devient le héraut d'armes du duc Antoine de Lorraine. Il écrit beaucoup, se partage entre Paris, Nancy, séjourne, en 1523-1525, à Valence où il se trouve mêlé à la répression qui suit la révolte des « *Rustauds* ».

Nous ne savons rien de ses dernières années. Il mourut en 1538 ou 39.

Voir H. Guy, *l'École des Rhétoriciens*, tome I de *l'Histoire de la poésie française au xvi^e siècle*, réimpression Champion, Paris, 1968, p. 278-296.

« *Les fantasies de Mère Sotte* »
(1516)

... Ceste fille, estant en ceste pensée pénétrative, mettoit souvent la teste hors de la fenestre, désirant veoir aucun grant prince, seigneur ou chevalier pour passer temps et deviser ensemble affin de recréer son esperit qui se fantasioit. Mais quand avoit long temps fiché son regard sur les plains, chemins et sentes, mesmement sur boys, préz, landes, taillis et voyes obliques, et ne voyoit aucun à qui elle peust dire ses gracieuses complainctes et amoureux pensers et désirs affectueux, se retiroit comme faschée, ennuyée et fantasiée. Aucunesfois se gectoit sur ung lict, cuydant prendre repos, mais impossible luy estoit. Et brief, elle ne scavoit quelle contenance tenir. Après, elle se mettoit sur ung banc où elle contemploit et regardoit plusieurs tapis-

series où estoyent figurées et painctes anciennes et nouvelles hystoires. Mais peu y prenoit plaisir ; par quoy, incontinent esmeue d'ardant désir, retournoit à la fenestre pour faire regardz lubriques, espérant que quelqu'un passeroit par là à qui elle racompteroit ses complainctes ; car cueur couroucé ou ennuyeux est, se luy semble, deschargé quand il a dit à quelqu'un sa pensée. Sur ceste fantasie, passa par là ung grant et puissant prince qui venoit de l'esbat. Et si tost qu'elle l'apperceut, pensa comme elle pourroit trouver façon qu'il adressast son chemin vers elle, considérant que ce n'eust pas esté son honneur de l'appeller. Si pensa pour le plus couvert qu'elle chanteroit une chanson, et ainsi comme l'oyseleur par son flaiol ou pipe déçoit et attrape l'oyseau à la pipée, ainsi son chant attrairoit à son amour ledit prince, espérant que, s'il estoit joyeux et récréatif, il prendroit son chemin vers elle, et là pourroyent ensemble deviser de choses humaines et naturelles. Et estoit la chanson telle :

Pensive suis, frappée d'ung subil dart,
Et n'ay science ou habilité d'art
D'oster mon cueur d'amoureuse pointure,
Se ne complais à ma dame, Nature,
Qui mon esprit nuyt et jour brusle et art.

En plusieurs lieux je gette mon regard,
Et si ne voy nul qui me dye 'Dieu gard !'
En ce beau lieu où prens ma nourriture,
Pensive suis.

Je vouldroys bien ouÿr quelque brocart
D'ung gay amant secret, plaisant, gaillard,
Qui fust hardy d'assaillir ma closture.
Preste seroye d'en faire l'ouverture ;
Car trop m'ennuye attendant ce hazart ;
Pensive suis...

(*MS*, p. 56-57.)

Femme souvent est par femme déceue,
Si en son cueur a finesse conceue,
El vous fera de vos amours jouÿr.
La femme appète une autre femme ouÿr.
En secret est mieulx qu'ung homme receue.
Femme souvent est par femme deceue.

Dedens l'église, à l'entrée ou l'yssue,
S'une femme a autre femme apperceue,
Peuvent parler, caqueter, s'esjouÿr
Là où ung homme on contraindroit fouÿr
Se le mary sa venue avoit sceue
Dedens l'église à l'entrée ou l'yssue.

Quant ung amant est si ravy qu'il sue
Belle parole en bouche bien tyssue,
Lui sert beaucoup s'on le laisse rouÿr
Longue saison. Mieulx lui vauldroit brouÿr
Dedens ung feu, ou porter la massue.
Quant ung amant est si ravy qu'il sue.

Une putain vieille, qui plus ne peut
Jouer des reins, et devient macquerelle,
C'est grant danger fréquenter avec elle,
Car qui la croit, à la fin il s'en deult

Si employer son mauvais engin veult,
A son plaisir fera, d'une pucelle,
Une putain.

A faire mal autres femmes esmeult,
Voulant songer tousjours quelque cautelle.
Fuÿr les fault comme peste mortelle.
Vertu la chasse, et faulceté la meult,
Une putain.

Femmes qui sont messagières d'amours
Commettent cas villains et exécrables.
Ilz ont ung art plus subtil que les dyables.
Quant privées sont en villes, maisons, tours,
Aux amoureux font faire maintz estours ;
Puis on les loge au renc des misérables.
Femmes qui sont messagières d'amours
Commettent cas villains et exécrables.

(*MS*, p. 151-153.)

JEAN MAROT

Jean des Marez, dit Marot, naquit à Caen vers le milieu du xv^e siècle. Il ne semble pas avoir fait d'études régulières. Quelques voyages l'amènèrent, pour des motifs inconnus, à Angers, Lyon, Paris. Puis il se fixe à Cahors, où naîtra en 1496 son fils Clément. Quoique son mariage avec une héritière quercynoise l'ait mis à la tête d'un petit domaine, Jean mène une vie besogneuse, à laquelle il cherche une issue. Il a déjà écrit des vers (perdus pour nous) qui lui ont valu quelque renom. Par là sans doute il obtient, grâce à l'intervention d'une dame de la cour, un poste de secrétaire chez la reine Anne de Bretagne, et part en 1506 pour Paris.

D'où sa première grande composition, dédiée à sa nouvelle patronne, *La vray-disant advocate des Dames*. Mais dès 1507 Marot accompagne le roi Louis XII dans son expédition de Gênes : d'où *Le Voyage de Gênes*, poème de forme complexe qui fut aussitôt reçu avec faveur. En 1509, nouvelle expédition, contre Venise : d'où *Le Voyage de*

Venise. L'activité poétique de notre auteur est intense dans les années qui suivent. Il participe, avec Clément, aux concours du Puy des Palinods, à Rouen.

En 1514 meurt Anne de Bretagne. Le poète trouve place à la cour du Dauphin, qui devient quelques mois plus tard le roi François I^{er}, auprès duquel Marot remplit, avec d'autres, une fonction à peine voilée de propagandiste. Il jouit dès lors d'une solide réputation : ses poèmes (qu'il ne réunit jamais lui-même) figureront dans plusieurs recueils collectifs au cours du xvi^e siècle ; au xvii^e, sa mémoire subsistera chez plusieurs érudits, et c'est au début du xviii^e que paraîtra l'ensemble de son œuvre... en appendice de celle de son fils ! Cette gloire ne l'empêche pas de mourir pauvre, en 1526.

Voir L. Theureau, *Étude sur la vie et les œuvres de Jean Marot*, Caen, réimpression Slatkine, Genève, 1970.

« *La vray-disant advocate des Dames* »
(1506)

Congnoissant par vraye expérience et réduisant en l'imaginative de ma mémoire les grandes infuses grâces, vertus et mérites dont de tout temps et de présent la féminine géniture et maternelle secte a esté et est douée, fulcie et décorée et en si hault degré eslévée que non seulement les inférieures monarches en sont aornées de privilèges et infinis bénéfices ; mais aussi les bénédictees et

sanctifiées régions célestes collaudées et glorieusement enrichies : et au contraires les Plutoniques et cerbérins palus, ennemis du hault Tétragrammate, jadis ayent la possession de notre humanité annihilé, annéantis, subjuguéz et confondus. Deuement adverti que pour cuider ataindre à la défloration de ce très noble et magnifique Sexe, aucuns lâches, abbastardis et advortéz courages, meus de malicieux, dampnable et innaturel vouloir, envieux des biens procédans par grâce plus divine que humaine, ont entrepris et, de fait, exécuté par leur superbe conspiration et vicieuse machination, en desployant les dangereuses et très perçans allumelles de leurs serpentines et venimeuses langues, mesdire, villipender et vitupérer l'honneur des Dames et translater et réduire de gloire à reproche...

(M, p. 278.)

Musez icy, musars, musez,
Songnards uséz et reffuséz
Qui desprisez l'honneur des Dames ;
De blasmes serez accuséz
Si bientôt ne vous excusez
De vos parlers villains infames.
Ha lasches cueurs plains de diffames ;
Qui diffamez les nobles fammes,
Dont les maintiens sont angélicques ;
Vous perdez vos corps et vos âmes,
Vos bruitz, vos honneurs et vos fames
Pour vos parolles sophisticques.

Sophisticqueurs vous trafiquez

Et vous monstrez corniffiquéz
En vos traitz probleumaticques
Quelques droits que vous appliquez
Quand vous nous orrez réppliqués,
Vous demourrez tout fantasticques
Cas vos parolles basilicques,
Inicques et diaboliques
Sont tant infaictes de venin
Qu'ils sont grosses comme idopicques
Pour destruyre à grans coups de picques
L'honneur du sexe féminin...

Considérez que par nous allaictéz
Avez esté en vostre adolescence,
Torchéz, lavéz, bercéz, emmaillottéz,
Amignotéz, tant que de povretéz
Estes gectéz en grant convalescence ;
Et maintenant pour toute récompense
Ung chascun pense à nostre honneur deffaïre
Le mal pour bien rend cueur de mal affaire.

Pour satisfaire aux grands douleurs amères
Qu'ont eu vos mères à vous mettre sur terre,
Ainsi qu'Aspicz et venimeux vispères
De vos gueulles vomissez impropères,
Et vitupères meurtrissant nostre gerre,
Vous faictes guerre où vous deussiez paix
[querre,
Car il fault croire, soyez Ducz ou Visdames,
Que vous sans nous, vous estes corps sans
[âmes...

(M, p. 283-285.)

Qui bien estudiroit aux armes,
Autant qu'à Dames décevoir,
En France l'en verroit pour voir
De bons et vertueux gendsarmes.

Pensez-vous que bruit et vaccarmes,
N'y joustes l'on craignist avoir,
 Qui bien estudiroit aux armes,
 Autant qu'à Dames décevoir.

Certes nenni, mais aux alarmes
Ung chascun feroit son devoir ;
Et pourtant je faiz à sçavoir,
Concluant sur mes premiers termes,
 Qui bien estudiroit aux armes,
 Autant qu'à Dames décevoir,
 En France l'on verroit pour voir
 De bons et vertueux gendsarmes...

Il ne suffit pas d'avoir les rains fermes,
Grans et puissans, car s'il n'y a du cueur,
Comparez sont, et ainsi je l'affermes,
A ung beau vin, qui n'a goust ne liqueur.
Ne vistes vous jamais un grant vanteur
Jurer sang bieu, morbieu j'en battray quatre,
Qui faisoit jou quant venoit au combattre.

S'il est femmes indiscrètes,
Qui par parolles secrettes
Sont d'accort de voz personnes,
S'ensuyt-il que l'on decrète,
Qu'il n'en soit nulles discrètes,
Dignes qu'on les nomme bonnes ?
Est-il nulles maguelonnes,

Ne telles qui leurs coulottes
 Plantèrent sur Hercule ?
 Or ça ! mes gentes mignonnes
 Il vous faut planter vos bornes
 Encontre Aristoteles.

Et tout premier de vous, Vierge très digne,
 Considérant qu'en pensée divine
 Fustes créée avant ciel, terre et mer,
 Parler je vueil : puis vostre nom et signe
 Décore tant nature féminine
 Que sans mentir l'on ne la peut blâmer.

(M, p. 291-293.)

(*Rondeau en rébus et sa solution ; cf. ML, p. 355*)

fleur	flé
Ung grant de sa gueulle a	
Vent	trouvé
perflu dont c'est pris	
dain	flé
Car tout son venin bour	
cheu	mais
Est luy dont n'est a pris	
A	
ément il pr, avoit, is	
De	veraine
l'honneur d'une sa	
ayant	
L, Bonne, L toutes pris	
	trop
ta, Mais, nt pour ses faitz tils	
	saine
de, Fut, ux d'aller pescher.	

Ung grand sousfleur de sa gueulle a soufflé
Vent superflu dont s'est trouvé surpris,
Car tout souldain son venin boursousflé
Est cheu sur luy ; dont n'est assoubs, mais pris :
Assurément il avoit entrepris
Dessus l'honneur d'une sa souveraine
Bonne entre cent ayant sur toutes pris
Mais entre tant pour, ses faits trop subtilz,
Fut entre deux d'aller pescher soubz saine.

(M, p. 310-311.)

« *Le Voyage de Venise* »
(1509)

Au temps que Mars, soubz le vouloir des
[dieux,
Fist triumpher, par gestes glorieux,
Loÿs Douziesme, aorné, par mérite,
De bruit et los, que mort ne deshérîte,
Vulcan laissa souffler en ses fourneaulx,
Centaures plus ne battirent métaulx,
Armes forgeant, car le vray filz unique
Du Dieu Mavors, d'ung fier bras Herculique,
Avoit mis jus la nation superbe,
Comme la faulx qui renverse toute herbe,
Remis en paix, union et concorde,
Les héritiers de litige et discorde.

Pour ces haulx faiz et magnanimes gestes
Joye fut faicte aux régions célestes,
Car tous les Dieux commencèrent alors
Congratuler le puissant Dieu Mavors,
Lequel, voyant si grans solemnitéz,

Les mercia selon leurs dignitéz,
 Et tout premier loua la majesté
 De Jupiter qui luy avoit presté
 Temps opportun, faisant luyre en ses tentes
 Les clairs rayons d'influances faventes.
 A Neptunus qui tant voulut l'aymer
 Comme de lui paciffier la mer,
 Garder ses nerfs, carraques, et gallères,
 De rocz, bancz, vens, et vagues trop austères
 A Eolus de ce qu'avoit reclus
 Dedans ses creux Boréas et Eurus,
 Licenciant le gracieux Zéphire,
 Pour aspirer aux vœux du puissant Sire ;
 Au Dieu Bacchus rendit grâces condignes,
 Qui tant avoit multiplié les vignes,
 Que terre adonc portoit pour armarie.
 Thirses hachez de vignes très flourie ;
 Dames Cerès qui par miracle haulx
 Régénéra tous les dons frumentaulx ;
 Remercia Juno semblablement,
 Qui luy avoit eslargy amplement
 Le siens trésors, comme à son propre filz ;
 Dame Pallas qui luy avoit préfix
 Ducteurs experts, et de seure conduicte.
 Pour gouverner si puissant exercite ;
 Puis à Venus rendit louenge et gloire,
 De ce qu'après triumpante victoire,
 Luy suscita Muses et Adriades,
 Nymphes des eaux, Nappées, Héliades,
 Qui de leur voix et instrumens estranges,
 Luy ont rendu immortelles louenges.
 Lors sont ouÿz, aux mansions divines,
 Maintz beaulx motetz et chansons célestines,

Car Dieu n'y eust, Muse, Nymphé ou déesse ;
Qui n'eust le cœur tout remply de lyesse...

(Édition Trisolini, p. 29-30.)

(Exhortation aux Princes)

En la forest de ce monde terrestre,
Où selon Dieu chascun doit en paix estre,
S'est eslevé un lyon ravissant,
Griffant, mordant, à dextre et à senestre,
Accumulant en sa caverne et estre
Clos, manoirs, parcs, et le fruit d'eulx issant ;
Ja avoit-il du chesne flourissant
Rongé le gland et, par force et cautelles,
En allébrant du grand aigle les aesles,
Jecté ses grifz sur la queuë au serpent ;
De tous clymatz paisibles ou rebelles
Mengeoit les fruitz et possessions belles :
De biens d'autrui (sans paour) chiche despend.

Alors j'ouÿ souffler par la forest
Ung porc espic, qui voyant l'intérest
Qu'on luy faisoit, bruoyt oultre mesure,
Ses dars fronçoit tant qu'à veoir son aprest,
Bien se monstroït délibéré et prest
Garder ses pars et royale pasture.
L'aygle haultain despit de la fracture
De son plumaige, entend à y pourvoir :
Aultres oyseaulx adonc firent devoir
De s'acoustrer pour le lyon deffaire.
Ung Espagnol vint, brillant, pour avoir
Quelque boyau, comme sçachant pour voir
Que du lyon curée on debvoit faire.

Ce fier lyon non assouvy de prendre,
Rapinoit tout, soubz espoir de non rendre,
En ensuyvant sa loy faulse et inique,
Qui dit qu'on n'est d'usurper à reprendre,
Mais qu'en rendant on pourroit bien mesprendre
Contre fainct Marc et la chose publicque.
Qu'il soit ainsi le premier qui explicque
Par bon conseil de rendre aucune chose,
Par ceste loy, à dure mort s'expose.

O ! faulce loy, lyon qui tout desrobe,
Le temps approuche, auquel fault que dépose
L'avoir d'aultruy, car Dieu veult et dispose
Que tu n'ays rien, fors ta première robbe...

(Édition Trisolini, p. 38-39.)

... Bourgeois, marchans, et peuples

[mechaniques

Sont tous perplex en leurs bancs et boutiques,
Prestres en pleurs convertissent leurs chantz,
Mais leurs douleurs sont fleurs aromatiques
Au pris de veoir povres paysans rustiques
Tordre leurs mains, cryans parmy les champs,
Disans ainsi : Prenons glayves tranchans,
Prenons harnoys, prenons cottes de maille,
Et le suyvons en quelque lieu qu'il aille ;
C'est nostre Roy, nostre père et appuy,
Car mieulx nous vault, soit d'estoc ou de taille,
Le deffendant mourir en la bataille,
Que de languir en douleur après luy.

Encor n'est riens envers la grant destresse
De nostre bonne et loyalle maistresse,
Royne sans per, Duchesse de Bretagne,
Qui congnoissant que le chef de noblesse,

Son vray espoux, l'abandonne et délaisse
Pour guerroyer en mortelle champaigne,
En pleurs et plains et en larmes se baigne,
Considérant que fortune est muable
Et que partye est forte et guerroyable,
Mais qui pis est traistres et cautelleux :
Puis sent le cueur son mary tant notable,
Qu'à jeu de guerre onc ne dist, à la table,
Plustost jouroit à quatre jeux les deux...

(Édition Trisolini, p. 51-52.)

« *Le Doctrinal des Princesses* »
(1510-1511)

Ouvrage formé de 24 rondeaux.

« *De Libéralité* »

En close main, à regret estendue,
Don ne mérite et grace est confondue,
Car le prenant aygre le treuve au prendre ;
Par quoy Princesse en cecy peult comprendre,
Qu'en don forcé charité est perdue.

Il fault donner ains que main soit tendue :
Car c'est achapt que la chose attendue,
Dont gré ne peult ny Amour condescendre
En close main.

Qui grâce faict pour estre après rendue,
Ne donne pas, ains est chose vendue.

Donner fault donc sans salaire y prétendre

Fors que de Dieu, qui au double scet rendre,
Et dont richesse en terre est descendue
En close main.

« *De promettre et tenir* »

De bouche et cueur dame doit estre égalle,
Car cueur parlant soubz bouche desloyalle
N'est qu'arcenic dedans le miel logé :
N'en sort l'honneur d'aucune laidangé,
Car trop desroge à dignité royalle.

Soit ta parolle à l'effect intégralle,
Si tu promectz, soit sentence finale,
Car ton parler doit estre arrest jugé

De bouche et cueur.

N'escoute aussi doulz langaige ort et salle,
Car je te dy, pour sentence finale,
Que l'homme faulx, et bel enlangaigé
Vault pis que faulx ès mains d'un enraigé :
Garde toy donc d'une beste si malle,
De bouche et cueur.

« *De trop parler* »

Ne trop ne peu parler doit la Princesse,
Car trop parler sa gravité abaisse,
Et le trop peu monstre simplicité ;
Le moyen donc est de nécessité,
Qui du parlant démontre la sagesse.

Ains que parler, doit penser quoy ne

[qu'est-ce

Que dire veult, et lors en toute humblesse,
Doit proférer sans haster son dicté

Ne trop ne peu.

Si d'aventure elle a deuil ou destresse,
Estre elle doit de sa langue maistresse,
Chercher raison, fuyr témérité ;
Si joye elle a, en toute auctorité,
La doit porter sans monstrier sa liesse
Ne trop ne peu *.

« *De Beau maintien* »

Sans beau maintien, Dame est cheval sans
[bride,
Car doulx maintien est la poste et vray guide,
Pour monter Dame au temple de vertu ;
Et croy que corps qui n'en est revestu,
Communément a le cueur d'honneur vuyde.

Le contenir monstre ce qui réside
Dedans le cueur si honte ne préside ;
Vergoïne a lieu, et l'honneur est batu,
Sans beau maintien.

Soit dame belle autant que Néréïde,
Plaine de cueur parlante mieulx que Ovide,
S'elle n'a grâce, on ne prise ung festu
Ses dictz et faictz, et tost est abbattu
Son bruyt est los, dont elle est homicide
Sans beau maintien.

(*M*, p. 193-196.)

* *Ne trop ne peu* : devise de Marot.

*« Epistre des Dames de Paris aux courtisans de
France estans en Italye »
(1515)*

Nobles mignons, courtisans plains d'honneur,
Salut, bonheur, santé, et bonne vie !
Ne soit vostre œil ingrat, ne contempneur.
De cest escript ; mais lisez la teneur,
Car de bon cuer l'avons faict sans envye,
Tant que chascune en vraye amour ravye,
Si vous convye à venir à Paris,
Pour réveiller noz tristes esperitz.

Là pourrez veoir,
Et concevoir,
Que la Françoise,
Faist son devoir,
De bien pourveoir
L'homme à son aise,
La Millannoise,
A mys la noyse,
En noz cueurs ; et devez sçavoir,
Que c'est chose qui moult nous poise,
Veoir jouyr estrange galloise,
Des haults biens que devons avoir.

Nous n'aurions point de leur bien desplaisir,
Si par désir d'amour vraye, et bon zelle,
Aux vrays amans daignoient faire plaisir.
Mais il les fault d'or et d'argent saisir,
Ains que gésir ne coucher soubz leur elle.
Quant la femelle est si très-naturelle,
Qu'el tire à elle aulcun par amytié,
Du doulx meffaict tous les Dieux ont pitié.

Italiennes,
Praticiennes,
Sont et seront ;
Mais Courtisennes
Parisiennes,
Plaisir feront :
Ceulx que verront,
Qui le vauldront,
Frapper en leurs barbacanes ;
Et d'autres qui argent auront,
A la poursuyte si mouront,
Tremblant fièvres quotidianes.

Dont ainsi est que nature Lombarde,
Ne se retarde au plaisir satisfaire ;
Ains pour tirer argent se painct et farde ;
Mais cueur François de son amy prend garde ;
Et le regarde en son piteulx affaire :
Lors faict pitié, ce que argent ne peult faire
L'amour préfère, et au plaisir s'accorde
Pas n'est péché faire miséricorde.

C'est chose inicque,
Quant la pratique,
L'amour surpasse ;
Et qui s'applique,
A tel trafficque,
Le plaisir casse.
Cueur de vray race,
Doit avoir grâce,
De non rendre ung amant éticque ;
Ains par pitié baise et l'embrasse,
Car qui autrement se soulasse,
Ne fait que œuvre dyabolicque.

Mais leur coustume est en la bonne chère,
Vendre à l'enchère autant bren que farine,
Et y voit on souvent la vieille ouvrière,
Mieulx que la jeune et plus gente commère,
Estre gorrière, et faire la poupine.
Quant en la France une Dame décline,
Elle résigne aux jeunes le déduyt :
Se retirer est bon quant il est nuyct.

Les pouvres sottes,
Ont robbes cottes,
D'or estoffées ;
Et chés leurs hostes,
N'ont que des crottes,
Et mal chauffées.
Ce semblent fées,
Tant sont coyffées,
Mignonnement et à leur poste ;
Au reste sont plus esgriffées,
Plus usées et desbiffées,
Que les vieilles chausses d'ung poste...

(M, p. 215-216.)

« *France et les Estats,*
aux escrivains sédicieux »
(1521)

France je suys, qu'aulcuns dient éperdue
Presque perdue, et pillée à oultrance.
Il n'est pas vray, raison bien entendue ;
Point ne suys nue en biens, ny confondue
Ou descenduë en riens de ma puissance :
Je suys la France, entière et sans souffrance,

D'or, de chevance, et de tous grans biens plaine ;
On se plaint bien souvent de teste saine.

Chascun scet bien que mon filz et mon Roy,
Suyvant la loy, a tousjours paix cherchée ;
Mais l'Empereur luy a failly sa foy,
Le Pape en foy est parjure, et non vroy,
A l'œil et doy sa foy a rebouchée ;
Trop me desplaist veoir trahison cachée,
Et embuchée aux cueurs de si haults Roys
Qui font la Loy, et puy rompent ses droictz.
N'esse pas trop, veoir Angleterre, Espagne,
Toute Alemaigne, Hénault, et l'Italie,
Venir sur moy à desployée enseigne,
Sans aucun droit, en mortelle campagne :
A pert ou gaigne, ilz m'ont tous assaillie ;
Mais si vigueur aux miens n'est deffaillie,
Leur grant follie ilz verront à leur honte ;
Dieu aide au droict, et droict la force dompte.
Dont si mon filz, pour soustenir la guerre,
Daigne requerre à ses subgestz loyaulx
Aucuns empruntz, est-ce à dire qu'il serre
Tout en sa serre ? Il veult garder sa terre,
Dont luy fault querre, argent, hommes, chevaulx ;
Puy qu'il est chef, nous, ses membres féaulx,
Argent, joyaulx, nous luy devons offrir :
Membre n'est sain, quant voit le chef souffrir...

(M, p. 230.)

Chant-royal
(1521)

(Présenté au Puy de Rouen. A propos des débats
sur l'Immaculée Conception. Allusion au Concile
de Bâle, métaphorisé en tournoi.)

Lorsqu'au Palais de la cité de Basle,
L'Empereur tint court ouverte et planière,
Ung homme armé vit arriver en salle,
Le glaive au poing, parlant en tel manière :
« Le chevalier je suys aux grises armes,
Dit Noble Cueur, qui contre tous gens d'armes,
Veulx soustenir ma maistresse et ma Dame,
Tige d'honneur, belle de corps et d'âme.
Car dès l'instant de sa prime facture,
Elle a esté, sans quelque tache infame,
Pure en concept oultre loy de nature. »

Ung chevalier errant sans intervalle,
De blanc et noir armé à la légière,
Se liève sus, et d'une façon malle,
Va proférer, c'est chose mensongière,
Qu'ung corps produict par nature et ses germes,
Naisse tout pur : car saint Paul dit ces termes :
Ceulx de Adam néz ou tissuz de sa lame,
Seront conceupz d'originelle flamme.
Or est ainsi qu'elle est par géniture,
Fille de Adam, par quoy je ne la clame,
Pure en concept oultre loy de nature.

L'autre respond : « O bouche desloyalle !
Tu entends mieulx que ne diz la matière ;
Car ains que Dieu par grâce spéciale,
Eust faict le ciel, il la préveut entière,
Estre créée à fondemens si fermes,
Qu'onques péché ne les rendit enfermes.
Recongnoys donc ton cueur, et ta diffame,
Ou autrement (pour son honneur et fame)
Voilà mon gand. » Et l'errant s'aventure,

De le lever, disant qu'onc ne fut femme
Pure en concept oultre loy de nature.

Lors l'Empereur soubz guyde impérialle,
Le camp ordonne à leur grande prière.
Puys deux coursiers d'une puissance esgalle,
Leur a transmis en ordre singulière.
Chascun adonc aux belliqueux vacarmes,
Se veult monstrier : prenant lances, guisarmes ;
Mais Noble Cueur que charité enflame,
Crye à l'errant, lasche remply de blasme :
« Monstrier te vueil que celle créature
Dont tu mesdis, odore plus que basme,
Pure en concept oultre loy de nature.

Fouldre ne part plus soubdain, ne dévalle,
Que l'assaillant, quant eut donné carrière,
Si que du choc il jecte, triste et palle,
Le povre errant envers, jambes arrière,
Lequel portoit une Pye en ses armes
D'argent et sable : aux yeulx il eut les larmes
Quant Noble Cueur qui d'or portoit une M
En champ d'asur, luy ravyt une lame
De son harnoys, pour la desconfiture
Mieulx approuver à la belle qu'il ame,
Pure en concept oultre loy de nature.

Prince du puy, plus qu'eschelle bigame
Il fut hué, dont de douleur se pasme,
Disant : « Jésus, raison veult, et droiture,
Qu'en tout honneur ta mère je réclame,
Pure en concept oultre loy de nature. »

(M, p. 237-238.)

Ballade de femme

AMOUR me rend par mon vouloir subjecte
Où loyaulment je veul aymer sans fainctes ;
Désir m'esprend : mais j'ai Raison parfaicte
Dedans mon cueur enserrée et estrainte ;
REGRET aussi y a mis une empreinte,
Gravée au fond de douleur non pareille ;
ESPOIR toujours me conforte et conseille,
Tant que, pour lors de luy je me contente ;
DOUBTE respond : « Ce n'est pas mon entente
Qu'espoir ainsi hors d'avec toi me boute. »
Voyla comment me tiennent soubs leur tente
Amour, désir, regret, espoir et doubte.

Pour bien AYMER nulle je n'en accepte
Pareille à moy, tant en soit elle attaincte,
Pour DESIRER aucune n'en excepte
Qui tant que moy soit à désir astraincte ;
Pour REGRETTER ne sçay femme contrainte
Lasse ! fors moy qui en deul n'ay pareille ;
Pour ESPERER mon labeur appareille,
Dont courte joye en ay soubs longue attente ;
Par trop DOUBTER je suys si mal contente,
Qu'en désespoir user mes jours je doubte.
Pour abrégier j'ay tous les jours de rente
Amour, désir, regret, espoir et doubte.

J'ai le rebours de ce que je souhaite,
Mais force m'est d'endurer cette estrainte ;
J'ai converti en joye contrefaite
Tout le plaisir que de perdre avoye crainte ;
Fortune m'a de peu à peu restrainte,

Dont nuyct et jour j'ai la puce à l'oreille,
Quant dormir veulx force m'est que je veille
Plus pour sentir le mal qui me tourmente,
Et, qui pire est, d'avoir mieulx ne me vante
Car de secours n'ay une seule goutte :
Ainsi me font de tout plaisir exempte
Amour, désir, regret, espoir et doubte.

Conclusion, cette ballade est faicte
Touchant cinq points, par qui, en somme toute,
M'ont de plaisir desnüée et deffaicte
Amour, désir, regret, espoir et doubte.

(M, p. 329-330.)

Rondeaux

1

Entre voz mains m'ont attiré voz yeulx,
Et, n'eust esté les regardz gracieulx
Que m'avez faictz, en liberté je fusse,
Vivant en paix, et les maulx ne receusse,
Qu'ores je fais soubz regretz ennuyeux.

Et si sçay bien que jamais n'auray mieulx,
Car d'autre aymer onc ne fuz curieux,
N'y ne feray, encor' que mourir deusse
Entre voz mains.

O cueur ingrat ! que nature et les Dieux,
Ont enrichy de dons tant précieux,
Fors de pitié, n'est-il moyen que sceusse
Trouver par quoy convertir je vous peusse,
D'avoir mercy pour me rendre joyeux,
Entre voz mains ?

Plus chault que feu je languy par tes yeulx,
 Et si ne puy mes regretz ennuyeux
 Bouter à fin : car ton regard me livre
 Feu si très-doulx, qu'en mourant me fault vivre
 Soubz un espoir incertain d'avoir myeulx.

Comme chandelle est, par vent gracieux
 Tost morte et vive, ainsi ton riz joyeux
 Me fait mourir, puy tout à coup revivre,
 Plus chault que feu.

Doncques craignant ton reffuz furieux,
 Je te supplie en l'honneur des haulx Dieux,
 Fay distiller ton cueur, plus dur que cuyvre,
 En eau de grâce, affin que je m'enivre
 De ton amour, qui me brusle en tous lieux ;
 Plus chault que feu.

Pour le présent, pensant au faict d'amours,
 Je suys troublé ; car j'ay congneu tousjours
 Que loyauté n'a point de récompense,
 Et que les folz obtiennent la dispense,
 D'avoir le fruict qui en vient tous les jours.

Cueur féminin se muë et prent son cours,
 Comme la lune estant en son decours :
 Conclusion, c'est toute pestilence

Pour le présent.

Anuyt aymé, demain estre au rebours :
 Si vous comptez, vous verrez, au fraiz lours,
 Que le pourchatz ne vault pas la despence ;
 Car vous voyez qu'à l'heure que l'on pense

Estre en la ville, on n'est pas aux faulxbourgs,
Pour le présent.

4

Pour le déduyct d'amoureuse pasture,
A quelqu'un fiz l'autre jour ouverture,
Qui valloit mieulx, la Françoisie, ou Lombarde.
Il me respond : « La Lombarde est bragarde
Mais froide et molle, et sourde soubz monture.

Beau parler ont, et sobre nourriture :
Mais le surplus n'est que toute paincture
Vous le voyez ; car chascune se farde

Pour le déduict.

La Françoisie est entière et sans rompture,
Doulce au monter, mais fière à la poincture ;
Plaisir la mayne, au proffit ne regarde,
Conclusion, qui qu'en parle ou broquarde,
Françoises font chefz d'œuvre de nature,
Pour le déduict.

(M, p. 248-250.)

5

Cœur endurcy plus que la roche bise,
Vent aspirant, pire que nort ou bise,
De grief reffuz tant orgueilleux et fier,
N'est-il moyen de te molliffier,
Par tel façon que grâce en fust acquise ?

O que les Dieux ont mal ta place quise !
De te loger en maison si exquise,
Pour en vertu tant te glorifier,
Cœur endurcy.

Considéré que, sans coup de main mise,
Je fuz navré d'une œillade transmise
De ton logis qui me vint déffier :
Il te plaira mon mal pacifier,
En me donnant grâce que j'ai requise,
Cueur endurcy.

6

Puisqu'ainsi est, ma gente Damoiselle,
Que vous m'avez changé pour Robillard,
Adieu vous dy ; Car je n'ai pas bien l'art,
De vous porter au moustier la chandelle.

Ailleurs m'en voys faire Dame nouvelle,
En espérant avoir perdrix pour lard,

Puis qu'ainsi est.

La Huppe laisse, et prens la Tourterelle ;
Mais vous laissez l'autour pour le Busart.

Selon vos billes vous aurez le billard ;
Je n'en dy plus et vous laisse pour elle,

Puis qu'ainsi est.

(M, p. 273.)

De la deffaite des Suisses à Marignan.

En combattant, et battant les batteurs,
Contre tout droict et raison débatteurs,
Le Roy François emporte ceste gloire,
D'avoir gaigné le camp et la victoire,
Tiltre de preux, et paix aux combatteurs.

Et qui plus est, ces grands vanteurs dompteurs
Qui se disoient des Princes correcteurs,

A corrigez par main gladiatoire,

En combattant.

Le More a prins et ses entrepreneurs,

En fort chasteau imprenable à preneurs.

Puys de Milan a eu le possessoire,

Où il receut triumphe méritoire,

Comme ung vainqueur qui gaigne tous honneurs

En combattant.

(*M*, p. 275.)

JEAN BOUCHET

Né en 1476 à Poitiers, fils d'un procureur du roi, Bouchet fit dans sa ville natale des études très tôt accompagnées d'une intense activité littéraire qu'il n'abandonnera que dans son grand âge. Dès 1497 il offre au roi Charles VIII ses premiers vers. Mais, de condition modeste, il a besoin d'un gagne-pain : il devient clerc de procureur, puis procureur à son tour. Sauf quelques voyages à Paris, il mène à Poitiers une vie de bourgeois paisible, bientôt père de famille nombreuse. En 1503, il conquiert la célébrité par ses *Regnars traversans*, satire inspirée par *la Nef des fous* de Brandt. La Trémouille le protège. Le cercle littéraire réuni à Ligugé autour de Geoffroy d'Estissac, et que fréquente Rabelais, l'accueille, dans les années 1520-1530, avec amitié. Bouchet est familier du groupe humaniste de Fontenay-le-Comte ; en rapport avec les Puys de Dieppe et de Rouen, et avec Jean Parmentier qui s'y illustre alors. Ces nombreuses relations suscitent la composition des *Epistres familières*, que Bouchet réunira tardive-

ment, en 1545, à deux livres d'*Epistres moralles*. Simultanément, il s'occupe de théâtre et se fait un renom de metteur en scène de « *mistères* ». Il ne mourra qu'en 1557, dernier des Grands Rhétoriciens.

Voir A. Hamon, *Un grand rhétoricien poitevin, Jean Bouchet*, réimpression Slatkine, Genève, 1970.

« *L'amoureux transy sans espoir* »
(1500)

... Faulce Fortune, fragile, fantastique,
Folle, fumeuse, folliant, follatique,
Favorisant follastres follement,
Furieuse femme furibondicque,
Faisant frémir félonneux fortifique,
Fortifiant faintifz folz faulusement,
Feu flamboyant fouldroiant fièrement,
Félicité faillant fièrement,
Ferme fierté, fâcheuse falcifique,
Fanée fleur, faillible faillement,
Facille fin, frauduleux fondement,
De toy se plainst la totale fabrique...

(Hamon, p. 20.)

(*épitaphe ironique, à double lecture et double sens ;*
cf. *ML*, p. 274) :

Poytevins sont loyaulx non caulx,
Feables non voulans meffaïre,
Bégnis non rudes, bons non faulx,

Manyables non à reffaire,
Amyables non pretz à braire,
Amoureux non trompeurs et fins,
Traictables non voulans desplaire,
Preux non noyseux sont poictevins.

(Hamon, p. 33.)

« *Le temple de Bonne Renommée* »
(1517)

...O mort mordante,
Sanguinolente,
Qui tout abas,
Mort extuente,
Dure et cruenta
En tes combas,
As tu au bas
Mon maistre mis ?
As tu soubmis
Dessoubz ta darde
L'homme promis
A ses amys
Pour seure garde ?

Par passe temps, rondeaux faisoit,
Et composoit,
Souvent, quand le temps luy duisoit,
Virelaiz, et mèttre heroïque ;
Son propos si bien conduisoit
Où gisoit
Son poinct, que le sens réduisoit
Où vouloit, moral ou misticque.

Il aimoit aussi la musique
Et bien souvent si desduyoit.
Cestoit un esprit angélique
Non rusticque ;
Brief, tout bon loz en luy gisoit.

Esperitz célestes et divins,
Chérubins,
Séraphins,
Recevez en honneur et gloire
Celui qui par soirs et matins
Les mutins
Et hutins
A suiviz jusques à victoire.
Son labeur, qui est tout notoire,
Frustratoire
Ne soit ; mais mis sur les haults tons :
Qu'il ait part au chant laudatoire
Et aux pardurables butins.
Tous jeux jouoit,
Dançoit, chantoit
Très plaisamment,
Croquoit, luctoit,
Jouxtoit, saultoit.
Agilement
Légièrement ;
Et fièrement
Se chevauchoit
Brief tout faisoit si prudemment
Que c'estoit un décorement
Et parement
En ce monde tant bien vivoit...

(Hamon, p. 222-223.)

« *Response faicte par l'âme aux tentations* »

... De ton amour, qui, comme escriis, te poinct,
Je n'ay que faire, et de toy ne veulx poinct.
Aussi je crois que, si bien tu m'aimoies,
De déshonneur nullement me prieroies.
Fi de l'amour qui faict damner les gens ;
Fi de l'amour qui faict tant d'indigens ;
Fi de l'amour et de son cariage
Qui rompt la foy de loyal mariage ;
Fi de l'amour dont ne vient que malheur ;
Fi de l'amour dont vient tant de douleur ;
Fi de l'amour et de ses fortes flammes
Qui tant a fait de grans dames infames ;
Fi de l'amour qui faict par monts et vaulx
Aux fols amans tant d'ennuis et travaulx ;
Fi de l'amour qui faict tant de gens bestes ;
Fi de l'amour produisant des tempestes ;
Fi de l'amour, et de son train aussi,
Qui donne, à ceulx qui le servent, souci ;
Fi de l'amour qui filles prostitue,
Règles destruict, des fors abat et tue ;
Fi de l'amour qui occit âme et cors ;
Fi de l'amour qui faict tant de discors ;
Fi de l'amour qui tourne à mocquerie ;
Fi de l'amour pleine de menterie ;
Fi de l'amour qui faict idolâtrer ;
Fi de l'amour qui tant faict folâtrer ;
Fi de l'amour qui si peu de temps dure,
Voire, par qui tant de maulx on endure...

(Bruneau, *Poésie aristocratique*, p. 150-151.)

Épigramme
(conclusive de l'Épître Morale V :
aux gens de justice)

Heureux est il celui qui n'a procès.
Qui plaidera n'est prins pour homme sage :
S'il est subtil on luy faict des excès ;
Mal il n'aura s'il est rempli d'outrage.

*Ces quatre lignes se peuvent lire en trois sortes,
et en chascune y a rime et substance *.*

(B, II, folio 30.)

*« Epistre en équivoques,
d'une mercière qui follement laissa son mari »*

... Et, quand venoit à mon repos de lict,
Mon sens venoit présenter ce délict
A la Raison qui fort y repugnoit.
Mais le Vouloir, comme mal repu, n'oyt
Les grans dangiers par Raison alléguez,
Ains les plaisirs que Vénus a léguez
Pour ung brief temps aux amans, il accepte
Et si choisit de Cupido la secte ;
Dont il advient par quelque laps de temps
Que mon fort arc, qui estoit las, destends,
Duquel soulois me défendre de tous :
Mais mieulx me fust avoir eu fort de toux,
Car plus soudain que ne perd ung rat vie

* Note de Bouchet. — On peut lire, par hémistiches : « Heureux est-il/ qui plaidera, etc. »

Je fuz surprinse, enlevée et ravye
Incontinent que j'eue lasché la corde
De mon Vouloir, car celui qui l'accorde
Avec Raison, est Dieu le Roy des Roys.
Par mon deffault me laisse en grans desroys.

Las, puis le jour qu'en ce monde nasquis,
De déshonneur jamais tant je n'acquis.
Jamais je n'eue douleur si trèsamère ;
Onc ne monstra malheur telz traictz à mère.
Mes ans passez ont esté de plaisir
Et les présens sont plains de desplaisir.
Quant au Palais j'estois sur ma cellette
En ma boutique où je filoyz seulète,
L'ung me venoit dire Bonjour, Madame,
Qui maintenant me hayt de corps et d'âme ;
L'autre venoit ma beaulté hault louer,
Qui m'eust valu grandement au louer
Si par argent me fusse abandonnée.
Mais je pensois n'estre à abandonnée
Et présumois par mon sens regecter
Ceulx qui sur moy vouloient leurs retz gecter,
Sans évader leur fréquentation
Ne mespriser leur fréquente action.

(B, folio IX, v°.)

*« Epistre en synonymes,
responsive à Maistre Nicoles Petit »*

... O Nicoles Petit,
En quoy faisant, ton trèséloquent mètre
En volupté s'est efforcé me mettre ;
Mais j'ay congneu mon imperfection

Et que je suis tout imperfaict, si on
N'en veult mentir ; touteffois ce ver tue
D'ingratitude, et ma main s'évertue
Te mercïer par cest escript présent,
Dont je te fais, trèscher Seigneur, présent.
Trop hault louer est souvent mocquerie :
Ce nonobstant (quiconque mocque et rye)
Il est meilleur qu'on excède par loz
Que par mesdire, et qu'on frappe par l'os
Que par le cueur, où rien ne sert la tente,
Car mortelle est une playe latente.

Quant j'ay eu veu ton euvre septenaire
De bien dicter tenant sept dons en hayre,
Parce qu'il est copieux, florissant,
Sec et succinct, duquel est fleur yssant
De grant odeur, agu, et qui distille,
Grave, vénuste, et aussi d'hardy style,
Il m'a semblé qu'estois en paradis
Des Orateurs, où l'on va par abditz
Et secretz lieux des muses Sicilides
Armonisans ès umbres Castalides,
Et que voyois Apole chevelu
Citharisant dessoubz son chief velu
A ton honneur une ode morphéïque
Et te bailloit la couronne orphéïque
Comme à celuy qui bien le méritoit.
Lors mon esprit, qui le tien mérite oit,
Et te voyait de louange célèbre
Tant collauder, en mon petit cérébre
Va méditer...

(B, folio XXII.)

« *Epistre faicte en fictions poëtiques* »

Ung jour qu'estois au pays de Touraine
Près la Vienne, escoutant la seraine
En contemplant les euvres de toy faictz
Par grant esprit en prose et vers parfaictz,
Sommeil me print environ la vesprée
Et contrainct fuz m'endormir sur la prée.
Gisant soubz l'ombre, ouÿ les chans divers
Des oyselletz chantans soubz arbres vers,
Qui gringotoient chascun en son langage
Doulcètement près d'ung petit boucage.

Or moy estant en ce point endormy,
M'est apparu, Seigneur et bon amy,
Une trèsbelle et plaisante pucelle,
Laquelle estoit dedans une Nacelle,
Et avec elle ung jeune jouvenceau
Qui conduisoit sa nacelle et vaisseau.

Quant j'advisai telz gens sur la rivière,
Bien apperceu leur estrange manière
Et qu'ilz n'estoient venuz d'illecques près,
Car leur basteau estoit faict de cyprès,
Tout tapissé de drap d'or et de soye,
Et plain de gens monstrans signes de joye,
Qui composoient ballades, virelaiz,
Carmes, blasons, joyeux dictez et laiz,
Rondeaux, chansons par si grant mélodie
Qu'entour eulx l'air rendoit grant armonye...

(B, folio XXII v^o.)

« *Epistre responsive à Maistre Germain Colin* »

... Aucunesfois recoy les paranympes
De mes amys, lesquels me viennent veoir
Entre les bois, sis sur le bord des Lymphes,

Quant ne puis plus de compaignie avoir,
Ma plume prens, et me metcz à escrire
A tous estatz, à mon petit pouvoir.

C'est réciter et brièvement descrire
Les biens et maulx qu'en eulx cognoistre puis
Sans détracter d'aucun ne le proscrire.

J'en ay jà faict dix mille vers, et puy
Si ce labeur trop long grièsvé ma teste,
Sur mes enfans repos quiert ses appuys.

L'un d'eulx me rit, et l'autre me fait feste
L'autre gergonne en termes enfantins,
Et cependant le disner on apreste.

Les oiseillons j'oy chanter les matins.
Sur le serain, voy dancer pastourelles
Et, sur le soir, latrer les gros mastins.

Je voy de loing grans chasteaux et tourelles,
Après, ès boys, cerfz et biches courir,
Vignes charger, et arbres autour elles.

Si peu de mal ne sçaurois encourir
Que le secours n'aye de mon espouse,
Qui cueur et corps met à me secourir.

Si, au secret du lict, je lui expose
Les miens ennuytz, et elle à moy les siens
Passent soubdain ; alors chascun repouse.

Quant au désir des honneurs terriens
N'en suis pressé, mon cueur ne s'en tormente.
Content je suis de mes tant petits biens.

Et en cela, cher frère, je me vante
Que riche suis autant que l'Empereur
Car content suis quelque grant vent qui vente...

(B, folio XLVII.)

JEAN PARMENTIER

Né à Dieppe en 1494, de condition modeste, Parmentier acquit tout jeune une réputation d'excellence comme cosmographe et comme marin. Poète — et l'un des grands de sa génération —, il participe entre 1517 et 1520 aux concours institués par les confréries religieuses et littéraires que sont les « Puy » de Dieppe et de Rouen. Puis, pilote au service du richissime armateur et homme d'affaires Jean Ango, il navigue entre 1520 et 1526 à la recherche d'une nouvelle voie vers les Indes. Peut-être touche-t-il le Brésil, voire le Canada, sûrement les Moluques. Il en ramène marchandises et indigènes. Ses « chants royaux » présentés aux puy entre 1526 et 1529 sont nourris de grandioses métaphores marines. Il dédie à Ango, en 1528, une traduction du *Catilina* de Salluste. En 1529, repartant pour l'Orient, il entreprend en mer celle du *Jugurtha*. Mais il meurt à Sumatra, dans des circonstances obscures.

Voir *P*, p. IX-LXXXVI.

I

(1517)

Le plus parfaict des amoureux parfaictz
Ayma jadis ungne excellente dame ;
Mais el faillist tant par dictz que par faictz
Vers son amy, sans avoir craincte d'âme ;
Dont il voulleust qu'el fust, de corps et d'âme,
De luy banye et mise au val de plains
Et aux désers de misère tous plains,
Plaine d'ennuy et de grief desconfort,
Cherchant par tout le chemin et la trace
Pour recouvrer, à son ayde et confort,
Le bien d'amour et le moyen de grâce.

« Las, disoit elle en plourant ses fortsfaictz,
Mon cher amy, bien affiert qu'on me blasme,
Et que je porte ung pesant et fort faictz
D'aigre douleur confit en honte et blasme ;
Mais Cœur Constrit m'a donné de son blasme
Et la liqueur des herbes de ses plains.
Dont, s'il vous plaist, voyant que ainsy me plains,
Dame Pitié métra tout son effort
D'en arouser vostre divine face,
Affin que j'aye, en secours bon et fort,
Le bien d'amour et le moyen de grâce. »

Adonc l'amant, en vertu des effaictz
De vraye Amour qui tout franc cuer enflame,
Luy pardonna les maux par elle faictz,

Et pour monstrier son amoureuse flame,
Il luy donna, avec bon bruit et fame,
Ung chappelet faict de ses propres mains
En lui disant : « M'amy, à tout le moins,
Prens ce chapeau en vray cyne d'acord,
Car tu auras ce que ton cœur pourchasse,
C'est assavoir, contre guerre et discord,
Le bien d'amour et le moyen de grâce.

Du chappelet ung présent je te faictz,
Fulcy de fleurs qui n'eurent onq difemme,
Car le serpent dont les chantz sont infaictz,
Qui la verdeur en ce monde diffemme,
Par son odeur en est rendu infâme,
Et les dragons félons et inhumains
Qui ont atains, de leur venin, humains,
En sont destruietz et tout leur pouvoir mort.
Et tu auras, et toy et ton extrasse,
Sans estre plus dessoubz l'ombre de mort,
Le bien d'amour et le moyen de grâce.

Aux verdz jardins, tous beaulx, non imparfaictz,
Dont Purité la dame se réclame.
J'ay prins les fleurs de quoy je le parfaictz,
A telle fin que très dine on le clame,
Et que chacun le die et le proclame
Le seul espoir des amans incertains,
Qui les rendra asseurés et certains
De vivre en paix, sans dangereux raport,
Soubz le conduit de divine efficace,
Pour mieux avoir et obtenir à port
Le bien d'amour et le moyen de grâce. »

Prince du puy, cest amant que je fains,
C'est nostre Dieu, l'éternel Saint des saintz ;
La bonne dame où maint deuil eust resord
Morallement figure humaine race ;
Et ce chapeau dont tout bien nous ressord,
C'est l'humble Vierge où péché n'a prins sord,
Le bien d'amour et le moyen de grâce.

(P, p. 12-14.)

II

(1518)

Dialogue entre Humanité et La Marie, deux
vaisseaux et leurs équipages.

(Humanité)

Hau de la Nef !

(La Marie)

— Et la hau ! Qui nous hèle ?

— Dont le navire ? — Il est de france France !

Et vostre nef ? — De la Baie mortelle.

Dont venez vous ? — Du port de Ville france.

— Où debvez vous ? — Au país de souffrance.

— Et nous aussy. — C'est bien dict, bon

[voyage !

— Cerchons l'abry pour nostre maréage.

— Pour quoy cela ? — Nostre grant nef varye
Par le gros vent dont mainte aultre est périé.

— Ne craingnez point, mays suivez nostre trace.

— Qui estes-vous ? — Les gens de La Marie,
La forte nef toute pleine de grâce.

(Humanité)

— Par quel moyen povez vous porter velle,
Veu que le vent nous a faict tel nuysance
Que le gros mast de nostre grant crevelle
Nous est rompu, vivans en desplaisance ;
Et vous singlez tout à vostre plaisance
En ceste nef d'excellente avantaige.

(La Marie)

— Ha ! compaignons, c'est par le bon lestage
Dont Purité l'a s'y bien assouvye
Que, non obstant le vent de faulce envye.
Qui chascun jour destruit humaine race,
En ces dangiers ne peult estre ravye
La forte nef toute plaine de grâce.

(Humanité)

— Durant ce temps de tourmente cruelle,
Craingnez vous pas toucher par ignorance
Dessus le banc et la dure rouelle
Par qui plusieurs sont mortz sans espérance ?

(La Marie)

— Ha ! Nous vivons en parfaicte assurance
Car nous avons ung pillotte tres sage
Qui a preveu nous garder du passage
D'Iniquité, par Rayson diffinie.

— Quel est son nom ? — Sapïence infinie,
Qui nostre route en sa charte compasse
Pour démonstrer comment est bien munye
La forte nef toute plaine de grâce.

— Et qui est maistre en ceste nef tant belle ?

— Le Grand Patron d'éternelle puissance.

— Son mathelot ? — Clémence supernelle
Qui la gouverne en toute esjouÿssance.
Et, pour donner plus ample congnoissance,
Humilité tient l'office du paige.

Aultres vertus font le bon équippage
Dont ceste nef est si très bien servie
Qu'on y obtient tres seur espoir de vie,
Car d'avantage elle a en toute place
Vent à désir, sans que jamais lobvye
La forte nef toute plaine de grâce.

— A vous ouÿr, c'est une nef nouvelle
Mise sur mer par divine ordonnance.

— Il est ainsi, et plus, on vous révèle
Qu'el portera, en sa ferme constance,
Le bon biscuyt et la vive substance
Pour substenter vostre povre courage
Contre le vent, la tempeste et l'orage
De la grand mer en misère espartye,
Tant que viendrez à la bonne partye
Du port de Paix, plain de sainte efficace,
En quel verrez, sans faire départye,
La forte nef toute plaine de grâce.

(Humanité)

— O sainte nef, nous te faisons hommage,
Car sans périr ou recepvoir dommage
Es en concept de purité remplie,
Et, pour autant, comme très acomplye,
Nous te prions, se la mort nous pourchasse,
Que te voyons, quant serons à complye,
La forte nef toute plaine de grâce.

(P, p. 17-20.)

III

(1520)

En spéculant comme le corps solaire,
Tout illustré de clarté éminente,
Entre ce jour, par cours orbiculaire,
En la maison de la Vierge excellente,
Tout soubdain vey, sur l'herbe redolente,
Auprès de moy sainte Théologie
Qui incitoit subtile Astrologie
A déclarer, par son art précieux,
Comme Marie est en cieulx translatée,
Et qu'elle assiste, en thrône spécieux,
Sur tous fors Dieu la plus hault exaltée.

Astrologie, en luy voulant complaire,
Feit ouverture à ceste œuvre présente,
Disant ainsy : « Pour ung vif exemplaire
Le zodiaque en tel cas se présente,
Car tout ainsi que Main Omnipotente
Luy a donné haulteur très assouvie
En le nommant le Grand Cercle de Vie,
Droict requiert bien que, par dessus les cieulx,
On puisse veoir la grand sphère notée
Qui porta vie en ces terrestres lieux,
Sur tous fors Dieu la plus hault exaltée.

Plus, je vous dy, pour myeux vous satisfaire,
Qu'en tout ce cercle, en ordre bien décente,
Le Grand Ouvrier y mist et voulut faire
Signes fulcis de beaulté relucente
Dont on congnoist, par raison condécente,

Maintz haultz secretz de vraye astronomie.
Pareillement sa mère et chère amye
Reçoit ce jour les rayons glorieux
De la couronne entour son chef portée,
En se voyant, par secretz curieux,
Sur tous fors Dieu la plus hault exaltée.

Et oultre plus, le maior luminaire
Armonizant par l'orbe diligente,
En droicte ligne y prend cours ordinaire,
Monstrant à tous sa face refulgente.
Pareillement, vers nostre grand régente
En droicte ligne, en amour bien unye,
Le vray soleil de clarté infinie
Faict son saint cours en chant mélodieux,
Ce sacré jour qu'elle est si hault montée
Qu'elle se voyt entre corps radieux
Sur tous fors Dieu la plus hault exaltée.

Et tout ainsy que, par le cours contraire,
Au firmament le cler soleil attente
Pour approcher ce jour et se retraire
Devers la Vierge, en lumière patente,
Aussy je dy que, après aucune attente,
Dieu eternal est venu vers Marie,
Et contre l'ordre où Mort prend seigneurie,
Tournant les corps en gros vers pulvereux,
L'a si tres bien de tout mal exemptée
Que elle se voyt, entre les beneureux,
Sur tous fors Dieu la plus hault exaltée. »

Prince du puy, quand el fut bien ouÿe,
Théologie en fut tant resjouÿe
Qu'el l'embracha, disant de cuer joyeux :

« Ta théorique est si bien présentée
Que conclurons, par tes dictz gracieux,
Que Marie est, malgré tous envieux,
Sur tous fors Dieu la plus hault exaltée. »

(P, p. 21-23.)

IV

(1528)

Quand le monceau des choses ténébreuses
Estoit sans ordre, ainsi comme une abisme,
Sy très confuz soubz matières scabreuses
Qu'engin humain en y pensant s'abisme,
Le Seul régnant oultre les fins du temps,
Par haultz secrez à Nature latens
Fist, en vertu de sa propre puissance,
Le ciel parfaict, pour donner congnoissance
Que tout auroit proporcion bien faicte,
Car il y mist soubz son obéissance
Ordre et Raison en purité parfaicte.

Ce Seul faisant choses miraculeuses,
Qui, de soy seul, tout parfaict se sublime,
Entre ses faictz et euvres merueilleuses
Créa le ciel très parfaict et sublime,
En démontrant, soubz mistères décentz,
Que son vray siège estoit, oultre humain sens,
En ce beau lieu orné à sa plaisance
D'orbes mouvans par telle concordance
Qu'onques n'y fut armonie deffaicte,
Mais tousjours eust, sans quelque discordance,
Ordre et Raison en purité parfaicte.

Impressions de vapeurs vicieuses
N'a en ce ciel, mais soubz luy les déprime.
Des qualitéz entre soy odieuses
La mixtion ne l'altère ou opprime.
Il est tout pur, soit yver ou printemps ;
Corps lumineux y sont tousjours patentz
Et oultre plus, corruptible substance
N'y trouve lieu en quelque circonstance,
Dont peust sortir corruption infecte.
Mais eust tousjours, par divine constance,
Ordre et Raison en purité parfaicte.

Raison y est soubz sphères vertueuses,
Laquelle y met si grand ordre et régime
Qu'elle entretient les choses vertueuses
Et tout le bien qu'en la terre on estime ;
Car la vertu de tous les éléments,
Tous leurs effectz et tous leurs mouvementz,
Tout ce bas monde et son appartenance,
Sont gouvernéz par céleste ordonnance ;
Et n'a ce ciel passion imparfaicte,
Ne frustre effect, mais tout tient par suffisance,
Ordre et Raison en purité parfaicte.

En ce ciel sont les régions heureuses
Dont Vray Amour à ses amys exprime
Qu'on y obtient les joÿes amoureuses
Du bien de grâce où tout plaisir s'imprime.
Biens immortelz sont au ciel résidentz,
Vertu y est et Honneur présidents
Pour les humains, par quoy, en souvenance,
L'homme a son chef, sa face et contenance
Hault eslevéz, et de nature affecte

A veoir le cercle où gist, par aliance,
Ordre et Raison en purité parfaite.

Prince, le ciel fait clère démonstrance
Que Marie est parfaite et, sans doubance,
Pure en concept, sa beaulté non forfaicte,
En qui Dieu mist, par effect d'importance,
Ordre et Raison en purité parfaite.

(P, p. 31-33.)

« Traité en forme d'exhortation »
(écrit en mer, 1529)

... Qui congnoistra les merveilles de mer,
L'horrible son plein de péril amer
Des flotz esmeus et troubléz sans mesure ?
Qui la verra par gros ventz escumer,
Pousser, fumer, sublimer, s'abysmer,
Et puis soubdain, tranquille, sans fracture ?
Qui congnoistra son ordre et sa nature ?
Mais qui dira « J'ay veu telle adventure »,
Sinon celluy qui navigue dessus ?
Cestuy là peult bien dire, par droicture :
« O merveilleuse et terrible facture
Du merveilleux qui habite là sus ! »

O navigantz, o povres mathelotz
Qui congnoissez la nature et les flotz
De la grand mer où pretendez profit,
Levez les yeulx, ayant les cueurs dévotz,
Devers le ciel, et je seray des vos
A donner gloire à Celluy qui la feit.

Sans lascheté, dont maint est desconfit,
Soit à tousjours vostre parler confit
En sa louenge et en son seul honneur ;
Et vous aurez, nonobstant tout conflict,
De ses biens tant que direz « il suffit »,
Car c'est luy seul vray libéral donneur.

Consydérez la grandeur et l'estente
De ceste mer, tant large et tant patente,
Dont la moitié pourroit noyer la terre ;
Et nonobstant sa force violente,
La main de Dieu forte et omnipotente
La tient ensemble en arrest et en serre.
Par sa puissance, en lieu bourné la serre ;
Par sa prudence, il luy donne son erre,
Son mouvement et son cours ordinaire ;
Et quand el bruit comme horrible tonnerre,
Dont, pouverement, maint esquippage en erre,
Par sa clémence, il l'appaise et faict taire.

Considérez les merveilleux tropeaux
Qu'on voit singler au travers de ces eaux :
De gros poissons et d'horribles belues,
Diversement, et à si grandz monceaux,
Qu'engin humain jugeroit cela faulx
Si, de premier, telz bestes n'estoient veues.
Ilz sont sans nombre et toutes sont repues.
Le Seul parfaict qui surmonte les nues
Sustente tout et leur donne pasture
Qu'ilz vont chercher parmy vagues esmues,
En sortissant de leurs profondes mues,
Jouxte l'instruict de leur propre nature...

(P, p. 96-98.)

APPENDICE

Extraits de quelques traités de versification (dite « seconde rhétorique ») contemporains des grands rhétoriciens, ou de peu antérieurs à eux.

Voir aussi *Molinet*, ci-dessus, *Art de Rhétorique*.

LES REGLES DE LA SECONDE RETTORIQUE (anonyme ; premier tiers du xv^e s.)

Exemple de fatras impossible

Or gardez mieulx vos gelines
Que Rembourc ne fist son coc.

Or gardez mieulx vos gelines
Que trois grues orphelines
N'ont fait l'asne de l'estoc,
Qui a encusé par signes
Le premier cop de matines,
Qui s'en dormoit en un noc.
Et, quant il fu mat d'un roc,

Il abati ses voisines,
 Puiz leur vendy par racroc
 Son chat plus de poitevines
 Que Rembourc ne fist son coc.

(*Arts*, p. 59.)

« *Ballade en sote* »

Pour moy parer hier me vestis de	_____	nate
Et affulay chaperon sans cor	_____	nete
Comme celui qui à amer s'é	_____	nite
Sote cornant qui n'est pas de corps	_____	note
Lors dame Amours en guise de pen	_____	nute
Se traist vers moy et me dist espa	_____	
A sote amer qui a nom Vince	_____	
Car moult bien scet de truande la	_____	
Et des marans sur toutes est cong	_____	
Je respondis, dont j'eus une hor	_____	
Non feray voir, point de l'aray je	_____	

(*Arts*, p. 65.)

Rondeau

Compains, qui en bien converse,
 Verse dedens ce hanap.
 Point ne va à la reverse,
 Compains, qui en bien converse.
 Puiz que par cy je traverse,
 Sans plus quérir rime en *ap*,
 Compain, qui en bien converse,
 Verse dedens ce hanap.

(*Arts*, p. 98.)

TRAICTIE DE L'ART DE RETORICQUE
(anonyme ; second tiers du xv^e s.)

Exemple de « rime enchaînée » (virelai) :

Trop durement mon cueur souspire ;
Pire mal sent que desconfort ;
Confort le fait : plus n'a nul fort.
Fort se plaint, ne scet qu'il doit dire.
Ire me tient en grief martire ;
Tiré me suis à mortel port.
Trop durement...

En désespoir mon cuer se mire ;
Mire je n'ay si non la mort :
Mort voudroie estre sans support ;
Port n'ay quelqu'un ; ma vie empire.
Trop durement...

(Arts, p. 224-225)

L'ART ET SCIENCE DE RHETORIQUE
(anonyme : 1524-1525)

Exemple d'équivoques bilingues

Ces équivoques ne fonctionnent que selon la prononciation courante du latin au xv^e siècle, prononciation calquée sur celle du français (*fovens*, pron. *fovan*).

Tuos tu efficis cecos
Quibus faves, illos fovens,
 Puis soudain les rendz plus secs qu'os :
 Ainsi à eulx tes biens folz vendz.
Fidem haud servare potes,
Sic cunctis fata vendicas.
 Par toy ton serf a repos telz
 Pour l'heur le quel souvent diz qu'as ;
Nempe quam plurimos sumptus
Per te, nequissima, feci ;
 Et lors quant plus riz, motz sont teuz
 De seureté en tes faictz cy.

(Arts, p. 317.)

Doubles équivoques

Par discors cors	ja pris en recordz corps,
Creux garniz nidz,	où as mes amys mys,
En consors sortz	tant que en ressors sors
Hors joliz lictz,	non sentans délictz lis.
De trésors hors	maintz mectz sans remors mortz,
Par despris pris,	que fiers en mespris pris,
Se t'endors, dors,	et lesse en confors fors
Les mesditz dictz	et ceulx folz jadis diz.
Sans supors portz	as gentz à somme ordz mordz,
Et raviz vifz	ceulx qu'à mon advis viz
En effortz fortz,	dont se fil retordz tordz,
Où des filz fis,	ainsi tu deffis filz.

Triples équivoques

Quant du gay bruyt d'Amours souvent vent vente,
 Et l'amant, qui son cueur sçavant vend, vante
 S'amour, lors font telz cas, venuz nudz, nue,

Trouble, doncq en plaisir Vénus n'euz nue,
Car elle trop ceulx telz goustans temps temple.

O folle amour, qui sans contemptz tendz tente
De travaux plaine, où vont passans sans sente
Droicte, faulse es en tes adveuz veuz veue,
Quant d'obfusquer des folz resveux veulx veue ;
Dont fault que maulx, eulx trespasans, sans sente.

(Arts, p. 320.)

« Arbre fourchu », équivoqué

Mort, de moy lotz
N'auras ne los,
Car tousjours es par mauvais motz mouvante.
Les logeis clos
Tu faiz desclos,
Et, plusieurs corps toy en maintz cloz clouante,
Sus les humains es de griefz trotz trouvante.
Avant les rostz
Gectes tes rotz
Et froidz souspirs, dont es indoctz donante
A tous propos,
O Atropos ;
Rude en tous faictz, par dardz et croz crossante,
Sur les humains es de griefz trotz trovante.
De maulx impostz
Mectz sans repos.
Tant qu'on te voit saiges et sotz soulante ;
Tu ronges os,
Deffaiz les ostz,
Et, très cruelle, en ton cueur gros grongnante,
Sur les humains es de griefz trotz trouvante.

(Arts, p. 320-321.)

PIERRE FABRI

Le grand et vrai art de pleine rhétorique *Partie II : L'art de rithmer*

Ouvrage publié, en 1521, peu après la mort de son auteur, Pierre Le Fèvre (nom qu'il latinisa en *Fabri*). Né à Rouen, curé de Méray ou Mérey (au diocèse d'Évreux ?), Fabri, lettré, docteur ès arts, fit partie du jury de poésie du Puy des Palinods, de Rouen, dont il avait été sans doute, en 1486, l'un des fondateurs et dont il devint « Prince » (président). Son *Art*, en sa seconde partie, codifie, pour l'essentiel, les règles imposées dans ces concours ; mais sa conception générale de la versification est celle même qu'implique, par beaucoup de ses aspects, l'œuvre des rhétoriciens. Ce traité fut six fois réédité jusqu'en 1544.

Voir *F*, III, p. i-xxxv.

Exemple de rime couronnée

Moy, malheureux, qui suis de complains plains,
Confit en dueil et en ordure dure,
Et pou ou neant, les maulx dont suis plains plains
Et voy en moy toute laidure dure.

Par quoy d'enfer j'atens morsure seure,
 Car c'est le lieu où sans pardon ardon.
 Helas ! Jésus, mon âme impure pure :
 Mère de Dieu, pour moy procure cure,
 De mes péchez que j'aye par don pardon !

(F, II, p. 45-46.)

Rithme rétrograde s'ensuyt, quant les lignes sont terminées en masculine coupe et en fin de ligne, et que l'en peult commencer à la fin de la ligne en retournant en arrière, ou en hault et bas, ainsy qu'il plaist au facteur :

Exemple :

Rimeurs	nouveaux	parfaictz	ingénieux
Plaisans	en dictz	en fais	victorieux
Facteurs	royaulx	des cours	bien practiquans
Bruyans	exquis	extrais	par faire mieulx
Puissans	gentilz	reffais	débatz et jeux
Sçavans	assez	de tours	poétiquans
Apris	subtilz	du cours	rhétoriquans
Venez	rymez	tousjours	gardez bien l'art
Le pris	quérez	d'amours	pour vostre part
Tenez	la fleur	des motz	prenez le don
Le pris	prisez	secours	gent et gaillart
Prenez	honneur	cest los	pour bon guerdon

(F, II, p. 47.)

Rondeau en rébus lettrique, et sa solution

La
GG UU * qui est S X
las
Vueille muer doeul en
A XVI M II beau sire di X
GG UU

Pour le servir de mi X M X
M OO dévotz sans nul relas
GG UU

Ihésus, qui est lassus ès cieulx,
Vueille muer doeul en soulas

A ses amys, beau sire Dieux,
Ihésus.

Pour le servir de mieulx en mieulx,
En motz dévotz sans nul relas
Ihésus.

(F, II, p. 69.)

Chapelet et chapelet renversé

Chapelet

Pour le mieulx faictes révérence
Aux vielz rempliz d'entendement.
Retenez mon enseignement,
Se voulliez avoir sapience.

* Lire littéralement : *Gés Us*, qui est la sus, *S ieu* (nom du *x* au xv^e s.), etc.

Aux vielz est deue obédience ;
On ne sçauroit dire aultrement.
Pour le mieulx, etc.
Aux vieulx, etc.

L'honneur vous revient proprement
Quant vous leur donnez audience.
Retenez, etc.
Se vouillez, etc.

Chapelet renversé

Se voulez auoir, etc.
Retenez, etc.
Aulx vieulx, etc.
Pour le mieulx, etc.
Quant vous leur donnez, etc.
L'honneur vous revient, etc.
Se voulez auoir, etc.
Retenez, etc.
On ne sçauroit dire, etc.
Aux vieulx est deue, etc.
Aux vieulx, etc.
Pour le mieulx, etc.

Exemple de chant-royal (Par Nicole Lescarre)

Champ royal d'ung veneur qui corne,
Voullant prendre en impunité
Une pure et blanche licorne
Qui se vint rendre à purité.

Le grant veneur, qui tout mal nous pourchasse,
Portant espieux aguz et affillez,
Tant pourchassa par sa mortelle chasse
Qu'il print ung cerf en ses lagz et fillez,
Lesquels avoit par grant despit fillez
Pour le surprendre au beau parc d'innocence.
Lors la licorne en forme et belle essence,
Saillant en l'air comme royne des bestes,
Sans craindre abboy enuyeux et canin,
Monstrer se vint au veneur à sept testes
Pure licorne expellant tout venin.

Ce faulx veneur, cornant par fière audace
Ses chiens mordantz sur les champs arengez,
L'espérant prendre en quelque infaicte place
Par la fureur de telz chiens enragéz,
Mais desconfitz, laz et descouragéz
Ne luy ont faict morsure ou violence,
Car le lyon de divine excellence
La nourrissoit d'herbes et fleurs célestes
En la gardant par son plaisir bénin,
Sans endurer leurs abboys et molestes,
Pure lycorne expellant tout venin.

Sus elle estoit prévention de grâce
Portant les traictz d'innocence empanéz,
Pour repeller la vénéneuse trace
De ce chasseur et ses chiens obstinéz,
Qui furent tous par elle exterminéz
Sans luy avoir inféré quelque offense.
Sa dure corne eslevoit pour deffence,
Donnant support aux bestes trop subjectes
A ce veneur cauteleux et malin,
Qui ne print onc par ses darz et sagettes
Pure licorne expellant tout venin...

(F, II, p. 102-103.)

LEXIQUE

Je ne relève, dans ce bref lexique,

ni les latinismes évidents, tels que *fama* (latin *fama*) pour « réputation » (latinismes producteurs d'un effet d'étrangeté qui ne devait pas être très différent vers 1500 de ce qu'il est aujourd'hui) ;

ni, sauf exception, la diversité des graphies d'un même mot (je me contente de noter celle qui apparaît le plus fréquemment dans les textes cités) ;

ni, en principe, les nuances de sens qui distinguent parfois l'usage d'un même mot chez les rhétoriciens et aujourd'hui (nuances qu'éclaire généralement le contexte).

Enfin, je m'abstiens de préciser la nature dialectale ou argotique de certains mots.

Que le lecteur, d'autre part, ne néglige pas mes « Remarques pratiques concernant la lecture des textes » (p. 19), et qu'il soit conscient du fait que les jeux formels des rhétoriciens, surtout les équivoques et les rimes les plus recherchées, comportent parfois des altérations plus ou moins grandes de la forme habituelle des mots ainsi manipulés, voire de

leur sens : l'artifice (qui peut aller jusqu'aux limites du non-sens) prend alors valeur par lui-même.

abloquer : disposer, assujettir
achesme : atour
achoisson : cause ; occasion
actrempence : modération
adès : maintenant
affin : parent par alliance
agache : pie
ahors : cri d'alarme ; angoisse
ainçoires : encore
ains que : avant que ; plutôt que
(a) aiser : mettre à l'aise
allebrer : rompre
allumelle, allemelle : lame d'épée ; objet tranchant ; sexe féminin
amenrir : amoindrir
aminer : ruiner
anqueprès : assez près
anuyt : ce soir
appalir : languir
apparoît : apparition
appoye : appui
ardre : brûlé
argus : emportement ; raisonnements ; artifice
armanac : almanach
ars : brûlé ; pluriel de *arc*
arun : arrangement ; agrément
aspic : serpent
assentir (s'-) : consentir
atayne : ennui ; agacement
atrament : attirail ; préparatifs
autel, autieux : tel(s)
barbaquenne : barbacane, meurtrière

bariseau : baril
bauldryer : ceinturon
bedon : tambour
behourder : jouïter ; faire l'amour
beubant : luxe
bouqueren : toile gommée
boussac : morceau ? (mot déformé ?)
bout (sur -) : aussitôt ; d'un coup ; ensemble
bragard : homme élégant, mondain
braguer : faire l'élégant
bransler : s'agiter ; danser
braquemart : épée courte ; pénis
bric : piège
bruit : renommée, gloire
bu(s)quer : frapper
cabasser : voler ; tromper
cagnon : chaîne
cariage : bagage
cas, casse : cassé(e), abîmé(e)
cautement : par ruse ou trahison
chalemie : chalumeau
chapelet : couronne de fleurs
chas : vain
cherge : charge ; forme de *cierge*
chiche : soupe
chief (avoir -) : prendre fin
chouller : tourmenter
chucade : friandise
clicquant : moulin

clicqueter : sonner
cocu de : pourvu de
codoignac : confiture de coings
coiter : piquer, harceler
complye : l'heure de la prière du soir
concept : conception, engendrement
conpoindre : piquer ; mordre
cornagu : cocu
corroborer : raidir
courage : sentiment, disposition
cours (venir le -) : en courant ; très vite
coustille : sabre
cremir : craindre
crennequin : arbalète ; sexe féminin
cretin : panier
crevelle : caravelle
cric : espèce de soulier
crupée : coup sur l'échine
curatière : entremetteuse
cyne : signe
décours : déclin
déduit : plaisir
défait : défaut ; tort
defferner : ouvrir
dejug : déformation de *dejus*, « dessous » ?
départir : partager, distribuer ; séparer
deschargier, deschergier : accoucher
despire : mépriser ; outrager
desrain : dernier
desroy : confusion, désarroi
desserte : ce que l'on mérite
des(s)ervir : mériter

détirer : tourmenter
devis (à -) : librement
diffame, difemme : déshonneur
dolequin : poignard
dont : de quoi ; c'est pourquoi ; d'où
double : pièce de monnaie
doubter : douter ; redouter
(se) douloir : souffrir
doy : doigt
dragée : friandise
droiture : (peut signifier « juridiction »)
duire : convenir ; former
emblem : enlever
emprendre : entreprendre
énater : forme de *énarter* « tromper » ?
encombrier : difficulté ; ennui
enferme : infirme
enhorter : exhorter
enixe : qui a enfanté
ensieuvir : suivre
ente(lette) : rameau
erum : cause de chagrin
escoter : payer son écot
escoute : surveillance
escutz : participe de *escorre* « secouer ; malmener »
espanite : forme aberrante du participe d'*espanir*, « s'ouvrir, se déployer »
espie : espion
espourri : combat
esquierre : règle
esse : est-ce ?
(s') essorer : prendre son essor
estache : pilori
estaler : rester en un lieu ; résister

<i>esteuf</i> : balle (jeu de paume)	<i>haignier</i> : mordre
<i>estour</i> : combat	<i>hapaille</i> : troupe de vauriens ;
<i>estre</i> : séjour	pillage
<i>estrif</i> : querelle ; débat	<i>hardeau</i> : gibier de potence
<i>(s') estuyer</i> : se cacher	<i>harier</i> : tourmenter
<i>ève</i> : eau	<i>harpois</i> : poix
<i>extrasse</i> : race	<i>hart</i> : corde de gibet
<i>extuent</i> : brûlant	<i>hasper</i> : happer
<i>faictis</i> : bien fait ; élégant	<i>haubergerie</i> : fait de guerre
<i>faintis</i> : trompeur	<i>hayre</i> : héritage ?
<i>fantasié</i> : halluciné	<i>hédard</i> : cheval léger ; rapide
<i>fantastique</i> : fantasque	<i>hornute</i> : bosse ? (mot déformé ?)
<i>fel(le)</i> : traître(sse)	<i>hongner</i> : grogner
<i>flaïiau</i> : fléau	<i>hourdir</i> : garnir ; tendre (une
<i>flaiolet</i> : flajolet ; pénis	claie)
<i>flamble</i> : flamme	<i>houssepailler</i> : palefrenier
<i>follier, foloyer</i> : affoler, faire le	<i>huc</i> : cri
fou	<i>hu(s)tin</i> : querelle
<i>fors (de) (que)</i> : excepté, sauf	<i>huyer</i> : huer
<i>fourment</i> : froment	<i>ilec(ques)</i> : là
<i>fouÿr</i> : fuir	<i>ire</i> : tristesse ; colère
<i>fulcir</i> : orner, parer	<i>jaille</i> : grosse jatte
<i>galois</i> : bon vivant	<i>jarbe (de -)</i> : de bonne grâce ?
<i>galler</i> : battre	<i>jetton</i> : rejeçon
<i>gargatte</i> : gorge ; entrée	<i>jou (faire -)</i> : se soumettre
<i>gargonnet</i> : gazouillis	<i>juc</i> : piège
<i>gerre</i> : forme de genre	<i>lai</i> : laïc
<i>godon</i> : goinfre	<i>laidangier</i> : railler
<i>gord</i> : piège	<i>lairre</i> : forme de laisser
<i>gorgias</i> : joyeux	<i>lassus</i> : là-haut
<i>gorre</i> : galanterie ; mode	<i>leuserve</i> : loup-cervier
<i>gorrier, gaurrier</i> : homme à la	<i>lez, letz</i> : côté
mode ; galant	<i>liepart, lupart</i> : léopard
<i>gourdine</i> : rideau de lit ; retrait	<i>lobvier</i> : louvoyer
<i>grés</i> : pluriel de <i>gr(i)ef</i>	<i>locus</i> : ébouriffé
« grave ; pénible »	<i>loist</i> : est permis, est possible
<i>gringoter</i> : chanter ; bavarder	<i>longne</i> : longe, laisse
<i>guer(re)don</i> : récompense	<i>los</i> : gloire ; louange
<i>guinder</i> : soulever	<i>loudier</i> : gueux
<i>guisterne</i> : instrument à cordes	
(musique)	

maille : taie sur l'œil
main : matin
malaffréant : inconvenant
mésaise : malaise
meschief : malheur
meschon : moisson
mesrain : bois de construction
mestier (être, avoir -) : être
 nécessaire ; avoir besoin
miner : devenir mauvais (en
 parlant d'une situation)
mire : médecin
miste : joli, gracieux
moeson (de -) : en quantité ; de
 bonne dimension
moille : moelle
monarchie : royaume
monde ; *monder* : pur ; purifier
moustier : église
mu : muet
mousequin : minois
mussé : caché
nacquaire : timbale ; sexe mâle
nag(i)er : naviguer
naqueter : jouer le second (jeu
 de paume)
nièble : brume
noc : auge, baquet
noer : nager
noise : bruit ; rumeur de voix
nort : vent du nord
note : mélodie ; renom
notte ou *picque* (expression de
 jeu de cartes)
nute : forme aberrante de
 l'adjectif *nue* ?
o : avec
oire : forme de *ore* « mainte-
 nant »

orendroit : maintenant
otroy : don
outrage : excès d'orgueil
paffu : large épée
papegay : perroquet
patac : petite pièce d'argent
patin : savate
pédisecque : suivante
pennite : déformation de *pen-
 nette* « éminence, hauteur »
 ou diminutif fantaisiste de
penne « plume » ?
penon : étendard
percer : dépasser
percus : frappé
petit : comme adverbe, « peu »
peu (à *ung* -) : presque ; peu
 s'en faut
(est à) pic (de) : c'en est fini de
picques (*marcher en* -) : avan-
 cer la pique en l'air, sans se
 garder
pie : boisson
piècà : il y a longtemps
pigne : peigne
pion : fantassin ; ivrogne
pitaille : pitance
plait : discours, paroles
planchon : épieu
pleige : gage ; garant
pluc : butin
poindre : piquer ; affliger
pou : forme de *peu*
pouchon : pieu
pourchas : poursuite
puis que : depuis que : après
 que
quaque(s) : tout ce qui, que
quenne : cruche
radesse : énergie

raincel : rameau
raiseau : filet
ratier : pillard
rebelles : rebec (musique)
(se) rebarber : faire face
reboucher : rebondir
réconditoire : coffret à archives
recueil : salut
régat : royal
règne : royaume
renclus : ermite
requenner : braire ; chanter
 faux
rière : raser (part. p. *rez*)
ressort : secours
ressource : salut ; secours
revoit : criminel
rialgar : sulfure
ribaudequin : canon ; sexe
 féminin
ribler : fornicuer
ric à rac : exactement
(à) riés : en friche
rifleur : voleur
rihoteux : querelleur
rimièrre : féminin de *rimeur*
 « rameur ; navigateur »
riz (céréale)
rober : voler ; dépouiller
roc(q) : tour (pièce aux échecs)
roit : raide ; filet de pêche
rorable : couvert de rosée
ruire : faire grand bruit
saine : lieu où l'on pêche
saudart : soldat
savant : participe présent de
 savoir
scyent : savant

seclus : sauf, excepté
sehuiz : sureau
senne : coup de deux 6 (aux
 dés)
sieute : suite
sime : schisme
soller : soulier
souef : doux, suave
soulas : plaisir ; consolation
souloir : avoir l'habitude
soye : scie
sugit : sujet
suronder : submerger
tablier : table de jeu
taisible : taciturne ; tacite
tappecul : pont-levis
terroy : terroir, territoire
test : le sommet du crâne
tiller : malmener
tintin : son d'une cloche
tistre : tisser
toille : pellicule ; taie sur l'œil
touldre : enlever
tous dis : toujours
tref : tente
trèstous : absolument tous
tyre (de grant -) : à vive allure
veez là (2 syllabes) : voilà
velle : forme de *vieille*
(au) virelay : en ronde
vis : visage
voir : vrai(ment)
voirre : verre
yvière : ivoire

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
Remarques pratiques concernant la lecture des textes	19
Jean Meschinot	33
<i>L'Abuzé en court</i>	61
Henri Baude	67
Jean Molinet	71
<i>Le Mistère de saint Quentin</i>	109
Jean Robertet	115
<i>Le Lyon couronné</i>	127
<i>Entrée royale</i>	131
Octavien de Saint-Gelays	135
Jean Lemaire, de Belges	143
Guillaume Cretin	175
Destrées	205
Pierre Gringore	211
Jean Marot	217
Jean Bouchet	243
Jean Parmentier	253
	283

Appendice :	
<i>Les règles de la seconde rettorique</i>	265
<i>Traictie de l'art de rétoricque</i>	267
<i>L'art et science de rhétorique</i>	267
Pierre Fabri	271
 Lexique	 277